

CHRONIQUE DE

1789

L'ANNÉE SANS PAREILLE

13 juillet 1789

Tandis que l'Assemblée siège à Versailles, Paris s'apprête à répondre à la force par la force. Un exécutif se met en place dans la capitale, présidé par le prévôt des marchands, et l'on décide la création d'une milice bourgeoise destinée à défendre la ville contre les régiments étrangers... et à lutter contre l'anarchie intérieure entretenue par les « brigands », la « canaille » et la « populace ». Reste à trouver les armes et, là, l'affaire est plus difficile. Mais, au petit matin, le 14 juillet, des milliers de manifestants font main basse sur plus de trente mille fusils dans les souterrains des Invalides.

par MICHEL WINOCK

DANS la séquence dramatique entamée le 11 juillet par le renvoi de Necker et aboutissant à la prise de la Bastille trois jours plus tard, le regard se déplace : Paris a pris le pas sur Versailles. Pourtant, pareil transfert ne doit pas laisser dans l'ombre les liens qui unissent l'Assemblée nationale, devenue Constituante, et la ville insurgée. Sans l'armement et le soulèvement des Parisiens, l'Assemblée était sans doute condamnée à la dissolution ; à tout le moins eût-elle dû s'incliner devant des injonctions royales appuyées sur la démonstration des régiments. Inversement, l'insurrection parisienne n'eût été qu'une des révoltes dont l'histoire de l'Ancien Régime est prodigue si, à Versailles, la présence des députés ne lui eût donné tout son sens.

Le lundi 13, les élus de la nation se retrouvent à la salle des Menus. Les orateurs se succèdent pour protester contre le renvoi de Necker. Mounier oppose le principe du « bien public » aux membres du nouveau ministère :

« C'est la Constitution qu'ils veulent empêcher, s'écrie-t-il ; c'est elle qu'ils craignent, qu'ils attaquent indirectement, pour pouvoir l'attaquer bientôt à force ouverte ; mais tous leurs efforts seront vains. Les députés de tous les ordres resteront constamment réunis pour le soutien de la liberté ; l'énergie et le patriotisme croîtront avec les difficultés, et la Constitution sera établie. »

On ne veut pas encore désespérer du roi : il est circonvenu par une camarilla ! Il faut l'éclairer sur les sentiments de la nation ! L'idée de lui formuler une nouvelle adresse est soutenue par plusieurs intervenants. En outre, le docteur Guillotin, qui a fait la navette entre Versailles et Paris au cours des dernières heures, communique à ses collègues un appel de la capitale en faveur d'une « milice bourgeoise » à l'heure où le plus grand désordre y règne.

Une députation, conduite par le président de l'Assemblée, est envoyée auprès du monarque en vue de faire disperser les troupes et de rappeler les ministres déchu. La réponse de Sa Majesté est bientôt communiquée aux députés. Rien de neuf : le roi persiste et signe dans les décisions abhorrées. Alors, on s'élève, on s'indigne, on met en place une commission aux fins de préparer un arrêté. Le voici, entendu par les élus frémissants : c'est une déclaration de résistance jetée au pouvoir absolu, l'affirmation de la responsabilité ministérielle devant les députés de l'Assemblée, la confirmation hautement manifestée des journées du 17, du 20 et du 23 juin dernier.

Il est décidé que les députés siégeront en permanence. A cet effet, on élit un vice-président pour succéder à l'archevêque de Vienne. Le marquis de La Fayette réunit la majorité des suffrages. Cependant, le formalisme de l'Assemblée prend un tour irréaliste, au moment où les Parisiens ont pris l'initiative, où les rues de la capitale grondent des cris d'un peuple qui réclame des armes, où l'exaltation des esprits fait craindre tous les débordements. A la force, Paris va répondre par la force ; aux canons pointés sur eux, les Parisiens vont opposer l'organisation de l'autodéfense municipale.

Ce jour-là, tôt le matin, les électeurs du second degré, entourés par la foule, siègent à l'Hôtel de Ville et prennent deux décisions : la mise en place d'un exécutif, qui prend le nom de Comité permanent, que le prévôt des marchands Flesselles est

appelé à présider, et l'armement d'une milice bourgeoise. Celle-ci vise un double but : défendre la capitale contre le danger extérieur représenté par les régiments étrangers campant aux portes de la ville et au Champ-de-Mars, et, simultanément, contre l'anarchie intérieure, l'explosion de la violence et le déchaînement de tous ces gens sans aveu, mécontents et chômeurs, qui ont mis à sac le couvent de Saint-Lazare et incendié les barrières.

Le cadre électoral des soixante districts va devenir celui de la milice : chacune de ces unités doit mobiliser deux cents hommes — chiffre bientôt porté à huit cents, soit un effectif global de quarante-huit mille. N'y peuvent entrer en principe que les « citoyens actifs », autre façon de dire les électeurs, ceux qui s'acquittent d'un minimum d'impôt et se prévalent d'un minimum de notoriété. Bernave dira un peu plus tard : « La plus grande partie de la milice de Paris est bonne bourgeoise, et c'est ce qui la rend aussi sûre pour l'ordre public ».

Un bateau transportant de la poudre a été découvert.

On en décharge plusieurs dizaines de barils.

Les électeurs confient à l'un d'eux, l'abbé Lefèvre d'Ormesson, d'en organiser la distribution aux détenteurs de fusils.

« formidable pour la tyrannie. » En fait, de nombreux volontaires, qui ne répondent pas à ces critères, se trouvent enrôlés sans difficulté. A leur tête, un chef : le marquis de La Salle ; à leur chapeau, un signe distinctif : une cocarde. Non plus la verte, préconisée par Camille Desmoulins, car on s'est avisé qu'elle était la couleur de la livrée du comte d'Artois, chef de la contre-révolution, mais le bleu et le rouge de la ville de Paris.

L'armement d'une milice régulière devait aller de pair avec le désarmement des « brigands », de la « canaille » et autre « populace ». On s'y emploie, mais bon nombre d'« irréguliers » vont garder les pistolets, les fusils ou les haches dont ils ont su se munir la veille. On le verra notamment lors de la seconde quinzaine de juillet, quand on décide de racheter ces armes : le seul district de Saint-Roch, note George Rudé, racheta ainsi deux cent cinquante fusils et douze pistolets. Le monopole de la violence au profit de la milice bourgeoise n'est donc pas réalisé le 13 juillet.

Quant aux armes dont il faut pourvoir la nouvelle police citoyenne, on doit encore les chercher. Les Parisiens se portent d'abord à l'arsenal, mais ils y apprennent que la poudre et les fusils ne manquent pas à la Bastille. On gagne aussi le « Garde-Meuble » de la place Louis-XV, mais on n'en tire que des pièces de musée, hallebardes et vieux mousquets. On exige donc de Flesselles, à l'Hôtel de Ville, des armes plus sérieuses. Le prévôt dispose là de trois cent cinquante fusils, mais il rechigne à les distribuer au hasard ; il demande donc un délai à la foule, qui se disperse dans un premier temps. Plus tard, Flesselles est contraint de céder, mais c'est trop peu. Alors, on amène des caisses de provenance de la manufacture d'armes de Charleville, sur lesquelles des étiquettes « artillerie » ont été apposées. On les ouvre. Pénurie décevante : elle sont bourrées de chiffons. L'impatience éclate ; on crie à la trahison du prévôt.

Celui-ci indique à la foule une nouvelle piste : le couvent des Chartreux, près du Luxembourg. On s'y rue. Pas plus d'armes que de jambon ! Trahison, trahison ! Et retour devant Flesselles, qui n'en peut mais... et qui, le lendemain, en perdra la tête, au sens premier du mot.

Restent les Invalides, qui détiennent assurément un important dépôt. Le prévôt consent à solliciter le gouverneur Sombreuil. Une délégation lui est envoyée. Perplexité et réponse dilatoire : Sombreuil va visiter Versailles. Les mandataires reviennent bredouilles à l'Hôtel de Ville. Cependant, dans un autre quartier de Paris, au port Saint-Nicolas, on a enfin trouvé un début de réponse au problème de l'armement. Un bateau transportant de la poudre a été découvert ; on en décharge plusieurs dizaines de barils, qui sont transportés dans les souterrains de l'Hôtel de Ville, où les électeurs confient à l'un d'eux, l'abbé Lefèvre d'Ormesson, d'en organiser la distribution aux détenteurs de fusils. On connaît

des hommes de finance dans les destinées de la France. Malgré tout, quoi de vrai dans cette accusation ?

Albert Mathiez, représentant, lui, de l'historiographie jacobino-marxiste, a examiné l'hypothèse avec un certain intérêt : le fait avéré, n'était-ce pas étayer la démonstration de la révolution bourgeoise ? Alliance de l'extrême gauche et de l'extrême droite sur le dos des bourgeois, des banquiers, des spéculateurs ? Mathiez cherche. Mathiez trouve. Il trouve des faits troublants : la baisse de 100 livres dans la seule journée du 13 juillet pour les billets de 5 000 livres de la Caisse d'escompte ; la décision le même jour de fermer la Bourse, ce qui va permettre aux agents de change et aux commis de participer à l'insurrection ; divers témoignages tendant à confirmer que financiers et banquiers ont soldé des bataillons, etc. De là à conclure que le 14 juillet a été fomenté de toutes pièces par les « gros intérêts » menacés de banqueroute, il reste évidemment un pas à franchir dont l'historien se garde bien. La conclusion qu'il impose est celle d'une convergence : la participation des milieux d'affaires à la mobilisation générale qui précède la prise de la Bastille « contribue à expliquer, écrit J. Godechot, la quasi-unanimité de Paris dans ces chaudes journées... »

Le recours à l'histoire « policée » est une tentation de tous les temps. Au même moment, la Cour expliquait tous ses malheurs par les intrigues du duc d'Orléans. « Explication puérile », écrivait Michelet : « est-ce qu'on soldé des millions d'hommes ? Le duc avait donc aussi payé le soulèvement de Lyon et du Dauphiné, qui, au même moment, proclamaient le refus de l'impôt ? Il avait payé les villes de Bretagne, qui prenaient les armes, payé les soldats qui, à Rennes, refusèrent de tirer sur les bourgeois ? » En fait, toute la France se soulève à l'unisson contre le renvoi de Necker, moyennant les quelques jours qu'il lui faut parfois pour en apprendre la nouvelle. Le ministre genevois avait donné son nom, c'était sans doute excessif mais il faut toujours que les sentiments prennent figure, à l'espérance d'une population qui, d'un bout à l'autre du territoire, souffre de la faim. Il suffit de suivre Arthur Young dans son troisième voyage à travers la France : partout la révolte populaire menace. Il suffit de suivre les réactions en chaîne dans les villes de province quand l'exil de Necker est connu : pillage des magasins d'armes, saisie des caisses publiques, attaques des convois de grains destinés aux troupes campant devant Paris... Une pareille généralisation de la révolte, on ne peut en rendre raison par la manipulation de quelques acteurs, plus ou moins occultes, tirant les ficelles à leur gré.

On le devine : pour l'aine, une tout autre explication s'impose. La capitale, pour lui,

Sur France-Culture, à 19 h 30, du lundi au vendredi, MICHEL WINOCK commente avec un historien chaque épisode de cette chronique de 1789.

Joué 4 août : « Paris en armes » avec Jean Tulard. Vendredi 5 août : « La prise de la Bastille », avec Jean Tulard.

Demain : La prise de la Bastille (14 juillet 1789).



Dès le soir du 13 juillet, des miliciens commencent à patrouiller dans les rues de la capitale et s'emploient à les nettoyer de cette « tourbe redoutable », dont parle Restif de La Bretonne. Ci-dessus : les canons portés à Montmartre.

semble, le 13 juillet, livrée « à la dernière pitié et aux bandits ». Pilleurs, voleurs, vagabonds déguenillés, vile populace, créatures, gens de physionomie effrayante (« beaucoup sont des étrangers ») courent à la décomposition totale de la société. Les électeurs ? Poudre aux yeux, sinon poudre à canon ! En fait, la foule conduit le bal. Images épouvantables d'une prolifération, d'un pulvélement, d'une exécution, d'un engorgement, d'une submersion, d'une remontée de la lie qui inonde tout... Une anarchie non point stérilisée par la Bourse, mais « spontanée », et d'autant plus redoutable.

A chaque historien ses fantômes. La nuit du 13 au 14 juillet est fiévreuse. Chacun s'attend à la contre-offensive. La Cour ne peut laisser Paris lui échapper. Cent rumeurs font monter l'anxiété. On annonce l'attaque du Royal-Allemand...

La Cour ne peut laisser Paris lui échapper. Chacun s'attend à la contre-offensive. Cent rumeurs font monter l'anxiété. On annonce l'attaque du Royal-Allemand...

tient sur le pied de guerre, rassemble les gardes-françaises passés de son côté, fait dresser des barricades, contrôler les voitures voulant entrer dans Paris ou en sortir, tandis que l'abbé d'Ormesson, préposé aux poudres, vide ses barils. Nuit d'attente et d'angoisse. D'autant que les quarante-huit mille hommes de la milice sont encore très loin d'être tous armés.

Au petit matin du 14 juillet, des milliers d'hommes, la cocarde bleu et rouge à leur chapeau, viennent en force aux Invalides, où la veille le gouverneur leur a dit qu'il traiterait d'urgence à Versailles. Dans la nuit, le chef de la garnison, Bessaval, a tenté de rendre inutilisables les trente-deux mille fusils détenus à l'hôpital militaire : il a confié le soin de retirer les baguettes et de dévisser les chiens à une vingtaine d'invalides présents. Mais ceux-ci, de cœur avec la ville, n'ont pas fait de zèle : presque tous les fusils sont en état de fonctionner. Sombreuil amoncelle au représentant de l'Hôtel de Ville que la réponse de Versailles n'est toujours pas arrivée. Les protestations s'élèvent. Sombreuil veut s'expliquer, mais la foule s'engouffre par la porte qu'il n'a su refermer, tandis que d'autres manifestants franchissent les fossés, sous l'œil des soldats qui restent sans réaction. Bessaval, réunissant les chefs de corps, apprend de leurs bouches que leurs troupes, d'une bonne partie est au Champ-de-Mars, ne se trouvent pas dans un état moral propre à soumettre Paris.

Ainsi commença la journée historique du 14 juillet. Les troupes destinées à servir les desseins de la Cour étaient vaincues avant de se battre : elles refusaient de mettre en joue la nation. Pendant ce temps, des milliers de manifestants pénétraient dans les souterrains des Invalides, faisaient main basse sur plus de trente mille fusils et douze pièces de canon. Dans cette appropriation sauvage, l'autorité du Comité permanent fut débordée. Le peuple, sans certificat de notabilité, s'était armé. Mais que pouvait-il faire de ces fusils s'il n'avait poudre ni cartouche ? On savait où en trouver et ce fut un nouvel objectif : à la Bastille !

La li

Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la

Mathias R

MOSCOU

C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision du Soviet et
quitté l'URSS. Son es...
il a été aussitôt enterré
dans une fosse. Le jour...
pas, qui avait attristé la
C'est un...
Mathias Rust, le « p...
Rouge », est arrivé hier
en RFA, après avoir
heures plus tôt de la p...
sur décision

La libération à Moscou du « pilote de la place Rouge »

Mathias Rust, le « pilote de la place Rouge », est arrivé mercredi soir 3 août en RFA, après avoir été libéré quelques heures plus tôt de la prison de Lefortovo sur décision du Soviet suprême de l'Union soviétique. Après une escale à Francfort, il a été aussitôt emmené vers une résidence inconnue. Le jeune pilote hambourgeois, qui avait atterri le 28 mai 1987 sur

la place Rouge, au pied du Kremlin, avait été condamné en septembre dernier à quatre ans de prison par un tribunal de Moscou. Sa libération a été accueillie avec soulagement en Allemagne fédérale, où il devra cependant faire face à des poursuites judiciaires. A Bonn, on y voit une confirmation de la volonté de Mikhail

Gorbatchev d'ouvrir un nouveau chapitre dans les relations entre l'URSS et la RFA, qui n'avaient pas toujours été des plus faciles ces dernières années. A Moscou, l'agence Tass a diffusé une interview dans laquelle Mathias Rust estime que sa libération est « un témoignage de l'amélioration générale des relations entre nos pays ».

Mathias Rust a été expulsé après quatorze mois de détention

MOSCOU
de notre correspondant

C'est par un départ très discret que l'aventure de Mathias Rust, soigneusement tenu à l'écart des journalistes, a pris fin mercredi soir 3 août à Moscou, où il a été mis dans un vol régulier de la Lufthansa. Le jeune homme, âgé de vingt et un ans, venait de quitter la prison de Lefortovo, à Moscou, qui relève du KGB (sécurité d'état soviétique) et où il a vraisemblablement effectué la totalité de ses quatorze mois de détention. Une dépêche de l'agence Tass avait annoncé brièvement quelques heures auparavant que le président du Soviet suprême avait décidé de libérer et d'expulser le jeune pilote ouest-allemand.

Parti de Finlande, Mathias Rust avait réussi à délier tous les contrôles aériens soviétiques en posant le 28 mai 1987 son Cessna-172 sur la place Rouge. Condamné le 4 septembre 1987 à quatre ans de camp de travail à l'issue d'un procès public de trois jours, Rust avait tenté de justifier son action par la volonté d'« apporter sa contribution personnelle à la cause de la paix ». Le verdict avait été considéré comme relativement clément. Le procureur avait réclamé une peine deux fois plus lourde, en évoquant l'acte de « hooliganisme aggravé » que constituait pour la justice le survol de la place Rouge et du Kremlin, « centre de la nation et du pouvoir soviétiques ».

Rarement fait divers aura connu un tel écho. Les Soviétiques eux-mêmes restent partagés dans leurs sentiments à l'égard du jeune pilote, leurs réactions allant de l'exaspération nationaliste à l'ironie discrète. De nombreuses « anecdotes », ces courtes histoires amusantes relatives à l'actualité dont les Russes sont friands, ont fleuri en URSS dans les mois qui suivirent l'atterrissage imprévu de Rust.

Lorsque le jeune pilote atterrit sur la place Rouge, les autorités soviétiques furent un premier temps fort embarrassées. L'agence

Tass annonça l'événement avec vingt-quatre heures de retard, en omettant de signaler que l'appareil s'était posé sur la place Rouge. Les *Nouvelles de Moscou*, l'une des revues les plus favorables à la « glasnost », ne donna cette précision que le 3 juin. Mikhail Gorbatchev ne tardait cependant pas à réagir et mettait à profit cette affaire rocambolesque pour effectuer un spectaculaire remaniement de l'armée, qui cachait mal sa réticence à l'égard de la « perestroïka » engagée par le numéro un soviétique.

Deux jours après l'atterrissage de Rust, le ministre de la défense, M. Sergueï Sokolov, faisait « valoir ses droits à la retraite » et l'un de ses principaux adjoints, commandant la défense aérienne, le maréchal Alexandre Koldounov, était limogé pour « négligence ». Mikhail Gorbatchev nommait alors comme ministre de la défense un homme acquis à sa politique, le général Dimitri Iazov, supplantant toute une série de maréchaux. Ces changements à la tête de l'armée une fois effectués, le numéro un

soviétique pouvait poursuivre sa politique en matière de détente et de désarmement, qui devait conduire quelques mois plus tard à la signature de l'accord soviéto-américain sur l'élimination des missiles nucléaires intermédiaires (INF).

La discrétion
de M. Genscher

La libération de Mathias Rust est à replacer dans le cadre des relations qui se développent régulièrement depuis plusieurs mois entre l'URSS et la RFA, et en particulier de la prochaine visite à Moscou du chancelier Helmut Kohl, attendu dans la capitale soviétique en octobre. Elle intervient trois jours après la visite à Moscou de M. Hans Dietrich Genscher, le ministre ouest-allemand des affaires étrangères, qui avait été reçu pendant deux heures, samedi, par Mikhail Gorbatchev et avait eu plusieurs séances de travail avec son homologue, M. Edouard Chevardnadze.

Un « geste positif » selon le chancelier Kohl

BONN
de notre correspondant

Pour sa première apparition après sa libération, mercredi soir 3 août, Mathias Rust a laissé ses admirateurs sur leur faim. C'est vers 21 h 30 que le jeune pilote est sorti de l'Airbus de la Lufthansa qui l'avait ramené de Moscou. Dernier passager à descendre de la passerelle, il a été accueilli par deux cents journalistes venus de l'aéroport de Francfort pour recueillir ses premières déclarations. Ils en ont été pour leurs frais : Mathias Rust n'a pas dessiné les dents.

L'air un peu raide, habillé d'un costume sombre et portant une cravate, il s'est rapidement enroufflé dans un minibus qui l'attendait au pied de la passerelle, échappant aux questions des reporters. L'hebdomadaire allemand *Stern*, qui lui a fait signer un contrat d'exclusi-

visité mirobolant, l'a proprement « kidnappé ». Le jeune homme est immédiatement reparti en direction de Hanovre dans un jet privé du groupe *Grüne Gruner und Jahr*, éditeur de *Stern*. Sa famille était elle-même introuvable.

Seule une équipe de la télévision américaine ABC et une agence américaine avaient été admises dans l'appareil qui le ramenait de Moscou. Dans une interview réalisée pendant le vol, Mathias Rust a confirmé qu'il avait été bien traité pendant sa détention. « Nous continuerons le travail [pour la paix], a-t-il dit, mais « seulement des choses légales ».

A Bonn, la libération du jeune pilote a suscité une satisfaction générale. Le chancelier Kohl a salué dans la décision du présidium du Soviet suprême « un geste positif au regard de sa prochaine visite à Moscou », prévue pour le 24 octobre prochain. Il a souligné,

En quittant Moscou, M. Genscher s'était déclaré « très satisfait » de l'état des relations entre l'URSS et la RFA, mais s'était refusé à tout commentaire sur l'affaire Rust. « Les intérêts de cette personne seront mieux servis si l'on n'en parle pas en public », avait-il dit. On estimait généralement dans les milieux diplomatiques à Moscou que la libération de Mathias Rust interviendrait au plus tôt lors de la visite de M. Kohl à Moscou ou plus vraisemblablement dans le courant de l'année prochaine. Le jeune Allemand aurait alors purgé près de la moitié de sa peine, ce qui constitue en URSS un délai habituel pour une libération anticipée.

Mathias Rust a remercié les autorités soviétiques pour sa libération et estimé qu'il s'agissait « d'un acte humanitaire » à son égard. « Je réalise que j'avais commis plusieurs délits criminels », a-t-il ajouté dans une interview à l'agence Tass avant de souligner qu'il n'avait pas eu à se plaindre de ses conditions de détention.

(Interim.)

ITALIE : la polémique sur la lutte anti-Mafia

Le juge Falcone désavoué
par le Conseil supérieur
de la magistrature

ROME
de notre correspondant

Le juge Giovanni Falcone et ses collègues du pool anti-Mafia de Palerme ont perdu leur pari : le Conseil supérieur de la magistrature (CSM) les a ouvertement désavoués, mercredi 3 août, après une réunion dramatique qui a duré vingt-deux heures. Par sept voix contre quatre, le CSM a estimé que, contrairement aux accusations du juge Falcone, aucun des dossiers qui lui avaient été confiés sur la Mafia par les précédents responsables de l'instruction ne lui avait été retiré depuis.

Quant à son collègue Paolo Borsellino, un ancien juge du pool devenu procureur de la République de Marsala, dans l'ouest de l'île, et qui avait lancé la polémique, le CSM n'a pas écarté la possibilité de prendre des mesures disciplinaires contre lui.

Certes, le Conseil a rendu hommage aux juges du pool pour leur « tâche délicate, difficile et méritoire », et leur a demandé de rester à leur poste. Il a reconnu qu'il était « nécessaire d'améliorer les structures judiciaires et policières de Palerme ». Mais le juge Falcone ne s'y est pas trompé : « Nous avons perdu la partie », a-t-il dit à l'un de ses collègues avant de partir en vacances, sans indiquer s'il maintenait sa demande de transfert dans une autre région.

A Palerme, la décision du Conseil, dont la tâche était pour le moins délicate, a mécontenté tout le monde : les magistrats du pool, bien sûr, qui pensent toujours à confirmer leur démission, mais aussi leur supérieur hiérarchique, le juge Antonio Mele, qui souhaitait une décision unanime du CSM. « Je suis le premier à souligner le rôle du pool et de Falcone, qui mène une vie pire que celle d'un détenu », a-t-il dit.

Mécontents également, les magistrats de la hiérarchie judiciaire de Palerme, qui doivent maintenant conduire une médiation difficile que le CSM n'a pu réussir. Mais le plus critique a été sans conteste le maire de Palerme, M. Leoluca Orlando, qui a lancé un appel au président de la République, M. Francesco Cossiga.

« Il faut passer du soupçon à la vérité », a-t-il dit. Nous ne pouvons attendre que les noms des nou-

veaux « parrains » soit murmurés dans les bars ou dans l'autobus. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Amertume

M. Orlando a évoqué les appels « tombés dans le vide » du général Alberto Della Chiesa, le préfet de Palerme assassiné en avril 1982, après avoir demandé les « pleins pouvoirs » à l'Etat. Un abandon qu'a également rappelé un juge du pool, M. Ignazio De Francisci. « Il ne nous reste plus à espérer que la suite des événements soit différente », a-t-il dit avec amertume.

Si le trouble a gagné le palais de justice de Palerme, la situation n'est guère plus brillante à la préfecture de police. Le chef de la brigade mobile a demandé, lui aussi, à changer d'affectation. « Je n'en peux plus. Je suis fatigué, il n'est plus possible de travailler ici », a dit Antonino Niccoli, dont le prédécesseur, Nino Cassara, a été assassiné en août 1985.

Le chef de la brigade mobile, qui doit être remplacé par un policier « de choc » en poste à Venise, Arnaldo La Barbera, était arrivé à la tête de cette unité au moment où elle était secouée par l'affaire Marino, du nom d'un jeune repris de justice mort dans des circonstances mystérieuses pendant un interrogatoire à la préfecture.

En même temps, deux autres policiers, en première ligne contre Cosa Nostra, ont été mis sur la touche. Le premier, Francesco Accoradio, s'occupe maintenant de la surveillance postale à Reggio-de-Calabre, et le maire de Palerme affirme avoir reçu des menaces pour être intervenu contre son transfert au début de l'année. L'autre, Saverio Montalbano, chef du bureau des enquêtes, serait tombé en disgrâce et ne retournerait pas à Palerme à la fin de ses vacances. Selon certaines informations, Montalbano aurait affirmé dans un rapport que l'ancien maire de Palerme, Giuseppe Insalaco, assassiné en janvier dernier, « constituait un danger sérieux pour le système de pouvoir politico-mafieux ». Une appréciation jugée trop « politique » par les supérieurs du fonctionnaire.

(Interim.)

Amériques

ÉTATS-UNIS : Etat de santé des candidats, relations avec le Congrès...

La campagne présidentielle prend un tour plus agressif

WASHINGTON
correspondance

La campagne électorale ne s'ouvrira officiellement qu'au lendemain du Labour Day, au début de septembre, et déjà les États-majors des deux candidats sont prêts à échanger quelques coups bas.

Certes la santé du président en exercice et des candidats à la Maison Blanche a toujours préoccupé les électeurs, comme en témoignent, à l'époque, les questions indiscrettes des journalistes sur le fonctionnement de l'intestin du président Eisenhower, puis, plus tard, la révélation sur la condition mentale du sénateur Egleton, candidat à la vice-présidence, mais dont le sénateur McGovern dut se séparer... Cette fois, les rumeurs portent sur la sérieuse dépression dont aurait souffert Michael Dukakis et qui l'aurait obligé à subir un traitement psychiatrique.

Selon ces rumeurs, le candidat démocrate fut gravement ébranlé par deux événements : la mort de son frère, victime d'un accident d'autobus en 1973, qui, en 1951, avait tenté de se suicider, et son échec de 1978 dans sa campagne pour être élu gouverneur du Massachusetts. M. Dukakis aurait dit que la dépression de son mari l'aurait alors inquiété... Aussi le gouverneur Dukakis a-t-il jugé nécessaire de faire état d'une longue attestation de son médecin personnel spécifiant qu'il était en excellente santé et qu'il

n'avait jamais eu à suivre un traitement contre la dépression. Le candidat démocrate s'est engagé à rendre publics, à l'automne, les résultats de son examen annuel de santé, en tout cas bien avant l'élection de novembre. Il a indiqué que le peuple américain avait le droit de connaître son état de santé, ainsi que celui de son concurrent, M. Bush. Néanmoins, il persiste dans son refus de communiquer ses bulletins de santé antérieurs, ce qui inévitablement entretiendra les rumeurs.

Les crédits militaires
et l'aide aux « contras »

Mercredi 3 août, dans l'après-midi, le président Reagan avait maladroitement entretenu ces bruits : « Je ne veux pas m'en prendre à un invalide », avait-il déclaré en réponse aux journalistes. Mais moins d'une heure plus tard, il s'excusait : « Je croyais faire une plaisanterie, mais je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit ». Peu après, le candidat Dukakis déclara que tout le monde pouvait prononcer des paroles irréfléchies. L'incident est clos mais laisse craindre que la campagne ne se maintienne pas sur les hauteurs des principes. Il faut admettre que le gouverneur Dukakis en porte la responsabilité dans la mesure où sa campagne se concentrait davantage sur la personnalité de son concurrent, dénoncé comme incompetent ou irresponsable, que sur les programmes.

D'autre part, l'espoir d'une fin harmonieuse de la session parlementaire et d'un rapprochement entre le Congrès démocrate et la Maison Blanche s'est évanoui. Ainsi, le président Reagan a opposé comme prévu son veto au projet de loi démocrate sur les crédits militaires (300 milliards de dollars) en accusant les démocrates d'affaiblir la puissance militaire américaine, bref de sacrifier la défense nationale à des préoccupations politiques. Mais les démocrates lui adressent le même reproche en considérant que le veto présidentiel est inspiré par le souci de favoriser le vice-président Bush et ses amis républicains, escomptant pouvoir marquer des points importants sur les problèmes de défense et de politique étrangère en dénonçant l'« inexpérience » du gouverneur Dukakis. En fait, le président pouvait difficilement accepter une réduction sensible des crédits pour l'initiative de défense stratégique.

Enfin, sur le problème de l'aide aux « contras », le rapprochement entre les vues de la Maison Blanche et du Congrès ne s'est pas concrétisé, se sont finalement entendus entre eux, évitant ainsi d'exposer au grand jour les divergences entre M. Dukakis, hostile à l'aide militaire, et son coéquipier, le sénateur Bensten, qui la favorise. Le projet des démocrates prévoit exclusivement l'attribution de crédits « humanitaires ». Il n'envisage de débloquer des fonds pour l'aide militaire que dans des conditions limitées et restrictives, plus précisément si le président est en mesure de certi-

fier que les sandinistes ont attaqué sans provocation les « contras », que le gouvernement de Managua ignore un éventuel accord de cessez-le-feu et que le bloc soviétique continue ses livraisons d'armes à Managua.

Le sénateur Dole, leader de la minorité républicaine, a déclaré que le projet démocrate représentait une « capitulation », et le Maison Blanche l'a déclaré « totalement inacceptable ». Néanmoins, un compromis entre le projet républicain, prévoyant 20 millions de dollars d'aide militaire, et le camp démocrate n'est pas considéré comme irrévocablement condamné.

HENRI PIERRE.

● MEXIQUE : M. Manuel Camacho nommé secrétaire général du PRI. — Le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI), au pouvoir au Mexique depuis plus d'un demi-siècle, a nommé, le mardi 2 août, M. Manuel Camacho Solís au poste de secrétaire général. Cette décision a été prise afin de donner un nouvel élan à un parti très ébranlé par la dernière élection présidentielle, le 6 juillet dernier. M. Camacho, jusqu'ici ministre du développement urbain et de l'écologie, est un jeune technocrate de quarante-deux ans, formé à l'université américaine de Princeton, et très proche du futur président Carlos Salinas de Gortari, qui doit prendre ses fonctions en décembre prochain. — (Reuters.)

CHILI

Troisième semaine de grève
à l'université de Santiago

SANTIAGO-DU-CHILI
de notre correspondant

Depuis deux semaines, la grève est presque totale à l'université du Chili (Santiago), la plus importante du pays. Des groupes d'étudiants occupent jour et nuit neuf facultés, pendant que se multiplient les assemblées et les manifestations autour des campus, lesquelles donnent souvent lieu à de brefs mais violents affrontements avec la police.

A l'origine du conflit, les coupes sévères effectuées dans le budget de l'éducation nationale, qui se traduisent notamment par une diminution des bourses accordées aux enfants des familles de revenus modestes (les études universitaires sont payantes au Chili). Depuis le début de l'année, plusieurs universités de la capitale et de province ont connu des conflits analogues.

Politisations

Mais la grève à l'université du Chili prend un relief particulier en raison du prestige de cet établissement, et surtout parce qu'elle survient après la guerre d'usure ayant opposé, l'an dernier, le recteur à la communauté universitaire tout entière, qui l'accusait de vouloir démanteler la plus ancienne université du pays sous couvert de « rationalisation ». Le gouvernement avait été obligé de faire marche arrière et avait nommé un nouveau recteur en la personne de M. Juan de Dios Vial, un professeur de philosophie qui assumait ses nouvelles fonctions précédé d'une réputation d'humaniste

sensible aux problèmes des universitaires. Or, faute de crédits, le recteur Vial a dû, en partie, reprendre à son compte le plan de son prédécesseur.

Toutefois, le conflit ne revêt pas le même caractère d'unité qu'il y a un an. Les doyens et les enseignants se sont moins engagés dans le mouvement et placent leurs espoirs dans un possible compromis. Les points ne sont d'ailleurs pas rompus entre le recteur et les étudiants grévistes, même si ceux-ci ont lié leur action à la campagne en faveur du non au prochain plébiscite. La politisation n'est pas du goût de tous les étudiants, et des groupes de non-grévistes, encouragés par les partis de droite, se réunissent devant les facultés occupées pour revendiquer la « liberté d'étudier ».

D'autre part, alors que les étudiants d'opposition passent à l'offensive, le gouvernement vient de remporter une victoire retentissante à l'occasion des élections internes du collège professionnel des ingénieurs. La liste conduite par un ancien ministre de l'économie a obtenu 60 % des voix. Un résultat qui contraste avec les 27 % dont les partisans du régime avaient dû se contenter en 1985. Les opposants dénoncent les pressions qui auraient été exercées en province sur certains ingénieurs et se refusent à voir dans le résultat de ce scrutin l'annonce d'un renversement de tendance. Il s'agit en tout cas du premier succès du pouvoir depuis 1984, année au cours de laquelle la gauche et la démocratie chrétienne avaient fait main basse sur les principales organisations professionnelles et sociales.

GILLES BAUDIN.

mes

13... et des miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Il n'y a pas de doute que la dernière... les miliciens à patrouiller dans les rues et à semer la terreur. C'est l'Etat qui doit trouver les noms des politiciens impliqués, qui doit dire la vérité et faire la justice sur les grands délits politiques. »

Asie

Le « grand bond en avant » du système D

La Chine des dessous-de-table

(Suite de la première page.)

Mais là où cela devient plus grave, c'est quand l'édifice du régime tout entier commence à se lézarder, laissant une corruption de plus en plus sérieuse s'insinuer dans ses structures, comme on le voit actuellement. L'appel de M. Deng Xiaoping aux Chinois, « enrichissez-vous », a été entendu par certains comme un véritable blanc-seing à toutes les pratiques qui avaient fini par miner le régime nationaliste.

Le ministère de la supervision, chargé d'assurer la police interne de l'administration, avait été aboli en 1959. L'« homme nouveau » de Mao ayant en principe triomphé, il a été rétabli l'an dernier et ne semble pas chômeur. Après moins d'un an d'existence, selon l'un de ses responsables, il a déjà découvert un millier de « problèmes et clauses suspectes » dans les contrats signés — pour un total cumulé équivalent au budget national chinois — par des organismes d'Etat avec des compagnies étrangères.

Bien souvent, toutefois, rien n'apparaît dans le contrat. On se contente d'un arrangement verbal. Sûr, efficace, discret. Inutile à l'économie d'affaires étrangères, par exemple, de songer à mettre sur pied une société à capitaux mixtes, de taille respectable, avec ses interlocuteurs chinois avant de s'être mis d'accord sur quelques détails indispensables : voitures neuves avec chauffeur (« de service », naturellement), pour les administrateurs chinois, bureaux, émoulements divers...

Plus on avance dans la négociation, plus il sera conseillé de donner l'occasion à ses interlocuteurs chinois d'examiner de visu, tous frais payés, à Hongkong, en Europe ou aux Etats-Unis, les méthodes de gestion, de production et de distribution capitalistes. Un « séminaire », de préférence dans une station balnéaire, peut aussi aider à stimuler des esprits rouillés.

Si l'affaire est d'importance, la question des études de l'un ou de l'autre de leurs enfants en Occident, aux frais de l'investisseur étranger, se pose. Plusieurs hommes d'affaires étrangers ont admis avoir aussi été amenés, pour ce faire, à ouvrir des comptes bancaires à l'étranger.

Le marché une fois conclu, tout peut arriver — même si l'affaire marche. Mais aussi il peut se faire qu'on assiste alors à la soudaine désintégration de la structure bureaucratique et que les difficultés les plus insurmontables, en particulier l'opposition des instances supérieures, s'évanouissent. Combien d'hommes d'affaires ont ainsi entendu leurs interlocuteurs, en province, écarter les objections du pouvoir central d'un geste de la main : « Oubliez ce que vous dit Pékin. Faites affaire, vous et moi... »

Car la frontière entre décentralisation et anarchie économique, nourrie par une distribution erratique des matières premières, et génératrice de corruption, est nécessairement floue dans un pays où un cadre moyen gagne par mois tout juste de quoi acheter une radio-cassette de mauvaise qualité, mais où son pouvoir reste encore discrétionnaire.

Ce fait divers, publié par le *Quotidien du peuple*, permet de mesurer la gravité du problème : une centaine de paysans fuit la queue, à l'aube, devant une fabrique d'insecticide dans la province de Shandong. A l'ouverture des bureaux, on leur annonce que, s'ils veulent acquérir le produit dont ils ont besoin et qu'ils sont prêts à payer, il leur faudra obtenir « une lettre d'introduction » contresignée par la police ou... la brigade des pompiers. Au passage, des pattes devront être graissées. La colère des paysans

● Hongkong et Hanoi discutent du rapatriement de réfugiés. — Pour la première fois, une délégation de Hongkong a commencé, mercredi 3 août à Hanoi, des discussions avec les représentants du gouvernement vietnamien, afin de tenter de rapatrier au Vietnam les milliers de réfugiés parqués dans la colonie britannique. Les autorités de Hongkong, où vivent vingt-deux mille réfugiés vietnamiens, dont sept mille arrivés ces derniers semaines, appliquent depuis juin une nouvelle politique de « tri » entre les réfugiés qui fuient les persécutions et les migrants économiques. La colonie britannique souhaite que le Vietnam accepte de reprendre ces derniers. — (AFP.)

n'y fait rien. Ce n'est pas la première fois que la presse officielle admet que le monde rural, premier bénéficiaire des réformes introduites par M. Deng, n'est pas à l'abri de la rapacité de certains fonctionnaires.

Des sociétés-paravents à Hongkong

D'autres affaires de ce genre tournent au grabuge. Depuis décembre 1987, une dispute oppose plusieurs centaines de paysans, dans la province du Guangdong (Canton, au sud du pays) à deux exploitations minières d'Etat. La presse n'a pas dit l'origine exacte du problème, mais les paysans ne réclament pas moins de 10 millions de yuans (16 mil-

qui servira de caution étrangère auprès des autorités provinciales communistes.

Mais les devises, où se les procure-t-ils ? Tout aussi simple. Il existe maintenant un réseau de chargeurs d'affaires se chargeant de gérer cette communication des devises entre la « monnaie du peuple », non convertible, et les devises. Sur une échelle, bien sûr, largement supérieure à celle du petit trafiquant du trottoir.

Les représentants du continent à Hongkong avouent eux-mêmes ne plus être en mesure de savoir combien de sociétés plus ou moins réelles, voire totalement fictives, la Chine communiste est censée contrôler dans le territoire britannique. Et des règlements anticorruption, adoptés en juin, spéci-



lions de francs) comme « indemnité de pollution ». Depuis décembre, ils se sont livrés à plusieurs pillages à l'intérieur même de la mine, ont passé à tabac les mineurs, les cadres et les policiers, saccageant à deux reprises le commissariat du coin et, aux dernières nouvelles, ont carrément coupé l'eau aux deux exploitations.

Comment ne pas rapprocher cette délinquance du pouvoir local des innombrables malversations opérées, de l'aveu même des autorités, par des cadres tout à fait respectables de cette même province du Guangdong, pour profiter de l'ouverture sur la vitrine capitaliste de Hongkong, voisins ?

Vient-on, par exemple, fonder une entreprise qui jouisse des avantages fiscaux et autres privilégiés attachés aux sociétés à capitaux mixtes sino-étrangers ? Très simple. Par l'intermédiaire d'une relation, on fera inscrire sur les registres commerciaux de Hongkong une société-paravent

fient explicitement que les officiels en mission à Hongkong ou à l'étranger qui se rendent coupables de prévarication seront punis plus sévèrement que les autres. Preuve de la gravité du problème, le ministère de la supervision n'hésite pas à faire appel, pour ses enquêtes, aux « ruyaux » que voudront bien lui fournir hommes d'affaires étrangers ou Chinois d'outre-mer. Un comble, dans un pays si soucieux de sa « face » dans ce genre d'affaires.

La police corrompue

Plus inquiétant encore, les pratiques illégales ne se limitent pas au fromage de l'import-export ou au recyclage de petite volée, elles atteignent des domaines aussi cruciaux que l'enseignement. En témoignage l'ordre donné récemment par les autorités de fermer plusieurs centaines d'écoles non officielles, payantes, spécialisées dans la formation professionnelle sans aucun contrôle gouverne-

mental. La qualité de l'enseignement dispensé laisse le plus souvent à désirer, et les diplômés qu'elles délivrent ne valent pas souvent le papier ayant servi à les imprimer. Mais voilà, la circulaire sera-t-elle suivie d'effet ?

On peut en douter, à voir le chaos affectant l'éducation à l'heure actuelle. Des enseignants mécontents de leur maigre salaire, mais surtout peu scrupuleux, n'hésitent pas à faire payer des amendes aux parents pour les fautes d'indiscipline ou les retards des enfants. Ailleurs, au Fujian par exemple, ils décrètent la profession en masse : dans un district, plus de huit cents d'entre eux ont choisi les affaires plutôt que le sacerdoce enseignant, et deux cents écoles ont été brusquement fermées.

La presse officielle, appelée à exercer un rôle de « supervision » à l'égard de ces phénomènes, n'hésite pas à lever de tels lièvres. Mais elle donne rarement — très rarement — la preuve qu'un suivi administratif quelconque se soit manifesté.

Enfin, la libéralisation de l'économie a ouvert la porte à une criminalité qui ne laisse pas d'inquiéter. Les parasites guettent ces « nouveaux riches » tant vantés par les journaux, organisent des « racketts », ne reculent plus devant une violence élaborée afin de récupérer l'argent des entrepreneurs privés.

Quant à la police, elle jouit d'une réputation tellement différente de celle d'intégrité que tente encore — timidement — de propager la presse officielle, qu'on fait rarement appel à elle. « Même si tu es dans ton bon droit, il vaut mieux se tenir à l'écart du policier du quartier », nous ont dit bien des jeunes Chinois qui se sont lancés — souvent faute d'autres opportunités de carrière, en dépit de leurs diplômes universitaires — dans « les affaires ».

En ouvrant les vannes de l'économie privée, tenues hermétiquement fermées si longtemps, les autorités ne pouvaient que provoquer ces retombées « malsaines », comme disent les journaux. On en est conscient, apparemment, au plus haut niveau, à en juger par les déclarations du ministère de la supervision, qui excluait récemment le lancement d'une nouvelle « campagne nationale », dans le style des exécutions en série au début des années 80. Mais les appels insistants des plus hauts dirigeants, ces derniers temps, pour « un gouvernement propre » montrent clairement les inquiétudes du régime, dont la direction se rappelle, à l'occasion, que le Parti communiste a pris le pouvoir en ordonnant à ses soldats de laver la vaisselle et de balayer le sol chez les paysans qui venaient de les nourrir. Une image d'Epi-nal bien fanée de nos jours.

FRANCIS DERON.

Diplomatie

Un rapport de l'ONU

200 000 enfants-soldats dans le monde

GENÈVE de notre correspondante

Les autorités iraniennes sont loin d'être les seules à enrôler de force dans l'armée des enfants de moins de treize ans. Selon des documents examinés par les experts du groupe de travail de l'ONU sur les formes contemporaines d'esclavage, dont la réunion se tient du 1^{er} au 5 août au Palais des Nations, au moins douze pays en guerre ont recours à de telles pratiques.

Selon les protocoles additionnels de 1977 aux conventions de Genève, l'âge minimal de recrutement dans l'armée est fixé à quinze ans. En fait, des enfants beaucoup plus jeunes sont enrôlés aussi bien dans les armées nationales que dans les formations de guérilla. Au moins 200 000 enfants de par le monde accomplissent un service militaire « légal » avant l'âge de quinze ans. Pour certains, il s'agit d'assurer leur pain quotidien : c'est ce qui a lieu notamment au Honduras ou au Maroc. Dans d'autres pays, ils sont enrôlés de force ou à la suite de pressions idéologiques : dans ce dernier cas, les adolescents se portent volontaires pour aller combattre sur le front.

Des enfants menacés de mort

En Iran, des milliers d'enfants, engagés dans la guerre contre l'Irak, se déclarent heureux de « pouvoir contribuer au bien-être de leur famille ». Des parents encouragent leurs fils à entrer dans l'armée pour obtenir quelques maigres avantages matériels et pour éventuellement bénéficier de « la somme qui leur serait versée au cas où leur enfant serait tué sur le champ de bataille », comme le précise l'un des documents présentés à l'ONU.

En Afghanistan des gamins sont rafés dans les rues et enrôlés. Au Salvador des écoliers sont appelés dans l'armée gouvernementale à la sortie des classes : les guerilleros du Front de libération nationale Farabundo Martí, qui avaient enlevé dans les villages qu'ils occupaient plus de mille enfants pour les incorporer

dans leurs rangs, auraient renoncé à ces pratiques qui nuisaient à leur image. Au Guatemala, des adolescents sont obligés de prendre part aux patrouilles de défense civile dépendant des forces armées.

Alors que les pays occidentaux dans leur ensemble fixent à dix-huit ans l'âge de leurs conscrits, les autorités de Pretoria ont déclaré que la préparation militaire obligatoire en Namibie devait être imposée aux garçons de seize ans tandis qu'un certain nombre d'entre eux auraient été enrôlés par les rebelles. Au Nicaragua trois mille adolescents, toujours selon un document de travail — auraient été enrôlés à leur domicile par l'armée tandis que dans les rangs des « contras » on compte des enfants âgés de douze ans qui auraient été « menacés de mort s'ils n'étaient pas prêts à combattre ». En Ouganda, les orphelins et les enfants abandonnés sont recrutés dans l'armée ; ils y seraient traités de manière satisfaisante. Cependant dans de nombreux pays, selon les informations recueillies à Genève, les enfants-soldats sont victimes de mauvais traitements de la part de leurs supérieurs et subissent des sanctions « sans rapport avec la faute commise ». Dans de nombreux cas les adolescents sont entraînés à se livrer au pillage, à l'espionnage et même au terrorisme.

Grâce à la troisième convention de Genève, les enfants et adolescents prisonniers — notamment ceux de la guerre du Golfe — peuvent bénéficier d'une certaine instruction et de rudiments de formation professionnelle. Des organisations humanitaires ont pu se dévouer en ce sens en faveur des enfants iraniens dans les camps de prisonniers en Irak.

Les experts réunis à Genève devront se demander — en attendant que soit adoptée la convention sur les droits de l'enfant — ce que peut faire l'ONU pour décourager, sinon prohiber, l'enrôlement des adolescents avant l'âge légal de la circonscription dans les forces armées et dans la guérilla.

ISABELLE VICHNIAC.

M. Carlucci a visité le port de Sébastopol

L'URSS a ouvert une nouvelle « zone interdite » aux étrangers pour accueillir mercredi 3 août le secrétaire américain à la Défense, M. Frank Carlucci, dans le port de Sébastopol, la principale base navale de la flotte soviétique de la mer Noire. M. Carlucci est le premier responsable américain à se rendre dans ce port depuis une visite effectuée par le président Franklin Roosevelt, en marge de la Conférence de Yalta, en février 1945.

Le secrétaire à la Défense a salué, lors d'une rencontre avec le chef de l'Etat Andreï Gromyko, le dialogue « franc et productif » qui s'est engagé entre l'URSS et les Etats-Unis, « le meilleur » qu'ils aient connu depuis la seconde guerre mondiale. « Cela ne signifie pas qu'il n'y ait plus de divergences, mais qu'il y a de plus en plus de terrains d'entente », a-t-il précisé lors de

l'entretien qui s'est déroulé avant la visite de Sébastopol, dans un pavillon proche de la station balnéaire de Yalta, également en Crimée.

Alors que le secrétaire américain soulignait les questions de « confiance », M. Gromyko a estimé que « confiance et désarmement sont les deux aspects d'un seul processus ». Il a ajouté que le « problème des armes nucléaires », est la liquidation des armes nucléaires, alors que M. Carlucci, tout en convenant de la nécessité de « débarrasser la route des armements nucléaires », a souligné que son pays recherchait en même temps la réduction des armements conventionnels.

M. Carlucci devait poursuivre jeudi sa visite en montant à bord d'un croiseur lance-missiles soviétique, avant d'achever son séjour en URSS et de se rendre en Turquie. — (AFP.)

Afrique

AFRIQUE DU SUD

143 Blancs refusent d'accomplir leurs obligations militaires

Johannesburg. — Au cours de plusieurs conférences de presse tenues clandestinement dans quatre villes du pays, cent quarante-trois Sud-Africains blancs ont annoncé, le mercredi 3 août, qu'ils refusaient d'accomplir leurs obligations militaires. « Servir dans une armée qui a pour principale mission de préserver le système de l'apartheid, ce n'est pas contribuer à la paix dans notre pays », ont-ils affirmé dans une déclaration commune. Ce groupe — le plus important jusqu'à présent à refuser de servir sous les drapeaux — est composé en majorité d'étudiants, mais comprend aussi des médecins, des juristes, des physiciens, des prêtres et des ingénieurs.

Cent cinq d'entre eux — qui n'ont pas encore fait leur service militaire — risquent six années de prison, peine prononcée le mois dernier à l'encontre de David Bruce, un jeune Blanc de vingt-cinq ans qui avait refusé de « servir dans l'armée de l'apartheid ». Les autres opposants, dont le capitaine de réserve André

Zaaiman, qui ont déjà accompli leurs obligations militaires, ont annoncé qu'ils refusaient désormais de se rendre dans des camps d'été pour leurs périodes de réserve. En Afrique du Sud, où seuls les Blancs effectuent leur service militaire, ce service est de deux ans, auxquels s'ajoutent deux années supplémentaires dans des camps militaires.

Simon Connell, un physicien de vingt-sept ans qui a refusé de répondre à l'appel, estime à sept mille cinq cent quatre-vingt-neuf le nombre des jeunes qui, en 1985, n'ont pas accepté d'accomplir leurs obligations militaires. Beaucoup d'entre eux ont, d'ores et déjà, quitté le pays. Les cent quarante-trois « insoumis » demandent au gouvernement de les laisser effectuer un service civil dans des organismes non gouvernementaux, de la même manière que les objecteurs de conscience qui fondent leurs refus sur des motifs religieux. — (AFP, Reuters, UPI.)

ANGOLA : la réunion de Genève

Luanda et La Havane qualifient d'« irréaliste » le calendrier de paix proposé par Pretoria

La divulgation par les autorités de Pretoria d'un calendrier de paix pour régler les conflits en Afrique du Sud-Ouest alors que les délégations angolaises et cubaines venaient à peine d'en prendre connaissance, le mardi 2 août, a quelque peu perturbé le déroulement de la réunion en cours à Genève. Dans une « note au point », le vice-ministre angolais des relations extérieures, M. Venancio de Moura, a dénoncé ces révélations publiques qui violent, selon lui, le principe de la confidentialité sur lequel les négociations s'étaient mis d'accord. A son avis, il s'agit là d'une manœuvre révélant « mauvaise foi et manque de sérieux ».

Sur la forme comme sur le fond, les autorités de Luanda et de La Havane ont rejeté le plan de paix sud-africain. Dans un communiqué publié au nom des deux pays, la délégation cubaine a dénié au gouvernement de Pretoria le droit de fixer la date de retrait du corps expéditionnaire cubain d'Angola. « Cette date, précise-t-il, ne peut être fixée que par l'Angola et Cuba de manière souveraine, quand auront cessé les menaces à l'indé-

grité et la souveraineté de l'Angola dont l'une des garanties est justement l'application de la résolution 435 » des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

L'Afrique du Sud avait, en effet, proposé que la mise en application de cette résolution commence le 1^{er} novembre et que des élections libres en Namibie — le 1^{er} juin 1989 — coïncident avec le retrait des troupes cubaines d'Angola (le Monde du 4 août).

Réaction de l'ANC

Qualifiant d'« bricollistes » les « détails connotationnels » imposés par les autorités de Pretoria, le communiqué cubain dénonce le lien qu'a établi l'Afrique du Sud entre l'indépendance de la Namibie et l'arrêt de l'aide au Congrès national africain (ANC). De son côté, le chef de l'ANC, M. Oliver Tambo, a déclaré, à Lusaka, que « le régime sud-africain doit s'engager à détruire le système de l'apartheid en Afrique du Sud dans les délais

qu'il réclame pour la fermeture des camps de l'ANC » installés en Angola.

Malgré tout, l'initiative sud-africaine ne semble pas de nature à mettre en péril les discussions en cours. Les délégations angolaise et cubaine ont confirmé « leur disposition à poursuivre avec sérieux (...) la recherche d'une paix juste dans le sud-ouest de l'Afrique ». Elles ont indiqué qu'elles avaient leurs propres propositions sur les dates d'arrêt des hostilités et d'établissement d'une paix définitive, mais elles se sont refusées, pour le moment, à les révéler.

Simple ballon d'essai ou manœuvre tactique pour mettre l'Angola et Cuba face à leurs responsabilités, l'initiative sud-africaine est une proposition parmi d'autres. « Il y en a eu beaucoup d'autres dans le passé, et il y en aura d'autres dans l'avenir », a souligné le médiateur américain, M. Christopher Crocker, secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines. Ce n'est pas le dernier mot. Il faut qu'il y ait des compromis de tous les côtés si l'on veut arriver à un accord.

Les négociations

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Les négociations de paix en Afrique du Sud-Ouest ont repris à Genève, mardi 4 août, sous la présidence du secrétaire d'Etat adjoint aux affaires africaines, M. Christopher Crocker. Les délégations angolaise, cubaine et sud-africaine sont présentes. Les discussions portent sur le calendrier de la mise en application de la résolution 435 des Nations unies relative à l'indépendance de la Namibie.

Proche-Orient

La guerre du Golfe

Les négociations en vue d'un cessez-le-feu pientinent

Les négociations en vue d'obtenir un cessez-le-feu dans la guerre du Golfe pientinent tandis que l'Irak a repris ses raids aériens contre les objectifs économiques iraniens. Après les déclarations d'un diplomate irakien réaffirmant le refus de Bagdad de tout cessez-le-feu avant les négociations directes avec l'Iran, et la menace du président iranien, l'ayatollah Ali Khamenei de passer à son tour comme précondition au cessez-le-feu la désignation de l'Irak comme agresseur, M. Perez de Cuellar a choisi de calmer les esprits en s'abstenant de toute déclaration publique. Le secrétaire général de l'ONU s'efforce d'obtenir l'assouplissement de la position irakienne sans braver Bagdad contre les efforts de l'ONU.

Selon l'ambassadeur américain aux Nations Unies, M. Vernon Walters, qui s'est déclaré optimiste, « la démarche la plus efficace pour arriver à un cessez-le-feu » consiste à obtenir l'accord de l'Irak. M. Walters n'a pas écarté, toutefois, la possibilité que M. Perez de Cuellar proclame une trêve unilatérale. La mission technique chargée d'étudier les conditions d'application du cessez-le-feu est retournée mercredi à New York : son chef, le général norvégien Martin Vasselt, devait remettre son rapport jeudi à M. Perez de Cuellar. Celui-ci devra alors entreprendre la mise sur pied d'une force de 250 observateurs et consulter le Conseil de sécurité et les belligérants avant de décider éventuellement de la date d'un cessez-le-feu.

Les deux camps déploient une importante activité diplomatique. Le vice-ministre iranien des affaires étrangères, M. Mohamad Javad Laridjani, est arrivé mercredi, à Moscou pour un échange de vues. M. Edouard Chevardnadze, qui l'a

reçu, s'est félicité de « l'acceptation par l'Iran de la résolution 598 du Conseil de sécurité, qui constitue un pas important dans la voie du déblocage du conflit ». Les deux interlocuteurs sont convenus de « rechercher des formes plus effectives pour leurs relations bilatérales ».

Attaque contre un pétrolier

De son côté, le comité de la Ligue arabe sur le conflit du Golfe, formé des ministres des affaires étrangères d'Irak, de Jordanie, du Koweït, du Maroc, du Yémen du Nord, d'Arabie saoudite et de Tunisie, a apporté mercredi son soutien à la demande irakienne de négociations directes. Dans l'Etat des Émirats arabes unis, par contre, qui n'est pas membre du comité, le quotidien *Gulf News* a estimé que l'Irak devrait modérer ses exigences de négociations directes, faute de quoi « l'attitude raisonnable de Téhéran pourrait fléchir ».

Sur le terrain, l'Irak a bombardé, mercredi, deux unités industrielles, la première dans la province de Bushehr (sud iranien) et la seconde dans la province de Lorestan (ouest iranien). L'agence de presse iranienne ne fait état que de dégâts matériels et affirme qu'un appareil irakien a été abattu par la DCA iranienne. Par ailleurs, l'agence de Téhéran indique qu'au moins mille trente et un civils ont été blessés, mardi, à la suite de bombardements irakiens à l'arme chimique sur huit localités près de la ville d'Ochavieh, dans le nord-ouest de l'Iran. Téhéran a demandé une action ferme du Conseil de sécurité à la suite de ces bombardements, que Bagdad a démentis.

Jeudi matin, l'Iran a attaqué un pétrolier norvégien dans le Golfe : l'attaque contre le *Berge Lord*, qui se rendait à Rotterdam en provenance d'Arabie saoudite, a eu lieu à 9 h 20, au large de Dubaï, et n'aurait pas fait de dégâts. C'est la première attaque iranienne contre des navires dans le Golfe depuis l'acceptation par l'Iran du cessez-le-feu : Téhéran avait affirmé qu'il ne s'en prendrait pas aux navires dans le Golfe tant que dureraient les négociations. Cette opération pourrait avoir été lancée en guise de représailles contre les raids irakiens de mercredi. — (AFP, Reuters.)

IRAN

Exécution de quatre militants d'extrême gauche

Un communiqué du bureau politique du parti Toudch (communiste) iranien annonce que trois de ses militants ont été exécutés le 20 juillet à Téhéran. Il s'agit de M. Kiamars Zarchenas, membre du comité central, de M. Saïd Azarang et de M. Simine Fardine, cadres de l'organisation clandestine du Toudch. M. Farmanzad, membre de l'organisation des Fedayin du peuple d'Iran (tendance majoritaire), a été également exécuté à la même date. Le communiqué affirme, en outre, que cinquante-cinq autres prisonniers politiques ont été transférés dans des cellules individuelles en vue de leur prochaine exécution.

Le communiqué du Toudch ajoute que M. Nouchiravan Ebrahimi, membre du comité central et de son bureau exécutif, a été récemment « assassiné en prison ».

Un an de mer d'Arabie pour le « Clemenceau »

Il y a un an, exactement le 31 juillet 1987, le groupe aéronaval français, autour du porte-avions *Clemenceau*, quittait son port de Toulon pour la mer d'Arabie, devant le golfe Arabo-Persique, où, du reste, il n'est jamais entré. Mission : surveiller le trafic marchand sous pavillon national, menacé par la guerre irako-iranienne. A ce jour, plus aucun navire français n'a été la cible d'attaques.

Le gouvernement de M. Jacques Chirac, avec l'approbation de M. François Mitterrand, a décidé cette expédition après l'agression, le 15 juillet 1987, d'un cargo français, le *Ville d'Arvers*, par des vedettes iraniennes dans le Golfe, et alors que Paris et Téhéran entamaient une partie de bras de fer à l'occasion de ce qu'on a appelé la « guerre des ambassades ». Cette initiative de la France a été dictée autant par le souci de protéger la libre circulation des bateaux sous pavillon national que par la sauvegarde des diplomates français éventuellement pris en otage à Téhéran.

En plus de son groupe aéronaval, la marine a déployé dans la zone, de part et d'autre du détroit d'Ormuz, des avisos, des escorteurs, des frégates et des chasseurs antinaves. Sur place, les effectifs de la marine française de l'océan Indien sont passés de mille trois cents hommes en temps normal à la base de Djibouti à cinq mille sept cents.

Durant ces douze mois écoulés, plus de soixante mouve-

ments de bateaux marchands sous pavillon national ont pu ainsi être surveillés. Le transport de plus de 10 millions de tonnes de pétrole et de 300 000 tonnes de gaz a été assuré. Onze mines ont été neutralisées dans le Golfe.

Au total, la marine française, tous navires de combat et de soutien confondus, a parcouru plus de 1 million de milles marins (l'équivalent de quarante-cinq fois le tour du monde). Elle a réalisé une « première » : son porte-avions, qui déplace 32 000 tonnes, a pu pénétrer, pour la première fois, dans le port de la Possession, à l'île de la Réunion, qui ne disposait pas d'un tel bassin jusqu'à aujourd'hui.

3 millions de francs par jour

Pour sa part, le *Clemenceau*, avec ses bâtiments d'accompagnement, a passé plus de deux cents jours à la mer et réalisé plus de quatre mille sept cents apports de ses avions Super-Etendard, Crusader et Alizé. Sa flotille embarquée (avions et hélicoptères) a accompli plus de neuf mille huit cents heures de vol, dans des conditions qui peuvent être qualifiées de périlleuses. Le *Clemenceau* n'a donc pas quitté la zone, à l'exception de quelques visites officielles dans des Etats voisins qui le réclamaient, ou de quelques séjours à la base arrière de Djibouti pour des révisions techniques de ses installations.

Pendant que la France déployait son seul *Clemenceau*, au surcoût de 3 millions de francs par jour pour l'ensemble du groupe aéronaval, les Etats-Unis « usaient » cinq de leurs porte-avions, qui se relayaient dans la même zone.

A l'état-major de la marine nationale, on est satisfait, de toute évidence, à la constatation que, depuis lors, plus aucun bateau marchand français n'a été agressé. Contrat rempli, jusqu'à preuve du contraire ou démenti par les faits si, d'aventure, l'Iran et l'Irak ne parvenaient pas à conclure leur cessez-le-feu et si les combats redoublaient d'intensité. L'aéronavale considère actuellement qu'elle a apporté la démonstration de l'efficacité d'un outil tout à la fois diplomatique et militaire par le seul effet de sa présence.

Le ministre de la défense, M. Jean-Pierre Chevènement, se déclare, en privé, convaincu lui aussi de l'utilité du porte-avions comme moyen de « protection de forces » à distance dans le cas où les intérêts lointains de la France seraient en cause. Sans porte-avions, laisse-t-il entendre, pas de « projection » significative au-delà de la Sicile. La question est à l'ordre du jour, avec le plan de la marine de pouvoir disposer, à l'horizon 2000, de deux porte-avions à propulsion nucléaire, du modèle du *Charles-de-Gaulle*, pour une dépense de 20 milliards de francs sans le groupe aérien.

JACQUES ISNARD.

Les suites du désengagement jordanien

L'OLP réexaminerait prochainement l'idée d'un gouvernement palestinien en exil

Les responsables clandestins du soulèvement palestinien dans les territoires occupés ont réagi pour la première fois, le 3 août, — et favorablement — à la décision du roi Hussein de rompre les liens administratifs et légaux entre son royaume et la Cisjordanie. Dans des tracts diffusés en Cisjordanie et à Gaza, ces responsables se réjouissent de la

nouvelle actualité à la vieille idée de la constitution d'un gouvernement palestinien en exil. Selon une source proche de l'OLP citée par l'AFP, ce projet serait examiné lors de la prochaine réunion — avant un mois — du Conseil national palestinien. Une telle solution, si elle était retenue, s'inspirerait de l'exemple du FLN algérien, qui avait constitué le



Dessin paru dans le *Jerusalem Post*.

décision du souverain hachémite, en voyant « l'un des plus importants accomplissements de la révolution ant-Israélienne ».

L'initiative de Hussein continue, à l'évidence, d'entretenir malgré tout, chez les dirigeants palestiniens, une certaine perplexité. Dans un communiqué, diffusé mercredi à Bagdad, le conseil central de l'OLP souligne que « la Jordanie n'a procédé à aucune concertation » avec cette dernière avant de prendre sa décision. Le conseil propose d'« étudier tous les aspects et les répercussions possibles de cette décision afin de prendre les dispositions nécessaires à cet égard ».

L'OLP appelle à multiplier les initiatives de soutien, notamment par la constitution de comités dans les pays « amis », tout en se déclarant convaincue de la capacité de la nation arabe de poursuivre son appui politique, moral et financier au soulèvement palestinien. Cet euphémisme semble sous-entendre que les décisions prises en juin à Alger de soutenir financièrement les « Palestiniens de l'intérieur », n'ont jusqu'à maintenant guère été suivies d'effets.

L'initiative jordanienne a en tout cas pour conséquence de donner une

GPRA en 1958. L'Algérie encouragerait d'ailleurs l'OLP dans cette voie.

A Jérusalem, le cabinet restreint israélien a tenu, mercredi, une première réunion consacrée aux conséquences de la décision jordanienne. La Knesset, quant à elle, actuellement en vacances, devrait tenir une session extraordinaire sur le même sujet le 10 août. — (AP, AFP, Reuters.)

■ Dans les territoires occupés : cinq Palestiniens blessés par l'armée. — Quatre jeunes Palestiniens ont été blessés, mercredi 3 août, par les tirs de soldats israéliens dans le secteur de Bethléem en Cisjordanie et un autre dans la ville de Gaza, a-t-on appris de source palestinienne.

L'armée israélienne a fait sauter mercredi les maisons de douze Palestiniens de Cisjordanie, suspects d'avoir jeté des cocktails Molotov contre des Israéliens et contre d'autres Palestiniens qu'ils soupçonnaient de collaboration.

Enfin des parlementaires du mouvement d'extrême-droite Tehiya se sont réunis sous une haute protection militaire le long du Jourdain pour exiger d'Israël l'annexion de la Cisjordanie. — (AFP.)

Afghanistan

« Terrorisme international »

L'Union soviétique a fortement critiqué le Pakistan pour son attitude dans le conflit afghan. Recevant, le mercredi 3 août, le ministre des affaires étrangères d'Islamabad, M. Yacoub Khan, le chef de la diplomatie soviétique a qualifié de « terrorisme international » le soutien d'Islamabad aux bombardements menés par les moudjahidines contre la population civile. Moscou et Kaboul, a ajouté M. Chevardnadze, « sauront trouver les moyens de répondre aux incursions croissantes dans les affaires intérieures de l'Afghanistan ». L'URSS, garante de l'accord de Genève, « devra envisager des mesures » pour permettre l'application de cet accord.

Au cours d'entretiens qualifiés par l'agence Tass de « francs », M. Chevardnadze a également soulevé le problème des soldats soviétiques prisonniers de la résistance, affirmant que « des centaines de prisonniers sont brutalisés et parfois tués ». Il a cité des cas précis d'assistance apportée par l'armée pakistanaise aux envois de quantités croissantes d'armement à l'opposition afghane, a précisé Tass, selon laquelle le ministre soviétique a exprimé l'espoir que « tous les signataires de l'accord observant scrupuleusement les obligations qui en découlent ».

D'autre part, de Moscou où il se trouve actuellement, le vice-président afghan, M. Abdol-Rahim Haefi, a affirmé que les forces soviétiques auront évacué au 15 août prochain toutes les provinces afghanes sauf cinq, celles de la capitale Kaboul, de Herat, de Parwan, de Baghlan et de Samangan. — (AFP.)

Argentine

Le gouvernement a présenté son plan économique

Buenos-Aires. — Le gouvernement argentin a présenté, le mercredi 3 août, son plan de lutte contre l'inflation, en annonçant une dévaluation de 11,4 % de la monnaie et un programme de stabilisation des prix destiné à freiner une inflation qui dépasse actuellement le taux mensuel de 25 %. Les grandes lignes du plan ayant fait l'objet d'indiscrétions (*le Monde* du 3 et du 4 août), l'opposition péroniste et les syndicats ont, avant même l'annonce officielle, mis en garde le gouvernement contre ces nouvelles mesures d'austérité imposées au pays. Le président de la Banque centrale, M. Luis Machinas, a, pour sa part, indiqué que les établissements financiers avaient été autorisés à ouvrir leurs portes, après trois jours de fermeture décidés pour éviter la spéculation avant la mise en

œuvre du nouveau plan économique.

Dans une déclaration télévisée, le président Raúl Alfonsín a souligné que l'Argentine « avait commencé une bataille décisive contre une inflation qui constitue le principal obstacle à notre croissance et est la source d'inégalité sociale croissante ». Le secrétaire d'Etat américain George Shultz, qui terminait mercredi une visite officielle de deux jours dans le pays, a, pour sa part, plaidé pour une « économie stable et de progrès, nécessaire pour créer la confiance à l'intérieur et à l'extérieur du pays ». — (UPI.)

Pologne

Le PEN Club à nouveau autorisé

La section polonaise du PEN Club international, interdite au lendemain de l'instauration de l'état de siège, le 13 décembre 1981, est à nouveau autorisée par le gouvernement polonais. Un communiqué de l'agence officielle PAP publié le mercredi 3 août précise que l'écrivain Juliusz Zulawski, président du PEN Club de 1978 à 1981, a été averti de la possibilité de convoquer une assemblée générale de l'association, qui désignera son nouvel exécutif. Le PEN Club polonais, dont nombre des quelques deux cents membres étaient proches du syndicat dissous Solidarnosc, était connu pour ne pas ménager le régime de ses critiques. Reconnu par l'UNESCO, le PEN Club international, qui a son siège aux Etats-Unis et compte de nombreuses sections à travers le monde, prône l'indépendance politique et la libre circulation des biens et des personnes. — (AFP.)

Suriname

Dégradation des relations avec la France

« La France se mêle d'affaires qui ne la concernent pas au Suriname, dans le but de protéger son centre spatial de Kourou, en Guyane française », a déclaré, mardi 2 août, le chef d'état-major de l'armée du Suriname, M. Ivan Graanoogst, en rejetant une requête française visant à obtenir des informations sur les mouvements surinamiens sur la frontière commune aux deux pays. La veille, le président du Suriname, M. Ramsewak Shankar, avait affirmé que des rebelles surinamiens étaient passés par Cayenne, capitale de la Guyane française, pour rejoindre leur base et ramener des armes.

La France a réagi avec modération à ces accusations. Dans un communiqué, mercredi 3 août, le ministre des affaires étrangères s'est borné à réaffirmer que « la France a toujours adopté une stricte attitude de non-ingérence et cherché à préserver des relations de bon voisinage avec le

Suriname ». Sans répondre explicitement aux accusations du président surinamien, elle rappelle que Paris est favorable au retour dans leur pays, sur une « base volontaire », des quelque dix mille réfugiés surinamiens installés en Guyane pour échapper aux affrontements entre l'armée et la guérilla dans cette ancienne colonie néerlandaise. — (AFP, Reuters.)

Vietnam

La coopération avec les Etats-Unis est suspendue

Le Vietnam a annoncé, mercredi 3 août, qu'il suspendait temporairement les opérations de recherche des corps des soldats américains dis-

parus pendant la guerre (MIA), ainsi que le programme d'établissement aux Etats-Unis des Vietnamiens libérés des camps de « rééducation ». Dans une lettre datant du 31 juillet, le ministre vietnamien des affaires étrangères, M. Nguyen Co Thach, a informé l'ambassadeur américain, M. John Vessey, que l'une des raisons motivant cette suspension était le refus américain d'instaurer des relations diplomatiques, à quel niveau que ce soit, entre les deux pays. Les Etats-Unis ont protesté contre la décision vietnamienne, et le porte-parole du département d'Etat a rappelé que, le 3 août 1987, « les deux parties avaient publié un communiqué conjoint dans lequel il était entendu que les questions humanitaires ne seraient pas liées aux questions politiques, telles que la normalisation ou l'aide économique ». — (Reuters, AFP.)

● Incidents dans plusieurs villes en URSS. — Des jeunes Soviétiques, anciens parachutistes en Afghanistan, auraient provoqué, le mardi 2 août, des incidents dans au moins trois grandes villes d'Union soviétique, à l'occasion de la fête annuelle des parachutistes. Des sources dissidentes font état de trois cents interpellations à Leningrad, où la milice a interpellé des bagarres entre passants et anciennes recrues en état d'ébriété. A Novossibirsk, deux cents anciens d'Afghanistan auraient défilé en lançant des slogans contre M. Gorbatchev, tandis que quelques incidents mineurs éclataient à Moscou. — (AFP.)

● RECTIFICATIF. — Les camps du Congrès national africain (ANCI) installés en Angola abritent neuf mille hommes et non pas neuf cents, comme il a été écrit par erreur dans *le Monde* du 4 août.

EN SOUSCRIPTION
Chez votre Libraire,
ou chez l'éditeur
**LA MER SOUS
LE REGARD
DES PEINTRES
DE LA MARINE**
par Yann Le PICHON

Editions
Berger-Levrault
5, rue Auguste-Comte - 75008 PARIS
Tél. : 46 34 12 35

AU RENDEZ-VOUS DE LA POLOGNE SUR MINITEL

3615 - POLK

Rencontres internationales — Traductions
Manifestations culturelles
Infos de « SOLIDARNOSC »

3615 - POLK
La seule messagerie bilingue franco-polonaise

irréaliste
Pretoria

Le 3 août, le conseil central de l'OLP a réaffirmé son soutien à la décision du roi Hussein de rompre les liens administratifs et légaux entre son royaume et la Cisjordanie. Dans des tracts diffusés en Cisjordanie et à Gaza, ces responsables se réjouissent de la nouvelle actualité à la vieille idée de la constitution d'un gouvernement palestinien en exil. Selon une source proche de l'OLP citée par l'AFP, ce projet serait examiné lors de la prochaine réunion — avant un mois — du Conseil national palestinien. Une telle solution, si elle était retenue, s'inspirerait de l'exemple du FLN algérien, qui avait constitué le

Politique

Clivage droite-gauche et ouverture

Comment faire du neuf avec du vieux ?

La politique s'est mise au pas de l'économie. Comme elle, elle connaît non pas une crise — le pays est gouverné, ainsi que le président de la République l'a rappelé le 14 juillet dernier, — mais une mutation lente et incertaine, dont on pourrait situer le début en 1982-1983 et qui procède par éliminations successives : celle du socialisme dominant, sanctionnée en 1986 ; celle de la droite agressive, rejetée en 1988. Ce n'est

M. Malaud :
unir la droite

Commentons par celui qui sera, dans ce florilège, le seul représentant des droites : M. Philippe Malaud, président de la Fédération nationale des indépendants (FNI), ancien président du Centre national des indépendants (CNI). « On peut se demander, écrit M. Malaud, si Guy Mollet n'avait pas raison et si la droite française n'est pas la plus bête du monde. Elle avait perdu le pouvoir en 1981 pour avoir voulu jouer au socialisme rampant. 55 % des Français, dressés contre le socialisme, le lui ont rendu le 18 mars 1986. Elle a, néanmoins, réussi à perdre une deuxième fois la présidentielle, à partir d'une absurde stratégie d'auto-amputation d'une de ses tendances correspondant à 10 % ou 15 % des voix, imposée par une manœuvre machiavélique de François Mitterrand. »

« Ne tirant aucune conséquence de cette double défaite de 1981 et 1988, elle continue à courir après un centre inexistant, ou représentant un poids infime, en s'aliénant l'appui indispensable des voix de droite. Le spectacle ridicule offert par le trio des responsables, s'égoïssant à l'écarter, « Je suis plus au centre que lui », serait du plus haut comique s'il n'était existant. (...) »

« Dans cette cacophonie, il y a, surtout, l'aveu de l'incapacité actuelle de la droite à rétablir son unité par l'indispensable cohérence de toutes ses tendances : la droite classique n'a été sauvée du désastre que par le réalisme du Front national, qui n'a pas été payé de retour. L'approche des municipales rend indispensable la recherche d'un consensus, faute de quoi les dégâts peuvent être immenses et la droite écartée du pouvoir pour une longue période. (...) »

M. Quilliot :
le point d'équilibre

D'une même constatation, celle de la permanence de ce que M. Valéry Giscard d'Estaing appelait la coupure de la France en deux. M. Roger Quilliot, ancien ministre, sénateur (PS) du Puy-de-Dôme, maire de Clermont-Ferrand, tire des conclusions opposées. « (...) Aux uns, qui ont souvent douté sur la notion de volonté populaire, écrit-il, il semble que l'équilibre des deux courants (présidentiel et législatif) fournit une réponse univoque : le peuple, en votant selon le traditionnel schéma droite-gauche au second tour, aurait exprimé confusément son refus de l'affrontement droite-gauche. L'esprit de finesse est une belle chose ! Pour d'autres, dont je suis, mieux vaudrait dire que les forces en présence étant ce qu'elles sont, diverses et mouvantes, leur point d'équilibre se situe au centre gauche, là où s'est installé le président de la République. »

« Le gouvernement Rocard s'est résolu à se situer sur cet axe, mais son assise reste fragile. Même si les ressources constitutionnelles lui permettent de durer, il risque de concentrer sur lui des critiques contradictoires et d'user son crédit dans l'opinion. Le danger du Front

pas une crise ; du neuf, pourtant, semble chercher à naître, sans être sûr que meure le vieux. »

L'écart entre la majorité présidentielle du 8 mai et la majorité parlementaire des 5 et 12 juin détermine une nouvelle phase de cette évolution, qui incite chacun à revoir ses marques, pour s'y tenir ou pour les déplacer. Dans les correspondances qui

national n'a pas disparu, tant s'en faut. Les grands enjeux — Europe, formation, égalité des chances, lutte contre le chômage, refus des exclusions — appellent un large soutien de l'opinion. (...) »

« L'heure appelle au regroupement de tous ceux qui, par-delà les affrontements d'hier, s'accordent sur l'essentiel, les enjeux d'aujourd'hui et de demain, tels que le président les a définis. Là sont les véritables lignes de partage ; là le contenu de la nécessaire majorité. Mais là surtout, il faut donner le temps au temps. »

M. Hamon :
le tiers parti

« Nécessité » et « obligation », l'ouverture, selon M. Léon Hamon, ancien porte-parole du gouvernement de M. Jacques Chaban-Debras, exige un effort du Parti socialiste. (...) L'erreur de certains, qui, pourtant, se veulent gaullistes, est sans doute d'avoir imaginé qu'ils pourraient exclure du rassemblement national nécessaire la réalité et la force socialiste, écrit-il. L'erreur symétrique serait, pour le parti parlementairement le plus nombreux, de prétendre exercer un droit de récusation à l'égard de ceux qui accepteraient loyalement le fait présidentiel et ses conséquences. (...) »

M. Hamon cite le discours de Léon Blum sur une motion de Guy Mollet (encore lui !) au congrès socialiste de septembre 1946 : « Je crois que, dans son ensemble, le parti a peur. Il a peur des communistes, déclarait l'ancien et futur président du conseil. Il a peur du qu'en-dira-t-on communiste. (...) Vous avez peur des électeurs, peur des camarades qui vous désignent ou ne vous désignent pas comme candidat, peur de l'opinion, peur de l'échec. Vous invoquez la nécessité du renouveau, mais plus que tout le reste, vous avez peur de la nouveauté ! »

Aujourd'hui, estime M. Hamon, « il doit y avoir une connivence entre tous ceux qui entendent libérer la France de la logique de l'affrontement, en répondant ainsi, à la fois, à l'aspiration de la nation, aux défis qu'il lui appartient de relever, et à l'appel sur lequel le président a été élu ». Il ajoute : « La promesse présidentielle de rechercher une France unie autour que la nature de la fonction présidentielle font de ce parti virtuel celui du chef de l'Etat suivant sa vocation. Mais qu'est-il d'autre aussi, en définitive, contre la guerre civile froide que ce tiers parti auquel Michel de l'Hôpital attacha son nom au moment des guerres de religion, le parti dont le plus populaire de nos rois, Henri IV, assura le triomphe ? (...) »

Les « trans » :
l'état du PS

Comme M. Hamon, comme Blum en 1946, Jean-François Trans — pseudonyme des « transcouants » — MM. Jean-Yves Le Drian, Jean-Michel Gaillard, François Hollande et Jean-Pierre Mignard — s'inquiète du comportement du PS, son parti, écrit-il, doit se placer « en avant de l'ouverture et non derrière. »

« (...) Etre de gauche, souligne-t-il, ne se mesure pas à l'aune des alliances électorales. C'est le projet qui compte (...). Et, pour tout dire, les divisions subtiles en courants, nées de débats remontant à plus de dix ans ou — progrès spectaculaire ! — en multiples sous-

nous ont été adressées et dont nous publions, ci-dessous, quelques extraits, la référence au passé guide parfois la recherche de la nouveauté, sans toujours l'éclairer. Le plus souvent, toutefois, l'analyse du présent, fût-ce en critiquant certains aspects, témoigne que quelque chose a changé dans les esprits, et que ce changement en appelle d'autres. Voyons lesquels. »

« L'ouverture, ne sont pas exactement le meilleur des atouts pour réussir. (...) Oh ! certes, il ne s'agit pas de les récusar au moment où, précisément, d'autres formations politiques les découvrent, quelquefois avec bonheur. Mais admettons que les courants doivent se nourrir d'idées et de réflexions, de même que les stratégies personnelles, pour être légitimes, rendent parfois la vie bien compliquée à des milliers de militants étourdis et lassés par la confusion des ordres et des contre-ordres. »

« Cette situation fut déjà préjudiciable à la première gestion socialiste. La temps a passé. Chacun a grandi, et nous aussi. Nous sommes chaque jour un peu moins disposés à prendre notre parti de l'état de ce parti, puisqu'il est la clé de tout. (...) »

M. Fischer :
une déraison paradoxale

A renchérir devant l'ouverture, les socialistes ont des excuses, pense M. Gustave-Nicolas Fischer, professeur de psychologie sociale à l'université de Metz, particulièrement attentif au cas de M. Jean-Marie Rausch, maire de cette ville, ministre du commerce extérieur. (...) On était en droit d'attendre, estime M. Fischer, des choix exemplaires et symboliques, qui présentaient au pays des personnalités dont le sens et l'attitude d'ouverture sont reconnus de tous. Si un certain nombre de personnalités sollicitées ont refusé de répondre à l'invitation qui leur était adressée, pourquoi s'être rabattu sur les premiers offreurs de services, que l'on n'était pas spécialement venu chercher ?

« Si l'on prend le cas de M. Rausch, le sentiment le plus largement répandu en Lorraine, c'est qu'il n'est pas spécialement connu comme un exemple d'ouverture. Bien au contraire, les témoignages recueillis le définissent plutôt aux antipodes d'une telle attitude (...). »

« Si, sur le fond, le principe de l'ouverture a été une vision juste pour chercher à désenclaver la société française de ses vieux clivages, son expression semble avoir été guidée, selon le terme de Des cartes, par des « malins génies », qui ont entraîné plus vers une déraison paradoxale que vers le sens commun. Ce paradoxe a, du moins, le mérite de nous enseigner, suivant l'affirmation de Lévinas, que « la politique doit pouvoir toujours être contrôlée et critiquée par l'éthique ». C'est pour avoir, à nos yeux, heurté et escamoté cette dimension que l'ouverture est devenue, au moins pour une part, un mirage. »

M. Quinon :
la société civile

M. Yvon Quinon, professeur de philosophie, collaborateur de la revue *Actuel Marx* (Presses universitaires de France), défend, contre les thèses de M. Alain Touraine (le Monde du 19 juillet), la conception marxiste de la société civile, conception qui, à ses yeux, ne prétend nullement asservir cette société à l'Etat, bien au contraire.

« (...) S'il y a bien, écrit-il, un courant de pensée — et un seul — qui entend faire de l'autonomie une détermination effective de la vie de tous, par-delà les aliénations qu'imposent les rapports de classes (privation de propriété, privation de richesse, privation de culture, privation de pouvoir), c'est bien le socialisme d'inspiration marxiste. Le paradoxe est que ce sont ceux qui nient la thèse théorique de l'autono-

Selon un sondage CSA - « l'Événement du jeudi »

Les centristes de l'UDC auraient l'appui de 8 % des Français

L'Événement du jeudi a fait réaliser un sondage sur ce qu'il estime être les « vrais » clivages politiques d'aujourd'hui. L'hébdomadaire de Jean-François Kahn publie, dans son numéro daté 4-10 août, les résultats de cette enquête, effectuée par l'institut CSA en deux vagues (du 20 au 23 juillet dernier, auprès de neuf cent quatre-vingt-seize personnes en âge de voter, puis du 26 au 28 juillet auprès de neuf cent quatre-vingt-douze personnes).

Dans la première vague, les préférences des électeurs interrogés se répartissent de la façon suivante : 7 % pour un « candidat d'extrême droite, soutenu par M. Le Pen » ; 20 % pour un « candidat du RPR, soutenu par M. Chirac et Juppé » ; 5 % pour un « candidat du Rassemblement des gaullistes de progrès, soutenu par M. Séguin et Noir » ; 17 % pour un « candidat de l'Union conservatrice et libérale, soutenu par M. Giscard d'Estaing et Léotard » ; 5 % pour un « candidat écologiste, soutenu par M. Waechter » ; 3 % pour un « candidat des républicains de progrès, soutenu par M. M. Soisson et Rausch » ; 25 % pour un « candidat des sociaux-démocrates, soutenu par M. Rocard et Fabius » ; 10 % pour un « candidat socialiste, soutenu par M. Mauroy et Jospin » ; 2 % pour un « candidat des communistes rénovateurs, soutenu par M. Juquin » ; 5 % pour un « candidat communiste, soutenu par

M. Marchais » ; 1 % pour un « candidat d'extrême gauche, soutenu par M. Loguillet et M. Krivine ».

Dans la seconde vague, un « candidat de l'Union des centristes, soutenu par M. Barre et Méhaignerie », a été... ajouté à cette liste. Il reçoit l'appui de 8 % des personnes interrogées, tandis que le « candidat du RPR » passe de 20 % (dans la première vague) à 18 %, et celui de « l'Union conservatrice et libérale » de 17 % à 11 %. (On observe, en outre, dans cette hypothèse, un transfert de 1 point entre le « candidat des sociaux-démocrates », à 24 %, et le « candidat socialiste », à 11 %).

Serge Maury en conclut, dans son commentaire, que « le groupe central, à lui tout seul, alliant des sociaux-démocrates aux gaullistes de progrès, représente 40 % des intentions de vote ».

D'autre part, classés selon leur vote aux dernières élections législatives, les électeurs interrogés se répartissent, pour les communistes, en 51 % de partisans de M. Marchais et 17 % de partisans de M. Juquin ; pour ceux de la majorité présidentielle, en 50 % de « sociaux-démocrates » et 27 % de « socialistes » ; pour ceux de l'UDC, en 44 % de RPR, 19 % de « conservateurs et libéraux » et 13 % de « centristes » ; pour ceux du Front national, en 54 % d'« extrême droite » et 13 % de RPR.

Les négociations sur la Nouvelle-Calédonie

Les indépendantistes recourent à la « stratégie du crabe »

C'est presque devenu une fatalité : depuis qu'ils ont découvert l'univers calédonien, il y a un siècle et demi, sur cette Grande Terre des antipodes, les Européens se trompent toujours dans leurs prévisions sur le comportement des Canaques.

Un lecteur de Sistrion nous rappelle opportunément, à ce sujet, ce qu'écrivait le 19 août 1873, cinq ans avant l'insurrection conduite par le grand chef Aati, l'honorable revue *Nature*, véhiculant à l'époque d'éminents points de vue scientifiques : « En 1851, une embarcation de la corvette *Alcmène*, montée par treize matelots et deux enseignes, fut surprise par les indigènes ; nos malheureux compatriotes furent massacrés et leurs restes portés entre ces canotiers, qui les dévorèrent. Les insultes répétées infligées à notre pavillon, les rapports des commandants des navires de guerre qui s'étaient avancés dans l'intérieur de l'île ou en avaient reconnu les côtes, les discussions à la Chambre sur le choix d'une colonie pénitentiaire, déterminèrent le gouvernement à prendre possession de la Nouvelle-Calédonie, et, en 1853, le pavillon français y fut solennellement planté. Depuis cette époque, nous avons eu maintes fois maille à partir avec les indigènes, mais les châtimens répétés que nous leur avons infligés, ainsi que l'importance croissante de nos établissements et l'ouverture de nombreuses voies de communication à travers le pays leur ont montré l'inanité de la résistance, et nous sommes aujourd'hui les maîtres incontestés d'une magnifique contrée qui pourra devenir, si le gouvernement persévère, une de nos colonies les plus prospères (...) »

Chargé, à son tour, de gérer ce contenu, M. Michel Rocard espérait se rendre, le 15 août, en Nouvelle-Calédonie pour célébrer la réconciliation historique des Canaques et des caldoches sur la base de son plan de paix du 26 juin. Les palabres qui se prolongent, à Nourma, entre le délégué du gouvernement, M. Bernard Grasset, et ceux du FLNKS, sous l'œil vigilant du président du RPRC, M. Jacques Lafleur, député RPR du territoire, risquent fort de tempérer les ardeurs du premier ministre.

Partie de poker

Si M. Rocard maintient son projet de voyage aux environs de cette date, cette visite prendra peut-être une autre signification. Il s'agira pour lui soit d'appeler une nouvelle fois à l'esprit de conciliation des uns et des autres, dans l'espoir de hâter la conclusion positive des pourparlers en cours, soit d'intervenir lui-même dans ces négociations pour tenter, comme le 26 juin à l'hôtel Matignon, d'arracher un ultime compromis. Cette dernière hypothèse n'enthousiasme guère son entourage. Le risque politique serait

trop réel, pour M. Rocard, en cas d'échec. Rien ne permet de préjuger, pour l'instant, la partie de poker — ou de bras de fer, comme l'on voudra — qui se déroulera actuellement à Nourma. Les délégués indépendantistes entretiennent délibérément le flou sur leurs intentions.

Le document qu'ils ont remis le lundi 1^{er} août au haut-commissaire pour préciser leurs revendications s'apparente à un catalogue de doléances diverses intégrant, de toute évidence, les exigences les plus variées formulées par les partisans de l'Union calédonienne, le parti de M. Jean-Marie Tjibou. Chacune des composantes du FLNKS, le FULK, le PALIKA, l'UPM, etc., a tenu, pour faire bonne figure devant sa base militante, à ne rien omettre des préoccupations collectives. Pour M. Tjibou, il s'agissait là d'une inévitable contrepartie après avoir réussi, tant bien que mal, à Ouvéa, à convaincre ses alliés d'accepter le plan de M. Rocard comme cadre de discussion.

La lecture de ce cahier de revendications, dont le teneur n'a pas été rendue publique, est révélatrice de la « stratégie du crabe » utilisée par le FLNKS : celui-ci donne l'impression de zigzaguer autour de l'accord de Matignon, et même, parfois, de le remettre totalement en cause, sans s'en éloigner vraiment.

Obtenir le maximum de garanties

Pris au pied de la lettre, ce relevé s'oppose presque totalement à l'annexe numéro 2 de l'accord de Matignon et implique une totale renégociation de son contenu. Le FLNKS campe sur une position maximaliste en ce qui concerne la composition du corps électoral qui serait appelé à se prononcer lors du scrutin d'autodétermination prévu en 1998 par le premier ministre. Il s'en tient à l'« acte final » de Nainville-les-Roches (juillet 1983), selon lequel le droit « inné et actif » des Canaques à l'indépendance doit s'exercer « dans le cadre de l'autodétermination prévue et définie par la Constitution française » mais « ouverte également, pour des raisons historiques aux autres ethnies dont la légitimité est reconnue par les représentants du peuple kanak ».

Cette revendication, qui consiste à limiter le droit de vote aux Canaques et aux Calédoniens dont l'un des ascendants au moins est né sur le territoire, reste donc inconciliable avec le « gel » du corps électoral à la date du référendum national envisagé à l'automne par le gouvernement, et peu acceptable par M. Lafleur qui avait cautionné jusqu'au bout les travaux de Nainville-les-Roches sans avoir toutefois signé leurs conclusions. Si le FLNKS n'en démorait pas le plan de M. Rocard devien-

draient donc caduc au-delà du 14 juillet 1989, date-butoir de la période d'administration directe du territoire par l'Etat. Tout le monde se retrouverait presque à la case départ.

Malgré ces ambiguïtés, il est clair pourtant que le FLNKS ne veut pas rompre le processus engagé le 26 juin. La preuve en est que son mémorandum ne pose ni préalable, ni condition, ni même aucune priorité. Les dirigeants indépendantistes cherchent surtout à obtenir le maximum de garanties en faveur de la communauté canaque. Comme s'ils se préparaient à avaliser, de toute façon, le plan de M. Rocard, quitte à adopter une attitude aussi ambiguë... que celle du RPRC après la « table ronde » de Nainville-les-Roches, quand M. Lafleur avait accepté le statut provisoire préconisé par le secrétaire d'Etat socialiste de l'époque, M. Georges Lemoine, après avoir exprimé de fortes réserves sur ses conséquences. C'est ce que certains dirigeants canaques appellent déjà « le droit à l'hypocrisie du colonisé à l'égard de son colonisateur... »

A l'hôtel Matignon, comme au ministère des DOM-TOM, où la subtilité de ces négociations serrées n'échappe pas aux conseillers avertis des choses océaniques, le climat est à la circonspection mais pas au pessimisme. Même si la durée de ces palabres rend de plus en plus incertaine la possibilité, dans ces conditions, d'organiser un référendum national à la fin du mois de septembre, chacun y souligne également la nécessité de ne pas prendre le risque de faire capoter le plan du premier ministre pour une simple question de calendrier.

Liberté de manœuvre a donc été laissée à M. Grasset pour essayer de parvenir à un rapprochement optimal des thèses en présence sur chacun des points controversés et faire, au besoin, les « gestes » réclamés, chaque fois, par ses interlocuteurs. Ce n'est pas par hasard si une dizaine de détenus indépendantistes impliqués dans de récentes affaires politiques à La Foa, Canala et Tiéti, viennent d'être libérés du Camp Est, la prison de Nourma. « Nous progressons tout doucement », affirme M. Tjibou, qui s'emploie, de son côté, à rallier les autres délégués à son point de vue personnel, favorable au processus rocardien.

Quant au bouillonnant numéro trois du FLNKS, M. Léopold Jorédié, il se préoccupe en ce moment des moyens à mettre en œuvre, pour « reconstruire, dit-il, les cases que les gardiennes ont brûlées à Canala... »

Si la reconstruction va, tout espoir n'est pas perdu... Mais, pour tout dire, après avoir, le 26 juin, joué les béliers, M. Rocard n'a guère d'autre choix, aujourd'hui, que de patienter en épousant cette « stratégie du crabe » si proche, au fond, de celle de l'escargot...

ALAIN ROLLAT.

PUBLICATION JUDICIAIRE

Suivant arrêt rendu le 24 juin 1988, la 4^e chambre civile de la cour d'appel de Paris a jugé que l'adoption par la société OR TÉLÉMATIQUE de la dénomination LIENS FINANCIERS pour désigner sa banque de données était constitutive de concurrence déloyale envers la société DAFSA, editrice de l'annuaire intitulé LIENS FINANCIERS.

Il est fait défense à la société OR TÉLÉMATIQUE, sous astreinte de 1 000 F par jour de retard à l'expiration d'un délai de quatre mois à compter de la signification, de persister à utiliser LIENS FINANCIERS pour désigner sa banque de données.

La société OR TÉLÉMATIQUE est condamnée à payer à la société DAFSA une indemnité de 100 000 F et une somme de 10 000 F au titre de l'article 700 du N.C.P.C.

Condamnation de la société OR TÉLÉMATIQUE en tous les dépens de première instance et d'appel.

Pour extrait conforme : M^{re} Arnaud CASALONGA de la S.C.P. COURTOIS, BOULOY, LEBEL et ASSOCIÉS

ÉCOLE INTERNATIONALE DE GENÈVE

Un leader mondial de l'éducation internationale depuis 1924. Enseignement en français et en anglais de l'âge de 3 ans aux classes terminales.

Préparation aux Baccalauréats, Maturité fédérale suisse. Examens préparant aux universités américaines et britanniques. Métiers - Externat - Internat

TROIS CAMPUS :

La Grande-Boissière 62, route de Chêne, 1208 GENÈVE

Tél. : (19-41-22) 36-71-30. Fax n° 36-77-02

Pregny/Rigot 11, avenue de la Paix, 1202 GENÈVE

Tél. : (19-41-22) 33-50-30

La Châtigny 1297 Founex (Vaud)

Tél. : (19-41-22) 76-24-31

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux d'Admission.



Après l'annulation
M. Joxe annonce
de plusieurs écoles de
Le SID
Trois associations de
perdent leur pro
Le J
BULLETIN D'ABONNEMENT
NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CITY
PAYS
Téléphone
Date de naissance
Profession
Signature
BULLETIN D'ABONNEMENT
NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CITY
PAYS
Téléphone
Date de naissance
Profession
Signature

The diagram illustrates a two-stage process. Stage 1 is a box with an input x and an output y . Stage 2 is a box with an input y and an output z . The output of Stage 1 is connected to the input of Stage 2.

Société

RELIGIONS

Femmes évêques et relations avec les autres Eglises

Le compromis anglican

Les évêques de la Communion anglicane, réunis à Cantorbéry (sud de l'Angleterre) pour leur conférence décennale de Lambeth, ont appelé, mercredi 3 août, leurs Eglises à un « profond et douloureux réexamen des relations avec le judaïsme » et à un « plus grand dialogue » entre chrétiens, juifs et musulmans. Cette conférence, marquée par le débat sur la consécration des femmes à l'épiscopat, a illustré le compromis anglican.

CANTORBERY
correspondance

La conférence de Lambeth n'est ni un synode à la manière réformée, ni un concile à la manière catholique. C'est un lieu de rencontre, d'échanges, d'écoute, de confrontation entre les évêques en communion les uns avec les autres et avec le siège de Cantorbéry.

« Nous ne sommes ni un empire, ni une fédération », dit le docteur Robert Runcie, archevêque de Cantorbéry, mais une communion. Une communion d'Eglises sœurs, au milieu desquelles il n'y a qu'une « autorité dispersée » : les évêques et le synode, au niveau d'une Eglise ; la conférence de Lambeth : l'ensemble des vingt-sept primats ; un Conseil anglican mondial appelé consultatif et l'archevêque de Cantorbéry.

Comment tout cela peut-il s'emboliser, se coordonner ? C'est bien le problème des anglicans. La question passionnée de l'accession des femmes au sacerdoce et à l'épiscopat n'est que le sommet de cet iceberg.

De temps à autre, le titre d'une étude manifeste cette difficulté : l'Unité en crise ? Une réponse anglicane, signée par l'archevêque actuel. Ou Qu'est-ce qu'un anglican ? Nos liens ne sont pas tant d'ordre

juridique que d'ordre personnel, informel. Ils s'expriment dans et par la liturgie », dit Mgr Runcie.

C'est ce « fellowship » que vivent, depuis trois semaines, 527 évêques, dont 175 africains, venant de 32 pays et 27 provinces. Les grandes liturgies dans les cathédrales de Cantorbéry et de Londres, l'office du matin, l'eucharistie et l'office du soir, l'étude quotidienne de la Bible, le moment de silence et de prière chaque jour à midi, ont encadré la réflexion de toute la conférence. Réunis en groupes de dix à douze, toutes races, nations et langues confondues, les évêques ont travaillé sur différents thèmes (relations œcuméniques, christianisme et société, questions pastorales et dogmatiques, mission et ministère) et préparé les soixante-six résolutions débattues et votées en séances plénières.

« Demeurer ensemble »

L'éventail des résolutions est à l'échelle du christianisme universel et du monde, de l'accession des femmes à l'épiscopat, des dialogues entre chrétiens et entre croyants, à la pauvreté, la polygamie, le SIDA, l'homosexualité... pour aboutir à des appels à propos de la Namibie, de l'Afrique du Sud, de l'Iran ou de la paix au Soudan. Toute cette réflexion a été nourrie par l'intervention de conférenciers, comme le Père Gutierrez, de l'université de Lima, une des têtes de file de la théologie de la libération, des théologiens orthodoxes, catholiques, réformés et des évêques du monde entier.

Il est assez probable qu'avant la fin de l'année, il y aura un évêque femme dans la Communion anglicane. L'implication des Eglises aux Etats-Unis, au Canada, en Nouvelle-Zélande a été freinée par la proximité de cette conférence, qui a finalement donné le feu vert. Une telle décision aurait sûrement entraîné un schisme dans une Eglise structurée

autour d'une autorité centrale, mais aussi dans un monde moins imprégné de la mentalité britannique, faite de tolérance, de compromis — qui n'a jamais de sens péjoratif — et de respect de l'autre.

Chaque province est appelée à respecter la décision des autres provinces et à maintenir, autant que possible, des liens de communion avec celles qui prendraient une autre décision. Lorsque dans une province, voire un diocèse, clergé et fidèles auront des positions divergentes, la patience, l'écoute, le dialogue devront aider à « demeurer ensemble ».

La résolution votée est réaliste, pragmatique et, en cela, typiquement britannique. Presque personne ne remet en cause l'autonomie des provinces et leur droit à prendre leurs propres décisions. La conférence ne pouvait que constater les divergences et inviter à la compréhension face à des situations extrêmes.

« Je ne me sens pas capable d'être en communion avec un évêque femme ou avec ceux qu'elle ordonne », dit l'évêque de Londres, mais il ajoute qu'il votera la résolution car il reconnaît l'autonomie des provinces.

L'ombre du pape

Dans un tel débat, l'archevêque de Cantorbéry, qui a été souvent et longuement applaudi pendant la conférence, n'avait qu'un seul souci : éviter que la communion ne se brise.

« Nous voulons demeurer ensemble », fut le leitmotiv de plusieurs de ses interventions. Et, avant le vote, il a rappelé que l'ordination des femmes, acceptée il y a dix ans, n'avait pas rompu mais seulement affaibli les liens dans la communion. Les prêtres femmes ne peuvent y présider l'eucharistie en Angleterre. Par solidarité, plusieurs de leurs évêques ont adopté la même position pendant leur séjour à Cantorbéry.

Parmi les quinze résolutions se rapportant au dialogue œcumé-

que du niveau international au niveau paroissial et toutes acceptées pratiquement à l'unanimité, il en est une à retenir en particulier : elle concerne le dialogue anglican-catholique de la Commission internationale (ARCIC I) sur « Eucharistie, ministère et ordination, autorité de l'Eglise ».

Cette résolution représente l'avis de toute la Communion anglicane, puisqu'elle s'appuie sur les études envoyées par chaque province. Sur « Eucharistie, ministère et ordination », il est dit que ces textes « représentent en substance la foi des anglicans et offrent une base suffisante » pour avancer vers la réconciliation des deux Eglises. Les provinces ont répondu par un clair oui à ces textes.

Des documents sur l'autorité de l'Eglise, il est dit qu'ils sont « de solides points de départ pour la suite du travail » sur ce difficile sujet. Les provinces ont donné des réponses « généralement positives » mais demandent des clarifications sur le rôle et la place de l'évêque de Rome. Beaucoup manifestant une certaine inquiétude lorsque l'on parle d'un primat universel dans une Eglise universelle et totalement réunie. Un anglican, même s'il n'est pas anglais, continue à regarder avec crainte et méfiance ce pape dont il a été dit, au seizième siècle, qu'il n'avait pas « juridiction en ce royaume ». Même si les temps ont changé, guérir la mémoire est une opération de longue haleine.

Qu'il y ait des femmes prêtres et, bientôt, évêques, n'est pas pour arranger les choses avec Rome. Si cela crée un nouvel obstacle sur la voie de la réconciliation totale des deux Eglises, le dialogue continuera cependant, car la marche vers l'unité est irréversible ; cela a été redit par les évêques et les observateurs catholiques. Du reste, l'ordination des femmes est un sujet actuellement étudié par la Commission internationale anglicano-catholique (ARCIC II).

Le rideau tombe sur « Lambeth 88 », mais tout n'est pas résolu pour autant. Y aura-t-il un « Lambeth 98 » ? Et, si oui, sera-t-il encore en Angleterre ? Le prochain archevêque de Cantorbéry viendra-t-il d'outre-Atlantique ou du fond de l'Afrique ? Comment les anglicans vivront-ils l'émergence d'un évêque femme et maintiendront-ils des liens entre eux ? Où sont les limites du pluralisme qu'ils peuvent accepter ? « Nous partons avec toutes ces questions », dit un évêque. Nous cherchons une coordination et une cohérence, le moyen de vivre la communion dans une Eglise mondiale où coexistent des situations et des positions si différentes.

L'unité demeure l'une des grandes préoccupations de l'anglicanisme. Pour la réaliser, celui-ci est prêt à disparaître, comme l'a réaffirmé Mgr Runcie : « La survie de la Communion anglicane n'est pas une fin en soi... L'anglicanisme, en tant que confession séparée, a un caractère radicalement provisoire, que nous ne devons jamais oublier ».

SUZANNE MARTINEAU.

MÉDECINE

Une étude comparative sur le traitement des névroses

Psychothérapie et psychotropes se valent

Un groupe de médecins et de statisticiens britanniques publie dans le dernier numéro du *Lancet* une étude tout à fait originale visant à comparer l'efficacité des différentes approches thérapeutiques actuellement mises en œuvre chez les malades névrotiques souffrant de dépression, d'anxiété sévère et de crises d'angoisse (1). Les résultats de cette étude tendent à démontrer qu'en dépit des convictions solidement établies opposant plusieurs écoles, il n'existe au fond que peu de différences entre les traitements médicamenteux et les prises en charge psychothérapeutiques.

Les spécialistes britanniques ont mené leur étude auprès de deux cent dix malades et cherché à évaluer l'efficacité de cinq traitements différents : un médicament anxiolytique (Diazepam), un médicament antidépresseur (Doxipin), un placebo (substance neutre) et deux approches différentes de psychothérapie sans médicament (psychothérapie comportementale et programme d'« autotraitement »). Les malades ont été répartis en cinq groupes. Les traitements ont été prescrits durant six semaines puis interrompus durant dix semaines pendant lesquelles une équipe de psychiatres, ne sachant de quel groupe faisaient partie les malades, observaient les effets du traitement.

Au terme de cette étude, menée avec un très grand luxe de précautions méthodologiques, les spécialistes britanniques aboutissent à des résultats qui ne manquent pas d'être longuement commentés dans les milieux psychiatriques.

Il apparaît, en effet, que toutes les thérapies se valent. Les auteurs de l'étude notent toutefois une efficacité moindre du Diazepam (un des médicaments psychotropes les plus utilisés à travers le monde) par rapport au médicament antidépresseur, aux méthodes de psychothérapie, voire au placebo

lui-même. Les auteurs de l'étude notent aussi que les malades du « groupe placebo » ont plus que les autres eu tendance à consommer des médicaments psychotropes durant la deuxième phase de l'étude.

« Une telle étude apporte plusieurs éléments très intéressants », commente le docteur François Lalord (services du professeur Yves Pelicier, hôpital Necker, Paris). D'abord, elle confirme qu'un médicament anxiolytique isolé comme le Diazepam n'est pas un bon traitement de l'anxiété. Ensuite, elle démontre que les programmes « d'autotraitement » dirigés — le psychiatre laissant à son patient le soin de continuer à se soigner au moyen de livres ou de cassettes — donnent d'aussi bons résultats que de très longues psychothérapies. A l'inverse, on peut critiquer certaines des caractéristiques de l'étude qui ne reproduisent pas toujours les situations rencontrées quotidiennement dans la prise en charge de ce type de malades. La fréquence et la durée des entretiens de psychothérapie, en particulier, sont telles qu'on peut comprendre que leur effet ne soit pas loin de celui du placebo.

D'autres études similaires devraient être prochainement publiées dans la presse spécialisée. Ces travaux ne manquent pas d'être critiqués par les tenants des différentes pratiques psychiatriques. Ils n'en témoignent pas moins de la volonté d'évaluer enfin, de manière la plus objective qui soit, des traitements — fondés le plus souvent sur des postulats théoriques — dont personne ou presque n'avait jusqu'à présent cherché à comparer l'efficacité.

JEAN-YVES NAU.

(1) *The Lancet* daté du 30 juillet 1988. L'étude est signée par dix spécialistes de Mappesley Hospital de Nottingham et de l'Unité de biostatistique du Medical Research Council de Cambridge.

Un nouvel éclairage sur les causes de la maladie de Parkinson

Une équipe médicale franco-américaine publie dans le dernier numéro de la revue britannique *Nature* une étude qui apporte de nouvelles données dans la compréhension des causes de la maladie de Parkinson. Les résultats obtenus pourraient en outre constituer un nouveau modèle dans l'étude de la dégénérescence des cellules nerveuses, un phénomène dont l'origine est encore totalement inconnue.

La maladie de Parkinson, qui frappe près de cent mille personnes en France, est due à la destruction de certaines cellules d'une région particulière du cerveau ou « substance noire ». Ces cellules fabriquent une molécule (ou médiateur)

indispensable à la vie cérébrale : la dopamine. C'est la disparition progressive de ce médiateur qui est à l'origine des troubles dont souffrent les malades parkinsoniens. A partir de ces données physiopathologiques, un traitement médicamenteux a pu être mis au point, grâce à un produit (L. Dopa), précurseur de la dopamine. Pourtant, les causes de la destruction des cellules nerveuses restent toujours mystérieuses, d'autant que toutes les cellules de la « substance noire » n'étaient pas touchées par le phénomène de dégénérescence.

Il y a quelques années, l'apparition d'une série de cas de syndrome de Parkinson chez les toxicomanes américains avait permis d'observer que l'un des produits de dégradation de certaines drogues pouvait s'attaquer de manière sélective à la « substance noire » et provoquer des morts cellulaires (*le Monde* du 22 mai 1985).

Le travail franco-américain a consisté à comparer *post mortem* les cellules sécrétant de la dopamine prélevées dans les cerveaux de malades parkinsoniens avec des cellules prélevées chez des non-parkinsoniens. Il met en évidence un fait jusqu'ici inconnu : le rôle de la mélanine (pigment qui colore naturellement les cellules et qui a donné son nom à la substance noire) dans la dégénérescence cellulaire. Les atteintes de cellules cérébrales observées dans la maladie de Parkinson apparaissent, en effet, étroitement liées à la mélanine, les cellules qui n'en contiennent pas paraissant moins atteintes par le processus dégénératif.

Pour le professeur Yves Agid (Unité 289 de l'INSERM), co-signataire de l'article de *Nature*, « on peut penser que la mort cellulaire dans la maladie de Parkinson est liée soit directement à la présence d'une certaine quantité de neuromélanine, soit à d'autres facteurs intra ou extra-cellulaires du métabolisme de cette substance. On expliquerait ainsi l'apparition de syndromes parkinsoniens chez certains toxicomanes ».

Ces résultats ne remettent pas en cause le traitement de la maladie de Parkinson. Ils modifient toutefois l'axe des recherches dans ce domaine et ouvrent de nouvelles perspectives dans la compréhension des causes de cette maladie.

REPÈRES

Incendie

Le plus grand parc brésilien ravagé

Un incendie ravage depuis le 30 juillet l'une des principales réserves de flore et de faune du Brésil, le parc naturel « des Emas », dans le centre-ouest du pays, où sont recensées 774 espèces d'arbres et arbustes et environ 261 espèces animales différentes.

Le feu a déjà tué des milliers d'animaux — dont certains appartenant à des espèces en voie de disparition — et détruit 40 000 des 132 000 hectares du parc, considéré comme l'un des plus grands d'Amérique latine. — (AFP.)

Espace

Des planètes autour des étoiles

Les astronomes ont maintenant la preuve que des planètes existent autour d'autres étoiles que le Soleil. C'est ce qui ressort de travaux américains et canadiens présentés mercredi 3 août à la 20^e assemblée générale de l'Union astronomique internationale, qui se tient à Baltimore (Etats-Unis). Une équipe de l'observatoire d'Oak-Ridge a obtenu la preuve qu'une planète tournait

autour de l'étoile HD 114672, située à 90 années-lumière de la Terre. Cette planète est environ trois mille fois plus grosse que la Terre et tourne autour de l'étoile en quatre-vingt-quatre jours.

De leur côté, des astronomes de l'observatoire canadien de Victoria (Colombie britannique) estiment qu'il y a des planètes autour de neuf étoiles sur les dix-huit qu'ils ont étudiées. Ces résultats, qui confirment des indications antérieures, corroborent l'opinion selon laquelle, si une étoile analogue au Soleil n'appartient pas à un système d'étoiles multiples, elle a de fortes chances d'être entourée de planètes.

Huile frelatée

Quatre cents Indiens intoxiqués

Plus de quatre cents personnes, au Bengale-Occidental (Inde) sont paralysées après avoir été intoxiquées par de l'huile alimentaire dans laquelle on a retrouvé un solvant, le trichlorophosphate (TCP), utilisé habituellement dans les carburants d'aviation et les insecticides. Une enquête est en cours. En 1989, au Maroc, neuf mille personnes souffrant de polyneuropathies responsables de paralysie avaient été intoxiquées par de l'huile frelatée.

A APOSTROPHES
LE VENDREDI 5 AOUT

Yvonne Rebeyrol

Lucy et les siens

chroniques
préhistoriques

Yvonne Rebeyrol

Lucy et les siens
chroniques préhistoriques

Yvonne Rebeyrol



LA DÉCOUVERTE / Le Monde

« Loin d'être une simple chaîne d'articles aux liens distendus, cet ouvrage, que je salue, est devenu un morceau d'histoire, le point sur la pratique de la paléontologie et sur l'état de ses connaissances, et un véritable manifeste de défense du patrimoine préhistorique et de la nécessité de sa lecture professionnelle. C'est un grand livre. »

Yves Coppens/Le Monde.

Une co-édition La Découverte-Le Monde

La sombre magie de la Baltique

Une rencontre avec la romancière suédoise Birgitta Trotzig.

Il y a un peu de la lumière de la Baltique dans les cheveux gris qui entourent le visage paisible et rêveur de Birgitta Trotzig. De passage à Paris, elle laisse entendre que, même ici, elle reste sensible au rythme des saisons, aux métamorphoses de la terre.

Pourtant cette terre, où s'écrit toute son œuvre depuis le *Destitué* (1), elle se désolait de ne plus la reconnaître dans son pays natal : « La Suède n'a pas su passer du stade agricole au stade industriel... Le paysage est complètement transformé... Abîmé... » Elle n'aime pas ce qu'on appelle communément le progrès : « Toute société est encore proche de l'état primitif. On est encore dans la nuit des siècles. » Aussi préfère-t-elle passer plusieurs mois de l'année dans sa maison — une ancienne ferme — de l'île d'Oland. Elle dessine une carte sur une feuille pour indiquer son emplacement. L'île rêve qui apparaît à la fin de son dernier livre, *La fille du roi crapaud* ? « Pas vraiment... Oland est bien plus vaste... Un peu moins magique... »

Quand on lui fait remarquer que les ténèbres risquent de l'emporter, dans ses livres, sur la clarté de l'espérance, elle proteste. Elle croit dans le pouvoir de la lumière, dans les forces de résurrection. Elle a une foi instinctive, simple. On la ressent bien dans les stances poétiques dont son livre est traversé. Des poèmes qu'elle a écrits à part et qui se greffent naturellement sur le corps romanesque. « Tout finit par trouver sa place... Un texte qu'on croyait avoir oublié depuis des années resurgit et il vient se loger dans un blanc du livre, dans un silence... Il faut savoir attendre... » Comme son mari, peintre, qui, pendant des semaines, essayait de capter, pour le reproduire, le mouvement des feuillages d'un olivier. Il y est parvenu, un matin, par hasard.

Les jours où les pages demeurent blanches, que fait-elle ? « Je pars me promener le long de la mer... » Et on l'imagine très bien marchant au bord de la Baltique,

regardant la pluie qui noie les plages nues et lui apportera les notes justes qu'elle attend.

Les livres de Birgitta Trotzig naissent, en effet, de paysages. Au début, il y a toujours la terre et les eaux. Les personnages montent de leurs profondeurs, le corps et l'âme pris dans une gangue de limon. Ils ne s'en délivreront jamais et chercheront à regagner cet état d'origine, proche des étoiles, des roseaux et des plantes noyées. Ainsi se présente l'héroïne du dernier roman de Trotzig, inspiré d'un conte d'Andersen.

Elle est la fille du roi crapaud, qui, aussi vieux que le monde, vit au fond des marais. Un jour, elle abandonne sa région natale, au bord de la Baltique, et, enceinte d'un vagabond, se réfugie dans une métropole sombre, où elle accouchera d'une fille. Celle-ci subira le même destin de paria nomade : elle donnera naissance à un fils qui connaîtra une existence plus tragique encore.

L'attraction du néant

Il n'y a pas de répit dans le cycle des renoncements et des chutes, comme si, pour Trotzig, les êtres démunis étaient les plus perméables à la loi d'attraction du néant — cette lente rotation aspirée vers le bas — qui gouvernerait le monde. Le passé n'est qu'un poids de vase que l'on traîne après soi avant qu'il ne referme son piège de ténèbres réunies par la peur, la honte et l'oubli coupable de l'espérance.

On pourrait reprocher à l'auteur son pessimisme exacerbé s'il n'était sublimé par un style admirable : une sorte de naturalisme inspiré qui, par la mesure du souffle et la variation musicale des thèmes nocturnes, nous donne l'impression d'assister à une symphonie des limbes.

Birgitta Trotzig n'analyse pas, ne démontre pas, elle retrouve la vérité du monde par le biais des images organiques. Lorsqu'elle évoque la société, elle le fait en



Birgitta Trotzig : un pessimisme exacerbé, sublimé par un style admirable.

termes d'espèces : d'un côté, l'espèce des travailleurs ; de l'autre, ceux qui vivent dans les coques des bateaux retournés au long des fleuves morts. Les attitudes et les pensées humaines sont assimilées à des phénomènes physiques : un enfant est une « racine qui crie » ; une décision est « un glissement de terrain » ; l'apparition des larmes, « une source détrevée ». Le roman devient ainsi une topographie de la douleur. La romancière en parcourt les territoires mouvants jusqu'à cette région, « au-delà de la décence », où l'être se laisse enliser dans les tourbes des jours éteints.

Pourtant, Trotzig refuse la perspective d'un triomphe final de l'ombre. Des supplices adressés à Dieu traversent sans cesse le roman : « Pourquoi laisses-tu périr l'homme et tomber les passereaux ? », s'écrit-elle vers le ciel. Ces litanies de révolte triste font resurgir, à force d'être reprises, sa foi dans la puissance de la volonté et de la lutte qui empêchent la débâcle de l'âme.

L'héroïne, qui n'est pas nommée — comme si elle était l'emblème de toutes les mères pauvres — sait que « chacun porte en soi son rêve de bonté humaine ». Elle écoute en elle le battement du vieil instinct de

bienvieillance en regardant le brouillard de la cour qui représente une éternelle consolation.

A la fin du roman, l'héroïne, malgré toutes les traverses de son existence, parvient à regagner le « vieil ordre cohérent » de sa région natale — « là où il n'y a partout que la mer, la mer Baltique ». Elle aperçoit au loin, dans le miroitement du matin, une île ornée de cygnes chanteurs que l'hiver n'a pas fait partir. Elle se souvient qu'elle est aussi la fille de la princesse « changée en cygne au pays d'Égypte » : une transmission de la beauté s'accomplit, un lien sorcier se rétablit à travers l'obscurité des années.

Ce double mouvement d'enlèvement et de résurrection crée l'intensité de ce livre superbe qui, par sa grâce tour à tour vénéneuse et solitaire, semble avancer dans des régions intermédiaires entre ciel et terre.

JEAN-NOËL PANCRAZI
★ LA FILLE DU ROI CRAPAUD, de Birgitta Trotzig, Gallimard, trad. du suédois par Monique d'Argente-Rask, 336 p., 125 F.

(1) Gallimard, 1963.

Lire page 13 notre ensemble sur la littérature scandinave.

Morand voyage...

PAUL MORAND ou les charmes de l'impatience : en lisant ses *Lettres du voyageur* — réunies par Michel Bulteau et Manuel Burus — on a la confirmation que l'homme pressé de l'Europe et de la planète arrivait dans les diverses capitales pour s'en éloigner aussitôt. Ses connaissances ne faisaient que l'entrevoir à Paris, car on l'attendait à Buenos-Aires.

Diplomate du sentiment, il allait vérifier à dix mille kilomètres les bonnes relations internationales de sa vie intérieure. Il avait l'art de dire en même temps bonjour et adieu, l'habitude d'éprouver à la fois le plaisir des retrouvailles et le chagrin des séparations. Dans une lettre de mars 1948, Paul Morand affirme avoir ignoré jusqu'à qu'il avait « le cœur tellement fait pour regretter ». Mais il s'en doutait depuis sa jeunesse, et il entretenait cette disposition de l'âme avec sa manière de bouger sans relâche.

Même s'il avait médité la maxime de Jules Renard selon laquelle « les absents ont toujours tort de revenir », il n'aurait pas ralenti ses déplacements, car il prétendait se moquer de l'ingratitude. Et puis il jugeait le monde trop petit. Certains s'ennuient dans la grande rue de leur village ; d'autres se sentent à l'étroit sur la Terre et la regardent comme une sorte de province. Morand se hâta de la parcourir comme on remplit une formalité. Ensuite, il choisissait entre les deux seules poésies qui valaient : « celle de l'insaisissable » ou « celle de l'intimité ».

On pense à Kant qui passa son existence dans sa ville de Königsberg, et qui se promenait tranquillement tous les après-midi... Il y a ceux qui cherchent l'infini dans leur jardin, lorsque les journées commencent ou s'achèvent, et ceux qui le traquent sur l'océan Pacifique. Ces *Lettres du voyageur* donnent le tourment. Il apparaît que Morand ne se repose jamais. Aussi, sa littérature ressemble à sa façon de vivre : elle se dépêche. On en tire l'impression que ce cosmopolite « très mondain » — qui s'adressait notamment à Denisse Bourdet, Jacques Doucet, André Gide, Jean Giraudoux, Jacques de Lacretelle, Marie Laurencin, Louis de Vilmorin — veut battre des records. Et c'est vrai que Paul

Morand souhaite devenir champion du monde. Sinon, pourquoi s'agit-il autant ? « On a bêtement tendance, dit-il, à croire que la vie attend, que les choses se retrouvent », mais « la vie va si vite : les amis croient qu'on y est encore que déjà on va en sortir ». Alors, Paul Morand voudrait devancer la fuite du temps, et ravir à celui-ci le titre de meilleur sprinter. Les voyages de l'homme pressé sont des tentatives pour conjurer la précarité de l'existence. « J'habite l'univers », conclut-il...

Un dernier mot sur l'humour et sur les pensées profondes qu'il entraîne quelquefois. Évoquant ces vieux écrivains parisiens à « des hiboux que le soleil offusque », Morand ajoute : « J'aime les enfants parce qu'ils mentent, et les vieux parce qu'ils disent la vérité. » Le livre se termine par un salut à Roger Nimier, ce mauvais élève qui se dissipait encore, à l'heure de mourir ou d'être mort : « Il avait son sourire au coin de la lèvres, essayant de garder son sérieux en face de l'éternité. »

...Colette démenage

Mourir, c'est subir un examen de passage, et déménager, c'est mourir un peu. Colette a relaté ses divers changements de domicile dans un livre fort aimable, qui donne à la sagesse les traits de la fantaisie. Quand on est à la fois « casanière et vagabonde », il paraît aussi difficile de quitter un endroit que de l'habiter, même s'il vous repousse davantage qu'il ne vous retient. Car il faut démembrer non seulement ses meubles, mais son état d'âme et ses habitudes : il faut transporter ailleurs son quant-à-soi. Et forcé de partir, sous peine de périr, on est « assourdi » par « un glissement d'écailles » en traversant la frontière invisible qui sépare les arrondissements. La leçon de Colette, après celle de Morand...

FRANÇOIS BOTT.

★ LETTRES DU VOYAGEUR, de Paul Morand. Préface de Manuel Burus, notes de Michel Bulteau et Manuel Burus. Ed. du Rocher, 206 p., 84 F.

★ TROIS... SIX... NEUF, de Colette, Bachelot/Chastel, 112 p., 85 F.

La tournée des bars littéraires

Une promenade estivale dans les bars littéraires parisiens nous a confirmé que les cénacles n'existaient plus. Il reste des vitrines spéciales où les gens « s'aperçoivent ».

L'ÉCRIVAIN, la table et le garçon : comme dans une fable de La Fontaine qui aurait pour objet moins l'énoncé d'une morale que l'analyse d'un tableau de genre, tout commence par une trilogie devenue emblème des relais de la vie ou plutôt de la « socialité » littéraire.

Si les anthologies de morceaux choisis s'emploient, en effet, à reconstruire les réseaux d'influence et d'inspiration qui, d'un écrivain à l'autre, se tissent, la table, elle, est l'espace tangible autour duquel l'esprit des écrivains a souvent pu se donner libre cours, au point que les critiques furent tentées de nommer « école » la pratique de ces réunions fréquentes et festives dans les lieux que — le larron faisant l'occasion — l'on a baptisés « littéraires ».

Ainsi de Montmartre, de Montparnasse, de Saint-Germain-des-Près et de quartiers périphériques constituant une géographie littéraire-cafétière, avec ses acteurs et ses scènes favorites : Dorgèbes, Mac Orlan, Carco, sur les traces de Nerval ou de Jean-Baptiste Clément, fomentèrent dès le début du siècle, sous les quinquets fumeux du Lapin agile, le Montmartre amer des bestrin-

gues d'Eugène Sue, du Cabaret des Assassins.

Puis les écrivains (et les peintres) envahirent Montparnasse. « Vatican de l'imagination où s'affaîent des sirènes » : à la Rotonde, au Sélect, au Dôme, à la Coupole, à la Closerie, un flux et reflux incessant de consommateurs aussi illustres qu'assidus emmenait des tables Soutine, Kissling, Hemingway, Desnos, Prévert, pour ramener Max Jacob, Léonine, Trotzig, Léon-Paul Faugue. Saint-Germain-des-Près était encore un quartier tranquille, mais, des sociétés littéraires avaient déjà élu domicile dans les établissements du Quartier latin : au café Voltaire, au café d'Harcourt, à la Source (où Verlaine buvait son absinthe), au Cochon fidèle (auquel George Sand et Jean-Jacques Rousseau avaient donné des lettres de noblesse). Les surréalistes, les existentialistes enfin, firent la réputation aujourd'hui mythique d'un triangle d'or reliant les Deux Magots, le Flore et Lipp.

La liste et l'histoire sont bien longues de tous ces lieux qui catalysèrent et théâtralisèrent, chacun pour leur époque, le sens de la conversation, l'urbanité et l'esprit



CAGNAT.

dans des cocktails culturels et mondains plus ou moins explosifs : on vit Morand donner des leçons de dominos et de poésie au Café Vachette, les dadaïstes écrire des lettres d'injures aux écrivains en vogue depuis le Café

Cyrano, Desnos se balancer sur les tringles à rideaux de la Closerie lors d'un banquet en l'honneur de Saint-Pol Roux, Sartre et Beauvoir écrire des heures durant à la chaleur du poêle des Deux Magots... (1).

Mais il est un fait que, dans les coulisses de la vie littéraire, il y a toujours eu des « tables ». Tables de boire ou à manger, tables de cafés rendus célèbres par la renommée de leurs consommateurs, tables plus secrètes de cafés obscurs où des œuvres majeures virent le jour, les unes ostentatoires et mondaines, les autres laborieuses. Sans oublier celles privées, plus sélectives et réservées, des grandes hôtesses parisiennes : celle de Marie-Laure de Noailles, dans l'hôtel particulier de la place des États-Unis, recevait régulièrement deux cents personnes à l'occasion d'un concert de Poulenc, d'une pièce de Peter Brook ; celles de Marie-Blanche de Polignac, d'Emily Faure Dujarric, de Suzy Mante-Proust, qui tenaient régulièrement salon ou réception.

BRIGITTE OUVRY-VIAL.
(Lire la suite page 10.)

(1) Gérard-Georges Lemaire, *Les Cafés littéraires*, Ed. Henri Veyrier.

Anne PHILIPPE



Le regard de Vincent

roman

« La réussite de cette sonate en mélancolie mineure, c'est la rencontre avec la plus séduisante et dangereuse créature que le sort puisse faire connaître à un vivant : un ange, ce démon innocent. »
Claude Roy, *Le Nouvel Observateur*

GALLIMARD *nrf*

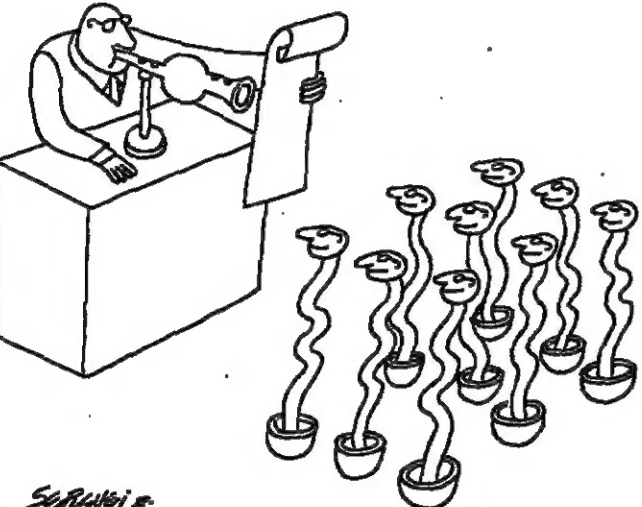
● LA VIE DU LANGAGE, par Denis Slakta

L'art de persuader

LES guerres, la terreur et la barbarie naissent toujours d'un meurtre symbolique : celui de la rhétorique, « cette œuvre de persuasion », disait le sophiste Gorgias. Au début de ce siècle, on se félicitait naïvement d'avoir tordu le cou à la rhétorique ; nous savons ce qui a suivi, de l'Atlantique à l'Oural. Celui qui passe pour le plus grand philosophe de notre temps, Heidegger pour sûr, prête main-forte à l'entreprise.

Ainsi, des penseurs présocratiques il fallait exclure les sophistes, ces maîtres du discours qui enseignaient en Grèce, au cinquième siècle avant Jésus-Christ, la rhétorique naissante. La familiarité avec Héraclite ou Parménide imposait la mise à l'écart de Gorgias, de Protagoras ; et d'Hippias, et de Prodicos. De tous enfin.

Que voulaient-ils donc faire ces « penseurs au vitriol » ? Jacqueline de Romilly l'explique dans un livre tout récent consacré aux « grands sophistes dans l'Athènes de Périclès (1) » : « D'abord, ils voulaient enseigner à parler au public, à défendre ses idées à l'assemblée du peuple ou au tribunal. Ils étaient donc en premier ressort des maîtres de rhétorique. Car, à un moment où tout, les procès, l'influence politique et les décisions de l'Etat, dépendaient du peuple, qui lui-même dépendait de la parole, il devenait essentiel de savoir parler au public, argumenter et conseiller ses concitoyens dans le domaine politique. » En un mot, les sophistes ne sont pas inutiles dans une démocratie.



Sophistes

En apparence, ce n'est ni la morale ni la politique qui justifiaient l'opération de Heidegger, mais l'essence de la vérité. Pas moins. Ce qui permettait, sans coup férir et sans argument, de réduire la rhétorique à un bavardage ; et donner à voir les sophistes comme les moins graves de tous les Grecs. Au moins avait-on les mains libres ; pour signer « Heil Hitler ».

Déjà Protagoras avait été banni d'Athènes parce qu'un de ses « sorts commençaient ainsi : « Au sujet des dieux, je ne puis savoir ni s'ils existent ni s'ils n'existent pas. » Et Hegel remarquait (2) : « Ce livre fut brûlé en public à Athènes. C'est bien le premier (autant qu'on le sache) qui ait été brûlé sur l'ordre d'un Etat. » Ce n'était pas le dernier, en effet.

L'après-guerre retrouve le besoin et le désir de dire ; la liberté et le plaisir de parler. Et, naturellement, on s'intéresse d'abord à la langue, à la sienne et aux autres ; on cherche les structures, on raisonne sur les règles ; on poursuit le français, on défend le bon usage — croyant ainsi percer les secrets du discours efficace, ou persuasif. Cette illusion en convoque une seconde : que la « technique rhétorique » pourrait suffire à tout.

RÉPUTÉE morte, la rhétorique n'était au vrai qu'une Belle au bois dormant. On la réveille ; on entend même la réhabiliter — pour suivre une manie qui sans doute vaut mieux que rien, mais qui n'a jamais ressuscité aucun mortel d'entre les morts.

On espérait que tout irait enfin pour le mieux dans le meilleur des mondes. Fait étrange : voilà que les familles, les écoles, les entreprises et la politique paraissent souffrir d'un malaise dans la communication.

Du coup, « communication » devient un mot magique, « porteur » diraient les hommes du marketing. On voit cette année les jeunes bacheliers se précipiter dans la communication ; comme les gâteaux sur la confiture. Partout, il n'est bruit que de « soigner la communication » ; y compris « dans les cages d'escalier », insiste Michel Rocard.

Communiquer, ce n'est pourtant ni convaincre ni persuader. Dans la mise en scène de Platon, Gorgias soutient, entre autres choses, qu'un médecin ignorant la rhétorique « aura l'air de n'être rien du tout », alors que « même sur des questions de santé l'orateur est plus convaincant que le médecin ». Hegel l'avait dit : « La sophistique n'est (...) pas si éloignée de nous qu'on le pense. »

Vaut-on une illustration de plus ? Evoquant, le 14 juillet, quelques déclarations impétueuses, le président de la République précisait, bon démagogue : « Le problème est celui de l'appréciation politique. Faut-il le faire ? Quand faut-il le faire ? Comment faut-il le faire ? » (Le Monde, 16 juillet). On croirait suivre une leçon de Gorgias.

Méthode alors de saluer le retour des sophistes ? En effet, Jean-Paul Dumont et ses collaborateurs mettent enfin à la disposition du public cultivé l'ensemble des présocratiques (3). Et Jacqueline de Romilly, dans le livre déjà cité procure une précieuse introduction à la lecture des textes. Un bonheur pour le mois d'août.

ALORS n'oublions pas Hegel, qui résumait ainsi la position des sophistes : « On peut posséder une langue tout à fait dans les règles ; mais, si l'on n'a pas la culture, on n'en parle pas bien pour autant. Il faut encore la culture qui consiste à avoir présents, à évoquer facilement les divers points de vue, et qui comporte une richesse de catégories sous lesquelles un objet doit être considéré. » Le contraire de l'homme cultivé, et les sophistes étaient hommes de culture, c'est évidemment le pédant « qui, en quoi que ce soit, agit d'après une seule maxime ». Autrement dit, la « technique rhétorique » est impuissante à pallier le vide de l'ignorance ou l'étrénesse de la spécialisation.

L'art de persuader suppose la capacité de choisir le point de vue qui sera décisif « le moment venu ». Au moment opportun. Ce n'est pas François Mitterrand qui soulignait ainsi le rôle de l'homme politique, mais Gorgias : on sait que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire ; ou bien encore : pour se déclarer, il faut attendre « l'heure exacte ».

En attendant que nous parlions plus avant de Gorgias, lisez donc l'Eloge d'Hélène. Si vous êtes en vacances, et de Heidegger las.

(1) Jacqueline de Romilly : *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*. Éditions de Fallois.

(2) G.W.F. Hegel : *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. Tome 2. Traduction de Pierre Gaurion. J. Vrin, 1971.

(3) *Les Présocratiques*. Édition établie par Jean-Paul Dumont avec la collaboration de Daniel Delattre et de Jean-Louis Poirier. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 626 p., 350 F. (Voir la chronique de Roger-Pol Droit dans « Le Monde des livres » du 3 juin 1988.)

● ENQUÊTE

La tournée des bars littéraires

(Suite de la page 9.)

Chez Florence Gould, dans sa suite, dans les salons — Castiglione et Fontainebleau — de l'Hôtel Meurice, les déjeuners littéraires ou les remises de prix répondaient à un protocole précis et établi une fois pour toutes : la grande table ovale était décorée de fleurs fraîches harmonisées à la tenue de l'hôte. Jean Denoël plaçait les convives, hommes politiques, académiciens, écrivains, parmi lesquels, toutes époques confondues, on put voir Jules Supervielle, Jacques de Lacretelle, Marcel Aymé, Marcel et Elise Jouhandeau, Louise de Vilmorin, Coteau, Paulhan, Dominique Aury ou Camille Dutoit.

Il y eut Suzanne Tezenas, dont les dîners de la rue Octave-Feuillet accueillirent même le solitaire Henri Michaux, ou Louise de Vilmorin, dont le pot-au-feu du dimanche soir à Verrières attirait autant que son hôte attiré.

Chez Lise Deharme, grande amie de Breton, de Valentine Hugo, on ne déjeunait jamais à plus de huit. Et, parfois, on était même moins nombreux, comme pour deux mémorables déjeuners à quatre où Marcel Schneider rencontra Julien Gracq, qui ne desserra pas les dents...

Deux « manières » de table

Moyennant quoi ces petits comités permirent tour à tour à quelques élus de rencontrer des personnalités marquantes de notre siècle, dont certaines, comme Cioran, étaient peu enclines à fréquenter les lieux littéraires publics.

Ainsi, cafés publics et maisons privées coexistèrent en s'échangeant les convives selon les personnes, les circonstances ou simplement les heures de la journée. C'étaient deux « manières » de table, supports d'un réseau littéraire plus dense et plus autarcique que de nos jours. Aujourd'hui, où les gens fortunés préfèrent la vie de yacht, où les appartements rétrécissent, où les trains de vie se réduisent, où les écrivains se partagent entre ville et campagne, où la littérature se professionnalise et se médiatise, les salons ont disparu faute moins de combattants que de temps, d'argent et d'art de vivre.

Disparues la notion et la pratique de l'esprit de groupe, qui vécurent ses dernières années avec les Hussards et le nouveau roman. Essoufflée la relève, un temps assurée par les maisons d'édition, les mercredis de la NRF, les brillantes réceptions de Gallimard. Perdus la touche personnelle des salons et la notion critique d'école qui a laissé la place à celle de structures éditoriales concurrentielles.

Le débat s'est déplacé. Des maisons privées aux maisons d'édition, aux salles et arrière-salles de café, aux salles de rédaction des revues. Il y eut encore les dîners mensuels des *Cahiers des saisons* au Procope ; ou le menu systématique « bordeaux-plat de nouilles » des auteurs de la collection du « Chemin », chez Georges Lambrichs. Mais, si l'on en doutait encore, on sait désormais (grâce à Michel Deguy) que le comité de lecture n'est plus le lieu moteur d'un courant d'idées. Il tiendrait plutôt du tapis de triage et de calibrage de produits livresques.

Le non-dit et le non-entendu

Aujourd'hui, voilà nos écrivains contraints de se retourner vers le bar pour combler la place laissée vacante. Va pour le bar ; mais pas n'importe lequel. Les lieux de tribulations des gens de plume se comptent sur les doigts d'une main et recourent clairement la cartographie des éditeurs parisiens. Selon sa chapelle d'adoption ou sa mouvance, on va au Pont-Royal (Denoël, Gallimard, Table ronde, Mercure de France...), au Twickenham (Grasset, Fayard...), place Saint-



Le Bar du Pont Royal. C. G. 1973

Sulpice (Laffont, Bourgois), au Trianon (Flammariion) et, pour les non-alignés ou les rendez-vous plus intimes, au Lutétia.

Ces nouveaux lieux s'efforcent de conserver une partie de la spécificité des salons et cafés littéraires : la confidentialité, le mystère, le propos libre et gratuit, jusqu'à l'hôte réincarné dans la figure tutélaire, vigilante ou autoritaire du barman. Encore ces adjectifs s'appliquent-ils moins à la nouvelle génération de barman qu'aux anciens, disparus ou retraités (comme le célèbre Francis Mallard, resté trente-sept ans au Pont-Royal), ou en poste depuis longtemps (comme Claude, depuis vingt ans à la Closerie, ou Pierre Le Vezac, trente-quatre ans à l'Hôtel Meurice).

Rompus aux arcanes du métier de barman, ils savaient qu'ils savent entendre le non-dit et pratiquer le non-entendu, écouter et rester à distance, favoriser les rencontres et protéger des importuns.

La différence entre anciens et nouveaux tenants du titre de « barman littéraire » tient moins à leur personne propre qu'à la clientèle. « Ce sont aussi les clients qui font le barman », explique Bernard Guélin, successeur de Francis au Pont-Royal. Si admiratif qu'il soit devant ses ouailles, il regrette cette époque révolue, ce monde qu'il n'a pas connu, ces grandes voix qu'il n'entendra pas, au point de le lancer dans une entreprise quasi désespérée et franchement obsessionnelle : tel Léon-Paul Fargue, qui envoya dix mille lettres à des écrivains et artistes de par le monde pour les inviter à la Closerie, Bernard Guélin puise dans les carnets d'adresses de ses habitués la matière d'une correspondance à tous ceux qui, gens de renom, ne viennent pas ou plus au Pont-Royal. Pour recevoir d'eux une réponse, pour compter une fois dans leur vie et garder ainsi de sa participation à la diaspora littéraire une preuve tangible.

Sans vouloir jouer les Sainte-Beuve, on pourrait dire que les

bars littéraires contemporains ont gardé la forme et perdu le fond... Les écrivains ne constituent plus un groupe d'individus étroitement liés par des correspondances, se consultant, se lisant mutuellement leurs œuvres à haute voix. On vient au bar pour s'apercevoir et être aperçu, marquer par sa présence son appartenance à une corporation diffuse.

Paris reste une fête dans la mémoire ou l'esprit d'écrivains étrangers, mais nos hommes de lettres sont devenus pour la plupart trop pressés pour supporter les longues causeries de bar, ou trop lucides pour croire qu'on peut encore inventer, refaire le monde autour d'un guéridon par la rédaction enthousiaste d'une charte collective.

Comme les grandes dames de Venise

Tout au plus l'amour de la littérature anime-t-il les discussions amicales des membres de l'Association de défense de la littérature contemporaine, chez Alexandre ; tout au moins est-ce le plaisir de boire un verre entre copains qui attire Antoine Blondin, Lucien Bodard, Jean-Claude Fasquelle vers les boxes English Style du Twickenham. D'où ils apercevront BHL entré en coup de vent pour terminer une conversation urgente ou passer un coup de téléphone. Mais c'est encore le goût de Panama ou du bistrot sans chiqué qui rassemble Lépides, Moretti, Devos autour des nappes à carreaux de la Tour Montbléry...

On cherche à se survivre en cultivant les grandes heures du gotha : Cary Grant, James Baldwin, Truman Capote et ses scotch, Nimier et son champagne rosé, Vailland régnant sur sa « meute » bien typée à laquelle manquaient ni l'élégance, ni la femme populaire, ni le courtois empressé. Mais, à présent, l'usage du bar tient moins de la ferveur que du rite, et repose moins sur la

loi d'un groupe donné que sur le code général du savoir-vivre.

Au Pont-Royal, saluts discrets, petits signes de main, quelques mots échangés tout au plus. L'ambiance feutrée du lieu se prête à une négociation des contrats et d'à-valoir par chuchotis ou conciliabules, desquels parfois, pour l'édification des garçons ou du menu fretin venu en voyeur, s'échappent quelques bribes bien tournées... Au Twickenham, on a l'alcool plus gai ; au Trianon, on vient faire sa cour à Françoise Verry, instigatrice du lieu, qui reçoit là comme les grandes dames de Venise dans les cafés de la place Saint-Marc.

Les bars littéraires ne sont plus aujourd'hui des oenoses, mais des vitrines spéciales où l'on peut voir, en guise de couvertures brochées, des visages d'Épinal... Voyez cette dame — toque de vision l'hiver, feutre clair l'été, le manuscrit de son fils posé sur la table, assise là tous les jours — attendre Sollers comme d'autres, Godot.

Voyez Jacques Laurent, une main enfoncée dans son imperméable marron, pousser de l'autre la porte à tambour et se faufiler à sa table favorite pour, après le coucher du soleil seulement, commander un verre.

Voyez Alphonse Boudard, la mine épanouie, discuter sur le ziac avec Jacques aux superbes moustaches, sous l'égide des charcutailles qui pendent du plafond. Ou encore Jean-Edern Hallier, surveiller d'un œil faussement distrait l'effet de son costume jaune d'or et songer à la plaque de cuivre qui, sur une table de la Closerie, un jour portera son nom.

A moins que, amateur de photos anciennes, vous ne préférez la dernière rencontre entre Georges Bataille et André Breton au Pré-aux-Clercs. S'y étant retrouvés par hasard, ils se quittèrent en disant : « On devrait se revoir. » Bataille mourut deux mois plus tard.

BRIGITTE OUVRY-VIAL

● HISTOIRE

Le masque et l'aveu

Deux livres sur l'histoire de trahir ses senti-

A l'histoire de trahir ses sentiments, deux livres ont été consacrés récemment. Le premier, de Jacques Laurent, est intitulé « Le masque et l'aveu ». Le second, de Jean-Edern Hallier, est intitulé « L'histoire de trahir ses sentiments ».

Jacques Laurent, dans son livre, explore l'histoire de la trahison, de la dissimulation, de la double vie. Il montre comment, à travers les siècles, les hommes ont cherché à se cacher, à se protéger, à se défendre. Il parle de la trahison en amour, en politique, en religion, en famille. Il parle de la trahison en art, en littérature, en philosophie. Il parle de la trahison en science, en médecine, en droit. Il parle de la trahison en guerre, en paix, en révolution, en contre-révolution. Il parle de la trahison en tout, en tous lieux, en tous temps.

Jean-Edern Hallier, dans son livre, explore l'histoire de la trahison, de la dissimulation, de la double vie. Il montre comment, à travers les siècles, les hommes ont cherché à se cacher, à se protéger, à se défendre. Il parle de la trahison en amour, en politique, en religion, en famille. Il parle de la trahison en art, en littérature, en philosophie. Il parle de la trahison en science, en médecine, en droit. Il parle de la trahison en guerre, en paix, en révolution, en contre-révolution. Il parle de la trahison en tout, en tous lieux, en tous temps.

● HISTOIRE

Le masque et l'aveu

Deux livres sur l'histoire du visage, les manières de trahir ses sentiments et l'art de les feindre.

À l'égard du livre de Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, une question : comment a-t-on pensé entre seizième et dix-huitième siècle la relation entre ce que le visage donne à voir et la vérité intime de l'individu ? Les réponses anciennes se partagent entre deux perspectives opposées. La tradition, en effet, postule que les apparences physiques ne peuvent être que la traduction obligée et adéquate des passions. Ainsi, dans *l'Art de connaître les hommes* (1659), Marin Coreau de la Chambre écrit-il : « La nature n'a pas seulement donné à l'homme la voix et la langue pour être les interprètes de ses pensées, mais, dans la défiance qu'elle a eue qu'il pouvait en abuser, elle a encore fait parler son front et ses yeux pour les démentir quand elles ne seraient pas fidèles. En un mot elle a répandu toute son âme au-dehors, et il n'est point besoin de fenêtre pour voir ses mouvements, ses inclinations et ses habitudes, parce qu'elles paraissent sur le visage et qu'elles y sont écrites en caractères si visibles et si manifestes. »

Mais, contradictoirement, la pratique de cour suppose que les émotions puissent être celées, les sentiments déguisés, les intentions masquées. « Dissimuler », tel est le premier commandement de *l'Homme de cour* du jésuite espagnol Baltasar Gracian (traduit en français en 1684) : « Les passions sont les brèches de l'esprit. La science du plus grand usage est l'art de dissimuler. Celui qui montre son jeu risque de perdre. Que la circonspection combatte contre la curiosité. » Comment alors conclure de « signes extérieurs » aux « choses qui sont en l'homme par dedans » (pour reprendre les termes mêmes des anciens traités de physiognomonie) ?

Art du dévoilement

Dans un ouvrage alerte qui vaut sans doute plus par sa première partie et ses analyses de détail que par sa construction d'ensemble, un peu répétitive, Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche décrivent la trajectoire de cette « science du visage » qui, par l'interprétation correcte des traits et des regards, prétend révéler la vérité de l'âme. De cet art du dévoilement, le parcours est net qui mène de la stricte attention aux marques morphologiques du front, considérées comme la trace visible des déterminations astrogiques de l'individu, à l'étude des mouvements de la physiognomie, construits comme un système articulé de signes rendant visibles les effets des passions.

Pourtant, après 1670 (les auteurs retiennent les *Conférences sur l'expression des passions*, prononcées par le peintre Charles Le Brun en 1668, comme l'apogée sans lendemain de la sémiologie faciale), la physiognomonie s'épuise, discréditée et moquée, impuissante à déchiffrer ce que cache la composition des attitudes. La science du visage, même en ses formes les plus expertes, ne pouvait être que désemparée devant les dissimulations subtiles exigées par la rationalité de cour — qui commandait les comportements également hors la cour. Les décors comme autant de « machines » qui visaient à manipuler l'autre à son insu sans laisser rien voir de l'intention nécessitaient d'autres savoirs, appuyés sur la théorie du jeu (que le modèle en vienne des échecs, des dames ou du billard) et sur la science des actions (inspirée de la politique).

Lorsqu'il resurgira un siècle plus tard, avec Lavater, *l'art de connaître les hommes par les traits du visage* aura un tout autre statut. Le propos est alors



Otilien Redon : les Yeux clos (1890)

d'asseoir la description des caractères sur la nouvelle science anatomique, fêlée de craniométrie, et ainsi d'éviter le divorce entre l'étude objective de l'homme organique et l'écoute subjective de l'homme expressif (pour reprendre les termes de nos auteurs). Pourtant, l'étude des expressions faciales rencontre là encore une nouvelle aporie : comment, en effet, faire servir au repérage des mouvements singuliers de l'être intime des taxinomies morphologiques qui se situent à une autre échelle, associant types anatomiques, caractères nationaux et classes sociales ? *L'Histoire du visage* (qui est plutôt, et plus étroitement, une histoire des discours d'interprétation des physiognomies) formule seulement la question, puisque son enquête s'arrête avant la dissociation qui survient entre, d'un côté, la science statistique, anthropométrique et anthropologique d'un Berillon ou d'un Lombroso et, de l'autre, l'exploration romanesque des psychologies.

Les tactiques de la manipulation

Le hasard des parutions (et des lectures) a fait que ce livre s'est trouvé rapproché d'un autre, consacré par Yves Winkin à Erving Goffman (1). Rapprochement chargé de sens si l'on considère les rapports entre les individus comme gouvernés par un jeu de feintes et de contre-feintes. Analysant avec une minutie intelligente la thèse de doctorat que Goffman présente à l'université de Chicago en 1953, Yves Winkin indique : « Après s'être interrogé sur les dimensions sociales et culturelles du comportement expressif, Goffman en vient à se dire que cette « expression » de soi, qui devient une « impression » pour l'autre, il est possible de la manipuler tactiquement, afin de « méformiser » son interlocuteur, qui peut lui-même agir de façon identique tout en interprétant les messages qui lui arrivent comme « transparents » ou « codés ». Toute interaction devient ainsi un jeu constant de dissimulation (de soi) et de fouille (de l'autre). »

Le mécanisme ainsi décrit ne vaut pas seulement pour la communauté qui a été le « terrain » de Goffman — à savoir les îles Shetland — ni pour la seule société contemporaine. Il rend compte adéquatement des principes qui régissent les comportements dans la société ancienne,

pénétrée par le modèle de cour, et il est celui-là même qui ruine les ambitions physiognomoniques, détruisant la croyance illusoire en la possible découverte de la vérité intérieure qui serait masquée par les simulacres.

En préface à six textes d'Erving Goffman, qui jalonnent son itinéraire intellectuel entre 1953 à 1982, Yves Winkin donne un essai lumineux, intitulé « Erving Goffman : Portrait du sociologue en jeune homme ». Centré sur la formation intellectuelle et les premiers textes (jusqu'à la publication américaine du classique *La Présentation de soi dans la vie quotidienne* en 1959), cette étude constitue la meilleure des introductions à l'œuvre de Goffman et, plus largement, aux tendances de la sociologie américaine de l'après-guerre, dominée par l'école (au demeurant fort divisée) de Chicago. Repérant la progressive émergence des thèmes qui seront mis ensuite au cœur des grands livres (ainsi les essais sociaux du langage, les rites d'interaction ou la conception de « moi rejeté »), démantelant (avec une érudition sans faille) les vraies influences et les fausses filiations, nouant sans réductionnisme les choix d'existence et la trajectoire scientifique, Yves Winkin a réussi là une biographie intellectuelle tout à fait exemplaire. La clef en est livrée dès la première phrase : « *L'œuvre de Goffman est une autobiographie* », et ce parce que, sans rien avouer jamais de la vie de son auteur, elle vise à élucider le fonctionnement des formes sociales à la fois redoutées et maîtrisées par le jeune et brillant sociologue, qui, fils d'un marchand juif ukrainien émigré à Winnipeg, épouse une riche héritière, patricienne, protestante et de Boston.

ROGER CHARTIER.

★ HISTOIRE DU VISAGE. EXPRIMER ET TAIRE SES ÉMOTIONS. XVI^e-DÉBUT XIX^e SIÈCLE. de Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche. Érivages, 287 p., 100 F.

★ LES MOMENTS ET LEURS HOMMES. d'Erving Goffman, textes recueillis et présentés par Yves Winkin. Seuil-Milieu, 225 p., 130 F.

(1) Signalons aussi un stimulant recueil qui rassemble les études de dix jeunes chercheurs ligériens et qui est publié sous la direction de Philippe Dubois et Yves Winkin, *Rhétoriques du corps* (Bruxelles, Éditions universitaires De Boeck-Université, 248 p.). Les thèmes traités (« Physiognomonie et figures du portrait », « Le travail du corps et de la lettre », « Le corps médiatique : en photographie, au cinéma, dans la vidéo ») font un écho direct aux préoccupations de Goffman et aux propos de *L'Histoire du visage*.

● HISTOIRE LITTÉRAIRE

Jean Genet, l'irréplicable

Une chronologie biographique, des lettres inédites, un essai sur le « Captif amoureux » : le roman posthume de Jean Genet commence.

PEUT-ON aimer un écrivain qui ne vous aurait pas aimé ? Genet a dit une fois : « J'écris pour qu'on m'aime. » Et il fut aimé, avec révérence, comme Villon et Rimbaud réincarnés, en frappe tendre et violente. Par des amateurs de littérature d'abord, de jeunes bourgeois fortunés, qui le furent et voulurent l'être quand il était encore en prison. Par des écrivains ensuite : Cocteau, pour qui il est « l'exemple type de la pureté aveuglante et inadmissible ». Sartre, qui le canonise dans un essai à l'intelligence impétueuse. Mais Genet les aimait-il, ces protecteurs protégés qui l'admiraient comme leur alter ego d'audace, de merveille et d'abjection ? Et ses lecteurs, qu'il provoquait, dont il attendait tout, sans rien leur donner sinon l'insupportable splendeur de ses refus ?

La mort arrange les choses. Avec elle vient le temps de la biographie, qui neutralise l'agression, notamment politique. Genet a approuvé la Bande à Baader et l'URSS brejnévienne (1) ? A distance, cela devient un trait de caractère parmi d'autres, et non plus une sollicitation urgente à prendre soi-même position, pour ou contre Genet. Domine, à présent, la courbe entière d'une vie, que nous voyons se dessiner comme un arc tendu vers l'absolu beauté de l'absolu refus. Ce qui ne met pas à l'abri de Genet.

Il n'y a pas, aujourd'hui encore, de confrontation plus angoissante que celle à laquelle sa radicalité appelle notre modérantisme. Je dis « notre », parce que, forcément, il fallait être Genet, vivre comme lui, avoir en sa vie, pour penser comme lui, le révolté intégral, qui ne se souciait pas de convaincre, seulement de combattre.

Face à l'œuvre, aujourd'hui, c'est la radicalité elle-même qu'on affronte abstraitement, et l'on ne peut esquiver par l'admiration pour l'écriture qui la porte ou par l'affection pour l'homme dont elle

était comme la chair et qui nous érige en juge. L'un des mots les plus célèbres de Genet, rapporté par Cocteau, et qui le décrit le mieux, concerne Gide : « Son amoralité est suspecte. Je n'aime pas les juges qui se penchent amoureuxment du côté des voleurs. »

Comment donc ne pas condamner l'antisémitisme de Genet, lequel a bien précédé son engagement pour la cause palestinienne, et qui n'est peut-être pas seulement une attitude de provocation par rapport au milieu des artistes et intellectuels bourgeois qu'il fréquentait après la guerre, tous honorablement philo-sémites ? Genet vomissait son public et soulevait à la fois être aimé de lui et rejeté.

Edmond Amram El Maleh, dans son essai sur Jean Genet, le *captif amoureux*, dit bien ce double refus d'être acquitté par ses juges au nom de l'art et de s'acquiescer d'une mission qui serait propre à la littérature moderne. Mission que Maurice Blanchot formule ainsi : « Plus le monde s'affirme comme l'avenir et le plein jour de la vérité, où tout portera sens, où le tout s'accomplira sous la maîtrise de l'homme et pour son usage, plus il semble que l'art doive descendre vers ce point où rien n'a encore de sens, plus il importe qu'il maintienne le mouvement, l'insécurité et le malheur de ce qui échappe à toute saisie, à toute fin. »

L'effet glaçant de la biographie

Irreparable, Genet le demeure, même par la plus haute exigence critique, qui voit la source de l'authenticité dans une approche de l'insignifiant, du non-sérieux et du non-vrai. Elle est en effet sans exemple, l'audace du *Captif amoureux* : elle laisse sidérée, désemparée, lassée et lointainement admirative une lecture

qui chercherait du sens dans ces souvenirs en trompeuse forme de reportage politique sur la guerre du Liban, jetés éperdument sur le papier, comme le *Temps retrouvé* de Proust, pour atteindre l'absolue transparence de la mort.

« Que reste-t-il après, demande El Maleh, sinon à plaindre le pauvre juge exsangue, hébété, le code brisé comme les tables de la loi, incapable d'aller jusqu'au bout : l'assassinat, le suicide ou la folie ? » Derrida, déjà, avait entendu en Genet le glas de la pensée occidentale.

Il reste la biographie, les documents, qui éclairent l'œuvre, ou plutôt l'assombrissent. Comment ne pas sympathiser (affreux mot pour Genet) avec un enfant trouvé qui apprend le nom de sa mère en plein tribunal, le jour de sa première condamnation, et qui ne saura jamais qu'elle était morte, célibataire, vraisemblablement de la grippe espagnole, quand il avait neuf ans ?

Ce sont des choses qu'on découvre dans le très précis et très précieux *Jean Genet, Essai de chronologie, 1910-1944*, d'Albert Dichy et Pascal Fouché. On y apprend aussi que c'est en 2030 seulement que sera révélé le nom de son père. Il est bien là, l'effet glaçant de la biographie, cette supériorité qui donne l'air protecteur : on sait sur un homme ce qu'il ne pouvait savoir, et l'on ignore ce qu'il a cru et peut-être tu. Qu'à pu penser Genet, de sa mère qui l'avait gardé auprès d'elle pendant sept mois, avant de l'abandonner à l'Hospice des Enfants-Assistés, rue Denfert-Rochereau à Paris ? Quelle image s'est-il fait d'elle, dont aucune photographie, aucun portrait ne nous est parvenu ? « Une mère tendrement aimée », dit le *Journal du voleur*, cette autobiographie insincère. Mais encore ? L'œuvre entière répond, en forme de mystère.

Dans sa biographie de Genet, parue au début de l'année, et qui insiste sur l'entreprise proprement et exclusivement littéraire en quoi aurait consisté la vie de son héros, Jean-Bernard Moraly (2) prévoyait le progressif déferlement de correspondances et de documents d'archives qui va nous livrer cette vie à l'envers, c'est-à-dire hors l'œuvre, qui est sa face visible imaginaire, somptueuse.

Les lettres de Genet à Olga et Marc Barbezat, son éditeur, donnent de l'ami pour l'homme, parce qu'elles sont violentes, injustes, tendres, vraies et probablement tissées de mensonges. Il y a aussi ce jugement, noté par Barbezat en 1963, à un moment où Genet ne voyait plus son canonisateur : « Sartre est intelligent. (...) Il finit, à force de compréhension, par atteindre la bonté. »

Chez Genet, semble-t-il, la bonté est première, et il finit, à force de sensibilité, par atteindre la méchanceté. Ce qui lui vaut justement notre amitié, dont il n'a que faire, car on n'aime pas un mort, on s'intéresse à lui si son œuvre s'intéresse à vous.

MICHEL CONTAT

★ JEAN GENET, ESSAI DE CHRONOLOGIE, 1910-1944, d'Albert Dichy et Pascal Fouché. « Bibliothèque Jean Genet ». Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'université Paris-VII (2, place Jussieu, 75005), 294 p., 220 F.

★ JEAN GENET, LE CAPTIF AMOUREUX, et autres essais, d'Edmond Amram El Maleh. La Pensée sauvage/Le Livre de Poésie (diffusion Distique), 119 p., 80 F.

★ LETTRES A OLGA ET MARC BARBEZAT, de Jean Genet, Marc Barbezat, L'Arbalète, 269 p., 90 F.

(1) « Avec violence et brutalité », le *Monde* du 2 septembre 1977.

(2) Jean-Bernard Moraly : *Jean Genet, la vie écrite*. Éditions de la Différence. Voir le feuillet de Bertrand Poirot-Delpech dans « Le Monde des livres » du 25 mai 1988.

Mac Orlan du haut de son trépas

LA, le capitaine Labri, considérant les mauvais sujets de la Coquille, constate amèrement que les bois des potences porteront encore des fruits pour l'année en cours. Plus loin, un enfant ne laisse pas de tracer sur la neige en marchant. Ailleurs, le capitaine Kasper, « dont la mémoire est comme une longue file d'hommes et de femmes vieilles devant la porte d'une soupe populaire », se fait dévaliser par une file des tavernes et son valet, alors qu'il cherchait un peu de jeunesse et pour quoi pas d'amour auprès d'une loi, l'éternel échoit, entend « rouler le tambour de toutes ses vies ». Ici encore, on apprend que Madame Ulysse ne détestait pas le nuit ce qu'elle tissait le jour. De retour dans son royaume d'Ithaque, son mari devint aussi, grâce à elle, roi de la toile : l'ère des tristes commençait.

Bref, Mac Orlan, du haut de son trépas, continue de ressusciter les morts, d'unir le vrai au faux, l'avenir au passé, de donner la parole à des personnages mûris par les déconvenues plus que par la prospérité, d'animer de vieux fantômes patibulaires dans des rues qui ne le sont pas moins, de décrire des drôlesseurs qui d'abord ont embellissé l'existence des hommes, de montrer le spectacle désespérant qu'offre souvent la destinée, à moins que, pour son « bon roman », l'humanité ne réagisse, d'entendre les rengaines féroces d'un cabotin dont l'imposture n'est pas sans utilité auprès d'un adolescent crédule, car l'heure vient toujours (pour ce sacré Picard métré de Montmartre) « où la nécessité de parler s'impose ». Sans se départir de poésie, bien

Cette position confortable sied parfaitement aux amateurs de l'inventeur du « fantastique social ». Le furet de ses dédicaces, le savor de ses fables s'en dégagent on ne peut mieux. A chacun ses mythologies. Celles de Mac Orlan, peuplées de voyous, de soldats perdus, dans des décors de tavernes et de brumes ne laissent pas de ravir les gourmets.

LOUIS NUCERA.

★ CAPITAINE ALCINDOR, de Pierre Mac Orlan. Contes et nouvelles. Préface de Francis Lacassin. Gallimard, 284 p., 87 F.

● AU FIL DES LECTURES

Les exodes de Gaston Criel

DANS la Grande Fontaine (1), Gaston Criel dépeignait l'existence tumultueuse des marginaux qui fréquentaient le Saint-Germain-des-Près des années 50. Robert Reynaud, le héros du livre, sympathisant de l'« inaction française », n'était pas sans ressembler à l'auteur lui-même, le tendre et désinvolte Criel, qui, par amour de la littérature, a toujours refusé de faire une carrière littéraire. Nous retrouvons aujourd'hui Robert Reynaud dans l'Os quotidien. Fort heureusement, il n'a pas vieilli ; il a même rajeuni, puisque Gaston Criel a situé le début de son nouveau roman en septembre 1939. La mobilisation générale n'a pas épargné Robert Reynaud, qui, goguenard, apprécie en connaisseur l'ivresse des troupes françaises qui partent vers ce qu'elles croient être le front.

Un romancier soucieux d'efficacité commerciale nous aurait infligé la lecture d'une trilogie — 400 pages le volume — avec tous les événements que l'auteur narre dans les cinquante premières pages de son récit : la drôle de guerre, le débâcle militaire du printemps 40, l'armistice, la captivité en Allemagne pendant plus de quatre ans, la Libération, etc. Seulement voilà, Gaston Criel ne s'est jamais endormi en écrivant. Il n'aime rien tant que le désordre et la vitesse. L'existence, après tout, n'est qu'une succession d'exodes et il n'y a aucune raison de s'apaiser sur l'un d'entre eux en particulier.

A peine libéré, Robert Reynaud doit, hélas ! gagner sa vie. On sent que Paris est une ville triste et pluvieuse dès qu'on y déménage à la petite semaine et qu'on y passe d'un employeur à un autre. D'ailleurs, chaque fois que Robert Reynaud se présente quelque part pour solliciter un emploi, il lui semble qu'il passe devant un tribunal chargé de juger son « parasitisme ». Aussi, le héros de Criel ressasse, dans sa tête, cette plaidoirie qu'il ne prononcera jamais : « Vous me condamnez sans appel. Vous représentez la société. Je ne représente qu'un individu sans argent, sans intérêt, un raté. Vous voyez que je n'ai pas droit à la parole. Je ne suis pas digne de figurer au contrat social. Je suis coupable d'être né et de poursuivre mon existence. »

★ L'OS QUOTIDIEN, de Gaston Criel. Ed. Est (Stendhal Diffusion, S.D.L.), 140 p., 79 F.

Les nouvelles révélations de Jean-Daniel Fabre

JEAN-DANIEL FABRE existe, je l'ai rencontré, se serait écrit Staline en mars 1953, avant de sombrer dans le coma. Jean-Daniel Fabre, qui a autant d'estime pour Raspoutine que pour Freud, distille avec parcimonie ses révélations, malgré les supplices des historiens. Depuis 1970 et Ne touchez pas à Fabre (2), il n'a daigné publier que trois livres (3) jusqu'à ces Paroles attestées par le cristal qu'il nous donne à lire aujourd'hui.

Le Fabre nouveau est un petit chef-d'œuvre d'humour et de cruauté. Le ton est donné par la couverture, qui représente l'auteur entouré par les portraits de Staline et de Lamartine. Quant à la première phrase du recueil — « Le général de Gaulle est apparu à la Sainte-Vierge », — elle sera, n'en doutons pas, commentée jusque dans les caves du Vatican ! Jean-Daniel Fabre est le poète subversif des années 80. Il aime rédiger des télégrammes du genre : « Absolumen convaincu que l'homme est bon / et que celui qui le perversité est un traître à l'homme / et que ce traître comme les vieux nazis vous ne le retrouverez jamais. » C'est un constat glacial comme tout ce qu'il écrit ce scribe du diable qui, tel un sténographe, enregistre les cris des suppliciés de la planète.

Un « consolateur » : Jean-Daniel Fabre n'appréciera pas qu'on le définisse ainsi. Pourtant, c'est bien le rôle qu'il tient pour les gens qui, l'ayant lu, se sont transformés en propagandistes de ses poèmes.

« Il n'y a rien de plus diabolique que de vivre seul une grande joie. » Telle est la conclusion de ce petit livre. Aussi, une fois n'est pas coutume, il convient de démentir Fabre et de faire circuler ses textes !

★ PAROLES ATTESTÉES PAR LE CRISTAL, de Jean-Daniel Fabre. Avant-dire de Guy Benoit. Mai hors saison (Guy Benoit, 1, place de la Résistance, 93170 Bagnolet), 40 p., 40 F.

Amant et sorcier

DANS Arraché à la nuit, son troisième recueil de poèmes (4), Fouad El Etr fait l'éloge de l'amour-passion et lance une sorte de défi au temps qui dévide toute vie. Le nom de la femme aimée n'est cité dans aucun poème ; sans doute parce que Fouad El Etr refuse de la réduire à une seule identité, fût-elle mensongère, alors que chaque nuit elle lui apparaît autre, dans l'éclat d'une jeunesse insolente. Néanmoins, ligne après ligne, sans jamais trahir le moindre de ses mystères, Fouad El Etr dresse son portrait et l'ombre cède le pas à la lumière.

Amant changé en sorcier, il n'en finit pas de s'émerveiller du miracle qui a changé le cours de son existence et, tel un enfant, il n'a de cesse de nous le faire partager. Cette générosité ne surprendra pas ceux qui connaissent cet homme attentif, sous ses dehors lunaires.

★ ARRACHÉ À LA NUIT, de Fouad El Etr, dessins de Gérard Barthélemy. La Délirante, 56 p., 100 F.

PIERRE DRACHLINE.

- (1) Fasquelle, 1952.
- (2) L'Hermès.
- (3) Cantate à Staline (Milles-Martin), Les papiers seront sauvés avant les hommes (Recherches), Les bolcheviks n'ont pas tout pris (Plasma).
- (4) Les deux précédents s'intitulent : Comme une pleureuse que son amour efface et Là où finit ton corps. Ed. de La Délirante.

— LA VIE DU LIVRE —

Toute l'année
tous les samedis et dimanches
chiner dans les livres
Acheter
vendre, se promener
au MARCHÉ DU LIVRE
ANCIEN
et d'OCCASION
Parc Georges-Brassens
rue Narbonne, 75015 PARIS
GIPPE — 47-83-93-91

LIVRES
POLONAIS
et livres français
sur la Pologne
et
l'Europe de l'Est
Catalogues sur demande
LIBELLA
12, rue Saint-Louis-en-l'Île, PARIS-4
Tél. : 43-26-51-09

● ROMANS

L'inférieure solitude d'Emmanuel Bove

Trois rééditions pour mieux connaître
le monde atrocement gris d'un éternel exilé.

CURIEUX destin que celui d'Emmanuel Bove, de son vrai nom Bobovnikoff (1898-1945), « enfant de l'exil et de l'adultère, de la liaison d'un père juif, émigré, sans profession ni revenus fixes et d'une mère luxembourgeoise, domestique » (1). On sait peu de choses de sa vie, qu'il semble avoir voulu abriter des curiosités journalistiques. Emprisonné en 1917 pour ses origines incertaines, connu et admiré d'écrivains tels que Rilke ou Colette, publiant de 1924 à 1945 une bonne vingtaine de romans, luttant contre le nazisme et rejoignant Alger en 1942, revenu à Paris pour y mourir en 1945, Emmanuel Bove, comme ses héros, est insaisissable.

Curieux destin ou curieux non-destin, pour parler comme lui ? La réédition de son œuvre, inaugurée en 1977 par Flammarion, se poursuit cette année par la parution de *Cœurs et visages* (Calmann-Lévy). *Départ dans la nuit* suivi de *Non-lieu* (La Table Ronde) et *Monsieur Thorpe* (Le Castor astral).

Les deux premiers titres sont symboliques du climat étrange qui se dégage de ces livres. Tous les héros — ou plutôt les anti-héros — d'Emmanuel Bove souffrent de l'impossibilité de rencontrer les autres, et la vie semble n'être qu'un défilé de visages sans relief et sans cœur. A cet « enfer des autres » se joint l'autre enfer intime, celui du « départ dans la nuit », du « non-lieu », de l'insaisissable vie au présent, de l'absence d'amour, de vérité, de chaleur, de tout ce qui fait la joie de vivre.

Au désespoir kafkaïen de l'individu emprisonné dans les rouages monstrueux de l'Administration semble faire écho ici la détresse de l'éternel exilé : exilé des autres, de son temps et de lui-même. Et, dans cette immense solitude, l'analyse satirique ne nous fait grâce d'aucune des mesquineries, des petits remords d'amour-propre, des velléités de paraître



Petitesse, veulerie, sottise, semblent être la vocation de l'humanité bovine.

d'une humanité en proie aux arrière-pensées, aux basses envies refoulées et aux interrogations perpétuelles sur sa propre image.

Dans *Cœurs et visages*, « par une douce soirée d'hiver, André Polton s'achemine à pas lents vers l'Hôtel Gallia ». Au cours d'un banquet, on va lui décerner la Légion d'honneur. Ses états d'âme, où la complaisance, la timidité, la gloriole, le mépris et l'obséquiosité se livrent une incessante guerre, alternent avec la présentation d'une galerie de personnages caricaturaux : amis timides qui vont essayer de prendre leur part des honneurs, timides flairant sérieusement les traces des gens d'importance, présidents de syndicat, petits industriels, directeurs en tout genre, éternelles veuves de généraux ou mondaines accomplies, sénateurs discourent et petites gens intrigant. Les propos sont vides, les remarques plates, les préoccupations médiocres. La position sociale et la détermination scrupuleuse des présences constituent l'unique souci d'une société guettée par

une ruine imminente. Petitesse, veulerie, sottise, semblent être la vocation de l'humanité bovine.

En 1945, à Alger, les Editions Charlot publient *Départ dans la nuit*. En 1946, Robert Laffont fait paraître *Non-lieu*, qui en constitue la suite. Entre-temps, revenu à Paris, épuisé, Bove est mort. *Départ dans la nuit* et *Non-lieu* racontent les velléités d'évasion d'un prisonnier de guerre qui finit par réaliser son projet presque malgré lui, après avoir dû tuer deux sentinelles allemandes.

Une minute sadique

Le héros, qui est aussi le narrateur, s'embarrasse constamment de désirs contradictoires, obnubilé par des calculs qui veulent tout prévoir, croulant sous les prétextes de renoncement, désireux néanmoins de reprendre l'initiative et, comme toujours chez Bove, à ce point soucieux de son image qu'il se prend sans cesse en flagrant délit d'expressions frelatées, de sentiments déguisés ou

d'interrogations maladroites sur l'impact de ses propos.

Dans un cheminement implacable, Bove décrit avec une minutie sadique les progrès de l'enfermement dans une solitude épouvantable, qui élimine tout rapport confiant avec les amis ou la famille enfin retrouvée, jusqu'au « non-lieu » final où, la liberté clandestine n'ayant apporté aucune solution, la vraie liberté sera finalement découverte au-delà des Pyrénées, dans l'Espagne franquiste : « Je savais qu'ils allaient me conduire en prison, mais cela m'était égal : j'étais libre. »

Monsieur Thorpe complète les précédents ouvrages et nous permet de mieux appréhender l'œuvre de Bove. Ce recueil comprend des œuvres publiées du vivant de l'auteur et datant vraisemblablement d'avant 1930, ainsi que de courts textes écrits entre 1936 et 1942, qui avaient paru dans des revues ou qui étaient restés inédits.

Bove confirme ici une grande maîtrise de la nouvelle, allée à ce « sens du détail touchant » célébré par Beckett. Ainsi, dans *Rencontre*, le tableau d'une jeune fille endormie : « Sa bouche était entrouverte (...). Ses doigts dormaient aussi, chacun dans la position qu'il préférait (...). Je voyais une oreille qui, au moins, brailait, ébauffait tout le corps. » Tout y est, signale J.-Y. Rouzeau dans la préface, l'art de l'observation, le détachement cynique, le dépit amusé. Tout, c'est-à-dire aussi (et toujours) l'incapacité à aimer et à être aimé du personnage bovien.

FLORENCE NOVILLE.

★ EMMANUEL BOVE : *CEURS ET VISAGES*, Calmann-Lévy, 226 p., 82 F. *DÉPART DANS LA NUIT* suivi de *NON-LIEU*, La Table Ronde, 352 p., 110 F. *MONSIEUR THORPE*, Le Castor astral, 370 p., 98 F.

(1) *Cœurs et visages*, Avant-propos de P. Belloc.

Une suite pour
« Un tramway nommé désir »

L'ÉDITEUR ne saurait évidemment dénigrer la « production » qu'il propose. Avec chaque livre, il s'agit de séduire, d'agacer, et la « quatrième de couverture », souvent laudative à l'excès, est rédigée à cet effet. Ainsi, quand on lit au dos de la *Romanesque* cette manière d'inviter : « Merveilleuse idée que de reprendre le personnage de *Blanche Dubois*, l'héroïne d'un tramway nommé désir, à l'instant où Tennessee Williams l'avait laissée », le premier mouvement est de défiance.

Et pourtant, cette fois, pour une fois, rien de plus vrai. Cette idée qui consiste à revisiter, ressusciter la créature d'un autre pour tenter de lui accorder une ultime chance de réhabilitation ou la pousser dans ses derniers retranchements est bel et bien merveilleuse. Celui qui prend le parti d'accorder une prime d'existence à un personnage aussi caractérisé et auquel, de surcroît, le cinéma a déjà donné la figure (qui aura oublié Vivian Leigh prêtant ses traits à l'évanescente *Blanche Dubois* ?) multiplie, en effet, les contraintes et les difficultés de son parcours romanesque.

Mais aussi, s'il est habile et surtout si, comme lecteur ou spectateur, il a beaucoup fréquenté son personnage avant de s'en emparer et d'en devenir le « reprenneur », bref, s'il en est sincèrement épris, il va pouvoir réduire cette frustration que procure parfois le déroulement du générique de fin d'un film ou la fermeture, après lecture, d'un livre aimé. Car le moment où, en vertu de la volonté délibérée et arbitraire de son auteur, une fiction s'achève n'est pas forcément le plus propice à notre gré : il arrive que nous estimions prématurée la révérence qui nous est faite, lorsque la créature à laquelle nous nous étions attachés nous fausse soudain compagnie sans crier gare.

C'est sans doute de ce type de frustration que procède la

démarche de Georges-Michel Sarotte quand, en écrivant charmant, il se penche sur la belle du Sud, *Blanche Dubois*, et lui insufflé plus de 250 pages de vie supplémentaire.

Le cas de *Blanche Dubois* relève de la pathologie : nymphomane dépravée, pauvre petite fille riche, elle a atteint à trente ans le bout du rouleau. Le bout ? Peut-être pas. Car Georges-Michel Sarotte s'intéresse à cette femme « fanée sous le maquillage et n'osant pas se regarder dans le miroir d'une cruauté pureté ».

Des afférences de femme fatale

Il ne se résigne pas à la voir abandonnée dans cet asile où elle vient d'échouer au terme d'un séjour désastreux chez sa sœur Stella. Elle est désormais « comme évanescée, ouverte à tous les vents », déchirée par la fuite du temps qu'elle ne peut admettre, et n'aspire qu'à être « recousue ». Sarotte ne demande pas mieux que de la guider sur la voie de la guérison, et, pour ce faire, il lui offre un « médecin traitant » qu'elle rêve aussitôt de séduire, reproduisant ses comportements et ses afférences de femme fatale.

A l'évidence, Georges-Michel Sarotte est si respectueux du modèle qu'il s'est imposé, et *Blanche Dubois* à ce point incorrigible, que la *Romanesque* ne saurait déboucher sur une véritable rédemption. Mais l'important n'est pas là. La grâce de cette « merveilleuse idée », exploitée ici avec talent, réside dans le fait qu'elle force les scénaristes d'un univers et nous permet de faire encore un bout de chemin avec la belle, du Sud de Williams-Sarotte.

ANNEBRAGANCE.

★ LA ROMANESQUE, de Georges-Michel Sarotte. Grasset, 265 p., 88 F.

L'ÉDITEUR ne saurait évidemment dénigrer la « production » qu'il propose. Avec chaque livre, il s'agit de séduire, d'agacer, et la « quatrième de couverture », souvent laudative à l'excès, est rédigée à cet effet. Ainsi, quand on lit au dos de la *Romanesque* cette manière d'inviter : « Merveilleuse idée que de reprendre le personnage de *Blanche Dubois*, l'héroïne d'un tramway nommé désir, à l'instant où Tennessee Williams l'avait laissée », le premier mouvement est de défiance.

Et pourtant, cette fois, pour une fois, rien de plus vrai. Cette idée qui consiste à revisiter, ressusciter la créature d'un autre pour tenter de lui accorder une ultime chance de réhabilitation ou la pousser dans ses derniers retranchements est bel et bien merveilleuse. Celui qui prend le parti d'accorder une prime d'existence à un personnage aussi caractérisé et auquel, de surcroît, le cinéma a déjà donné la figure (qui aura oublié Vivian Leigh prêtant ses traits à l'évanescente *Blanche Dubois* ?) multiplie, en effet, les contraintes et les difficultés de son parcours romanesque.

Mais aussi, s'il est habile et surtout si, comme lecteur ou spectateur, il a beaucoup fréquenté son personnage avant de s'en emparer et d'en devenir le « reprenneur », bref, s'il en est sincèrement épris, il va pouvoir réduire cette frustration que procure parfois le déroulement du générique de fin d'un film ou la fermeture, après lecture, d'un livre aimé. Car le moment où, en vertu de la volonté délibérée et arbitraire de son auteur, une fiction s'achève n'est pas forcément le plus propice à notre gré : il arrive que nous estimions prématurée la révérence qui nous est faite, lorsque la créature à laquelle nous nous étions attachés nous fausse soudain compagnie sans crier gare.

C'est sans doute de ce type de frustration que procède la

démarche de Georges-Michel Sarotte quand, en écrivant charmant, il se penche sur la belle du Sud, *Blanche Dubois*, et lui insufflé plus de 250 pages de vie supplémentaire.

Le cas de *Blanche Dubois* relève de la pathologie : nymphomane dépravée, pauvre petite fille riche, elle a atteint à trente ans le bout du rouleau. Le bout ? Peut-être pas. Car Georges-Michel Sarotte s'intéresse à cette femme « fanée sous le maquillage et n'osant pas se regarder dans le miroir d'une cruauté pureté ».

Il ne se résigne pas à la voir abandonnée dans cet asile où elle vient d'échouer au terme d'un séjour désastreux chez sa sœur Stella. Elle est désormais « comme évanescée, ouverte à tous les vents », déchirée par la fuite du temps qu'elle ne peut admettre, et n'aspire qu'à être « recousue ». Sarotte ne demande pas mieux que de la guider sur la voie de la guérison, et, pour ce faire, il lui offre un « médecin traitant » qu'elle rêve aussitôt de séduire, reproduisant ses comportements et ses afférences de femme fatale.

A l'évidence, Georges-Michel Sarotte est si respectueux du modèle qu'il s'est imposé, et *Blanche Dubois* à ce point incorrigible, que la *Romanesque* ne saurait déboucher sur une véritable rédemption. Mais l'important n'est pas là. La grâce de cette « merveilleuse idée », exploitée ici avec talent, réside dans le fait qu'elle force les scénaristes d'un univers et nous permet de faire encore un bout de chemin avec la belle, du Sud de Williams-Sarotte.

ANNEBRAGANCE.

★ LA ROMANESQUE, de Georges-Michel Sarotte. Grasset, 265 p., 88 F.

● LETTRES SCANDINAVES

LAXNESS, HAMSUN, FALDBAKKEN, SEEBERG

Sur un rocher perdu

LES admirateurs français de Halldor Laxness doivent se montrer patients. En cinquante ans, seulement six de ses romans ont été traduits dans notre langue. La notoriété du personnage, Prix Nobel de littérature en 1955, aurait normalement dû contribuer à faire connaître une œuvre que Marcel Aymon, dans sa préface à *Salka Valka* (le premier roman de Laxness publié en français, Gallimard, 1939), qualifiait de « profondément humaine ». Seulement voilà, Laxness est islandais, c'est-à-dire enfant (un enfant aujourd'hui âgé de quatre-vingt-six ans) d'une terre obscure et presque inconnue.

Il a pourtant toutes les qualités de Laxness. Drôle, vif, pertinent. Et surtout : conteur hors pair. Il est vrai que le romancier a l'avantage d'avoir à portée de plume l'héritage des sagas islandaises. Il l'a souvent utilisé, comme dans *Le Cloche d'Islande* (Aubier) ou *Le Sage des fiers-à-bras* (Pandora). On retrouve certaines de ces influences dans *Un ou chrétiens du glacier*. C'est un récit qui date un peu (il a été publié en 1968 à Reykjavik). Son personnage principal est un brave homme pas très malin qui, à la demande d'un évêque du cru, part enquêter sur les singuliers agissements d'un prêtre réputé pas très catholique.

Les nombreuses pérégrinations du héros ne sont bien sûr qu'un prétexte, le point de départ d'un voyage dans le ventre d'une société islandaise encore profondément enracinée dans ses traditions. Laxness maîtrise ses personnages, il les ridiculise et, au passage, en profite pour décocher quelques fèches acérées contre la culture anglo-saxonne, symbole d'un monde moderne fade et asséché. Ah ! il a la dent dure, Laxness ! Mais comment lui donner tort, à ce Cervantès du Nord, quand on le sait encore perché sur son rocher perdu ?

Knut Hamsun partage quelques points communs avec Laxness. Ce romancier norvégien, Prix Nobel en 1920, a lui aussi beaucoup péroré contre les méfaits de la culture anglaise et américaine. A la fin de sa vie, il devait d'ailleurs se faire le chantre du régime de Hitler. Les Norvégiens ont mis du temps à le lui pardonner...

Lorsqu'il écrit *Rêveurs*, en 1904, Hamsun est encore loin de



L'écrivain islandais Halldor Laxness, Prix Nobel de littérature en 1955.

cette folie. Il porte en lui la sève de l'homme des bois, à l'image du héros de ce récit, Ove Rolandsen. Ce télégraphiste, à une passion, jugée néfaste par les membres de la communauté de pêcheurs où il vit, celle des femmes. Tout trait à peu près bien pour lui s'il ne s'avise un jour de vouloir conquérir la plus riche d'entre elles. Un seul moyen pourrait lui permettre de parvenir à ses fins : devenir respectable et prospère. C'est en somme l'histoire d'un coq de village. Mais comme toujours chez Hamsun, qui brosse à gros traits le portrait de ses personnages, l'important demeure la mise en scène et, avec elle, le jeu des intrigues, des tensions souterraines. Difficile de ne pas être fasciné par cet univers en demi-teinte, rongé par la violence.

Knut Faldbakken est lui aussi norvégien. Auteur d'une dizaine de romans, il a fait scandale à Oslo en publiant, au cours de l'année 1985, *La Séduction*. Un roman vraiment étonnant où ce jeune homme de quarante-sept ans, s'inspirant de l'un des plus

célèbres récits de Knut Hamsun, *Pen*, bouscule la bonne société du pays d'Isen. L'écriture est fine, précise, qui révèle, à travers les aventures amoureuses d'un homme entreprenant de séduire la femme de son meilleur ami, puis leur fille, les dessous d'un univers rongé par le puritanisme. L'écrit, du regard de Faldbakken est remarquable. Avec la précision d'un miniaturiste, non dénué d'humour parfois, il démonte l'effroyable mécanisme du jeu de la passion, océan sublimé et destructeur. Il faut un talent de tous les diables pour mener cette barque-là ! Mais Faldbakken a la main sûre. Rien ne lui échappe. Ni l'incroyable folie de ses personnages, ni la démesure de ce que nous continuons d'appeler, faute de mieux, l'amour.

Stefan Seeberg, cinquante ans, est chercheur dans un laboratoire de bactériologie suédois. L'illusionniste est son premier roman traduit en français. Un thème simple (un homme, après la mort de sa femme, découvre que celle-ci s'est trompée durant toute leur vie commune) et une structure plus

sophistiquée servent de support à une longue méditation sur le couple, ses rapports de forces et la crise d'identité qu'il engendre ?

Tout cela n'est pas très nouveau. Ce qui l'est davantage peut-être, c'est que ce soit un Suédois qui vienne nous en parler d'une manière aussi détachée. On est loin de Strindberg et de ses éternels tourments. Seeberg se contente de raconter une histoire. Son écriture est dense, très imagée. Ce n'est déjà pas si mal, et beaucoup moins ennuyeux que nos petits romans parisiens.

BERNARD GENÈS.

★ *UA*, de Halldor Laxness. Traduit de l'islandais par Régis Boyer. Actes Sud, 264 p., 129 F.

★ *RÊVEURS*, de Knut Hamsun. Traduit du norvégien par Régis Boyer. Calmann Lévy, 176 p., 85 F.

★ *LA SÉDUCTION*, de Knut Faldbakken. Traduit du norvégien par Eric Eydoux. Presses de la Renaissance, 208 p., 98 F.

★ *L'ILLUSIONNISTE*, de Stefan Seeberg. Traduit du suédois par Raymond Albeck. Julliard, 288 p., 106 F.

Reidar Jönsson, le marin

Le portrait d'un romancier qui est parti sur les océans avant d'entrer en littérature.

L'HISTOIRE veut qu'un écrivain suédois, Reidar Jönsson, apprenant qu'un éditeur d'Arles avait un penchant particulier pour la littérature scandinave, décide de quitter Stockholm et de s'établir dans le sud de la France.

Au même moment, cet éditeur, Hubert Nyssen, qui dirige Actes Sud, apprend qu'un film, tiré d'un roman suédois, remporte un énorme succès aux États-Unis. Aussitôt, il se met en quête du manuscrit pour le faire traduire en français. Après de longues recherches, il finit par découvrir l'auteur... à quelques kilomètres de chez lui.

« J'ai essayé de devenir poète »

Légende ou pas, Reidar Jönsson a bien rencontré Hubert Nyssen. Le film adapté de son dernier roman, par Lasse Hallström, *Ma vie de chien*, est sorti sur les écrans français. Il a été salué par la critique (*Le Monde* du 15 janvier 1988). Quant au livre, il allait paraître quelque temps après.

L'histoire personnelle de Reidar Jönsson n'est pas ordinaire, et, lorsqu'il la décrit, elle ressemble beaucoup à celle du jeune héros de son roman. « J'ai quitté l'école à l'âge de treize ans », commente-t-il. Dès cette période, il tente de vivre de « petits boulots ». Trois années plus tard, en 1960, il devient marin et quitte la Suède. Ce sera le début de huit années de navigation. Mais en 1968 sa vie bascule.

Dès qu'on l'interroge sur cette période décisive, un sourire traîne sur son visage : « En 1968, j'ai essayé de devenir poète. » A cette époque, il travaillait à bord d'un bateau ancré au Havre qui devait appareiller pour Le Cap. Sur les quais, des étudiants contestataires manifestaient. Pour Reidar Jönsson, ce fut le déclic : il abandonna la marine, entra en Suède et se mit à écrire des pièces de théâtre et ensuite des romans, parmi lesquels *Ma vie de chien*.

Ce livre nous ramène trente ans en arrière, entre 1958 et 1959. Un jeune garçon de treize ans voit sa mère lentement mourir. Souffrante et alitée depuis longtemps, elle ne supporte plus le bruit ni l'agitation que ses deux enfants ne manquent pas de provoquer malgré leurs efforts. Condamné à rester de l'autre côté de la porte, le plus jeune d'entre eux tente de reconstruire autour de lui ce monde dévasté par les désastres des adultes.

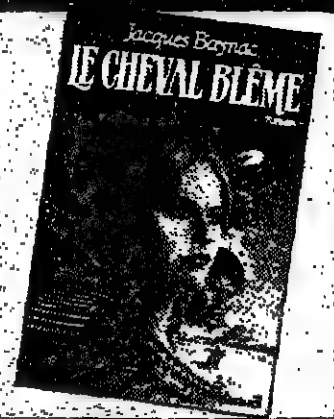
Pour sa malchance, il s'appelle Ingemar Johansson, du nom d'un célèbre boxeur, ce qui lui vaut bien des railleries. Un peu maladroit, il s'attire d'inraisemblables mésaventures, aussi burlesques les unes que les autres. Une profonde mélancolie pèse sur son enfance, comme un lourd brouillard que seuls ses rêves parviennent à percer.

Alors que plus rien ne le retient, Ingemar — ou l'auteur lui-même ? — décide de partir sur les océans : « Il n'existe rien de mieux que la marine pour former des gens honnêtes en parlant de scélérats de mon espèce. »

SANDRINE TRENER.

★ *MA VIE DE CHIEN*, de Reidar Jönsson. Traduit du suédois par Marc de Gouvello et Lena Grumbach. Actes Sud, 328 p., 120 F.

denoël un été historique



L'auteur le plus branché de sa génération ne correspond pas à sa légende. C'est un écrivain tout court et, donc, quelqu'un qui en dit long.

JEAN-FRANÇOIS HOSSOLIN
"LE NOUVEAU OBSERVATEUR"

ECHINE

roman

Ses phrases font des étincelles, ses pages palpitent comme des électrocardiogrammes fiévreux, pour la plus grande jubilation du lecteur.

CHRISTIAN SORG "TELERAMA"

JEAN-FRANÇOIS HOSSOLIN

LE NOUVEAU OBSERVATEUR

ECHINE

roman

Ses phrases font des étincelles, ses pages palpitent comme des électrocardiogrammes fiévreux, pour la plus grande jubilation du lecteur.

CHRISTIAN SORG "TELERAMA"

JEAN-FRANÇOIS HOSSOLIN

LE NOUVEAU OBSERVATEUR

ECHINE

roman

Ses phrases font des étincelles, ses pages palpitent comme des électrocardiogrammes fiévreux, pour la plus grande jubilation du lecteur.

CHRISTIAN SORG "TELERAMA"

JEAN-FRANÇOIS HOSSOLIN

LE NOUVEAU OBSERVATEUR

ECHINE

roman

Ses phrases font des étincelles, ses pages palpitent comme des électrocardiogrammes fiévreux, pour la plus grande jubilation du lecteur.

CHRISTIAN SORG "TELERAMA"

La terrible nuit de Sven Delblanc

Une méditation sur l'opéra et sur le problème du Mal

EN 1783, au cours d'une nuit calme et douce d'Italie, le roi Gustave III de Suède rencontre clandestinement Charles-Edouard Stuart, prétendant à la couronne d'Angleterre. Parmi leurs invités, Luigi Marchesi, jeune castrat en vogue auprès des riches et des puissants. La conversation nocturne va prendre la forme d'une longue digression sur l'art de l'opéra...

Sven Delblanc, le « peintre » de cette scène, compte parmi les quelques auteurs suédois de renommée internationale.

Deux de ses nombreux romans ont déjà paru en France (1). *Les Castrats*, que l'on vient de traduire, date de 1975 : davantage

qu'un roman, c'est un conte où le fantastique s'impose à la réalité. Ainsi, lorsque le chanteur Marchesi fait résonner sa belle voix dans la salle de réception, un vieil homme, dans l'assistance, se met lui aussi à chanter. Chacun se tait, reconnaissant l'art du castrat Farinelli, « celui qu'à jamais on mettra au premier rang de tous les chanteurs d'opéra », pourtant décédé l'année passée.

Un long et sombre monologue

Le castrat ressuscité entame un long et sombre monologue sur son talent, cet art contre nature. Plus la nuit avance, plus elle devient pesante : bientôt, les chants cèdent la place aux cris tandis que des animaux imaginaires viennent se joindre aux humains et que ceux-ci ne se distinguent déjà plus des morts.

Obsédé par le problème du Mal, Sven Delblanc ne fait naître aucune lueur d'espoir dans les ténèbres qu'il dépeint.

S. T.

★ *LES CASTRATS*, de Sven Delblanc. Traduit du suédois par Jean-Baptiste Brunet-Jailly. Presses de la Renaissance, 140 p., 89 F.

(1) *Speranza* (1984) et *La Nuit de Jérusalem* (1985) ont été également traduits par Jean-Baptiste Brunet-Jailly Presses de la Renaissance.

Autres parutions

★ *Le Rêve et le Roue*, de Jens Bjørneboe. Le « romanisme noir » d'un écrivain norvégien qui se donna la mort en 1976. Traduction et présentation de Charles Aubry. Ed. Plein Chant. Collection de l'Atelier futur, 270 p., 90 F.

★ *Le romantisme est mort*, Anna, d'Espen Haavardsholm. Le roman du désenchantement moderne par un représentant de la nouvelle génération norvégienne. Traduction de Marc de Gouvello et Lena Grumbach. Actes Sud, 408 p., 140 F.

★ *La Kalliopeine*, de Karin Boye. Dans la lignée d'Orwell, une peinture du totalitarisme par une romancière suédoise qui s'est suicidée en 1941. Traduction de Marguerite Gay et Gerd de Mautort. Ed. Ombres, 226 p., 98 F.

★ *Le Bourreau*, de Pär Lagerkvist. Les aveux d'un homme que tout le monde craint et déteste, par le Prix Nobel 1951. La première édition française date de 1952. Traduit du suédois par Marguerite Gay et Gerd de Mautort. Stock, 120 p., 39 F.

★ *Les Secrets du pouvoir*, d'Anders Ethmar. Quelles sont les véritables leçons de Machiavel ? Traduit du suédois par Marc de Gouvello et Lena Grumbach. Actes Sud, 238 p., 100 F.

★ *Écrits sur le sport*, de Per Olov Enquist. Deux reportages du romancier suédois : l'un sur les Jeux olympiques de Munich, en 1972 ; l'autre sur la Coupe du monde de football au Mexique, en 1986. Traduction de Marc de Gouvello et Lena Grumbach. Actes Sud, 350 p., 129 F.

Années folles

Les vacances de Michel étaient vraiment heureuses... jusqu'à l'arrivée de l'Hispano blanche



JEAN DE BARONCELLI
L'HISPANO BLANCHE

ROMAN

OLIVIER ORBAN: LE MONDE BOUGE, SES LIVRES AUSSI.

ANNÉE 1988

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

★ LA ROUTE N° 1

MUSIQUES

Fin d'une «Tétralogie» à Bayreuth

Chute du Walhalla de Wall Street

Séduit au départ, le public de Bayreuth a grondé de plus en plus fort, jusqu'aux huées retentissantes du Crépuscule des dieux, contre la mise en scène d'Harry Kupfer, acclamant au contraire Daniel Barenboim et la plupart des chanteurs.

La Tétralogie est finie, et il faut refermer ce grand livre d'images irritant et attachant, sans être sûr d'avoir tout compris. Tout était-il d'une cohérence parfaite ? La question a pu se poser, notamment durant la dernière journée, riche en événements contrastés.

Nous avons enfin vu un vrai rayon de soleil : c'était pour les Normes, les tisseurs de l'ombre, la nuit... Afin de décodifier les messages du monde, les trois sœurs actives branchent en effet leur fil sur une forêt d'antennes de télévision au milieu desquelles elles s'embroutent.

Siegfried et Brünnhilde ont trouvé un rocher pour les Normes, étroit et peu confortable, qui monte et descend du sol comme un sous-marin ou, qui sait ? un refuge anti-atomique.

Pour l'arrivée du jeune héros chez les Gibichungen, les panneaux se couvrent des mille lumières de Manhattan la nuit. Nous voici chez quelque géant de l'industrie avec des centaines d'ouvriers en bleu de travail que Hagen, sombre guerrier aux lunettes noires, toujours armé de sa lance, tient fermement en main.

Au deuxième acte, il veille, juché sur un grand escalier métallique à trois pieds, qui n'a d'autre justification que de permettre aux protagonistes de monter et de descendre sans cesse pour s'affronter et s'affirmer. Mais nous verrons une machine encore plus étrange plantée dans le Rhin, une plate-forme de forage, à moins que ce ne soit encore quelque engin atomique, en tout cas un assemblage de tuyaux tripode où courent sans cesse les filles du fleuve, qui apparaissent dans des hublots, comme les vitrines des boîtes à matolets de Hambourg.

Reprenons notre souffle avant l'enchaînement des scènes finales, la traditionnelle pibbe montée de l'apothéose, où le décorateur Hans Scherwisch a dû bien s'amuser. Nous avons vécu quelques très beaux

moments, grâce d'abord à Waltraud Meier, prédestinée au rôle de la pure et violente Waltraute avec cette voix d'émeraude, au lyrisme généreux et frémissant.

Magnifique Deborah Polaski, en difficulté à la fin du *Crépuscule*, mais qui s'est affirmée comme une grande actrice au deuxième acte, terrassant Gutrune du regard, tenant tête à toute la meute de Gunther et Hagen, traquée et triomphante, avec des accents superbes dans cette voix admirablement étouffée, mais soumise à trop de violences.

En face d'elle, le Siegfried de Reiner Goldberg paraît quelque peu anecdotique : bon garçon naïf, débordant d'enthousiasme et d'affection, qui tombe dans tous les panneaux. La voix fruste, égrillarde, est pleine d'éclats, mais aussi de trous surprenants, par moments éraillée ; tout le contraire de Jerusalem auquel il succède, qui était, lui, trop monocorde, mais d'une unité parfaite et polie dans tous les registres et toutes les circonstances.

L'ensemble de la distribution est excellent : le Gunther velléitaire, à la voix droite et sans aspérités de Bodo Brinkmann ; la Gutrune rondelette d'Eva-Maria Bundschuh, dont le timbre est ombré par une sorte de panique fondamentale, qui ressort parfois en cris fantastiques ; le terrifiant Hagen de Philippe Kang, dont la voix et la lance menaçantes terrassent le spectateur jusqu'à la fin ; enfin les Normes, les Filles du Rhin et les superbes chœurs de Norbert Balatsch.

Mélange des thèmes

Une fin extraordinaire où Kupfer a mélangé bien des thèmes, y compris religieux, ce qui est nouveau : lorsque Hagen a frappé Siegfried, toute la foule des ouvriers-vaisseaux se met à genoux devant ce meurtre de l'innocent. Mais Siegfried a encore assez de force pour chanter, bousculer Gunther et marcher sur Hagen qui recule épouvanté.

Tout le monde s'enfuit quand il meurt enfin. Il tombe dans le même cratère que son père Sigmund, mais l'on n'est pas sûr de voir, pendant la sublime marche funèbre... Wotan lui-même qui vient jeter dans la fosse les deux morceaux de lance brisée et s'agenouille pour prier ! Alors, de l'autre côté, apparaît Brünnhilde, défilant son père devant

cette tombe injuste. Comme on se retrouve !

Cette fantaisie ajoutée au livret est assez touchante et paraît moins grave que la manipulation de l'oiseau de Siegfried, encore qu'elle démente la vision impressionnante du Walhalla décrite par Waltraute. Autre innovation plus contestable : ce n'est pas le héros mort qui lève la main pour empêcher Hagen de lui prendre l'anneau, mais Brünnhilde qui lui attrape le bras...

Elle entonne alors son grand chant de mort, reprend à Siegfried son manteau de Walkyrie qu'elle lui avait donné, arrache la lance de Hagen et, avec son cheval à roulettes, se jette dans le cratère avec le cadavre de son époux au milieu des flammes et de la fumée.

Cette disparition des héros qui devaient sauver le monde est le signal de la catastrophe atomique : les gratte-ciel, le Walhalla de Wall Street, la cité de l'or maudit, s'effondrent (sur les panneaux) comme des cathédrales bombardées ; le Rhin déborde et coule, vert comme au début ; les filles récupèrent l'anneau et noient Hagen avec bonheur. Et puis l'on découvre toute une cohorte de beaux messieurs et belles dames, habillées comme à Bayreuth, qui contemplant en bavant du champagne le reportage de la catastrophe finale sur des récepteurs de télévision, tandis que, dans le fond, s'agitent des ouvriers en bleus de travail. Sur le devant de la scène, un petit garçon (le jeune Siegfried de Mesguich ?) avec une lampe électrique guide une petite fille. Est-ce que tout va recommencer ?

Il n'y a sans doute pas une interprétation globale du mythe à chercher dans cette Tétralogie ; comme toujours les significations s'entre-croisent et parfois se contredisent. Le substrat idéologique, malgré quelques velléités, paraît assez mince ; contentons-nous d'y butiner les images les plus riches avec le souvenir de quelques belles incantations vocales.

Quant à Daniel Barenboim, il a monté cette Tétralogie pour la première fois avec une égale magnificence. On peut discuter certains de ses mouvements, trop lents ou trop rapides, la progression un peu indécise parfois de telle grande page, mais l'ensemble est d'une belle musicalité, bouillonne de vie et de talent, avec parfois un très profond regard.

JACQUES LONCHAMPT.

Marie Keyrouz religieuse

Chants chrétiens venus d'Orient

Marie Keyrouz, jeune religieuse de Beyrouth, a choisi de chanter Dieu, en grec, en arabe, en syriaque. Un son inouï, à découvrir.

La voix s'élève, superbe, modulant les subtils arabesques du chant oriental. Elle plane, redescend en volutes jusqu'à devenir un son ténu. La salle retient son souffle, subjuguée par cette émotion contenue, cette plénitude douloureuse.

Le choc a lieu le 3 juillet dernier. Celle qui nous offrait cet instant de beauté rare est une jeune religieuse libanaise, dans son répertoire de chants liturgiques syriaques et byzantins. C'était son premier concert en France, dans le cadre du Festival de la fondation Royaumont.

Marie Keyrouz, belle, enjouée, volubile, est née à Beyrouth dans une famille maronite, elle chante depuis sa petite enfance. Ses parents l'encourageaient et elle courait d'une église à l'autre, pour s'imprégner de ces musiques qui la fascinaient. Sa vocation de religieuse lui est venue très jeune, quant à sa vocation de chanteuse... « Un jour, à dix ans, je mis entrée dans une église qui pratiquait le rite grec byzantin. La musique m'a transporté. C'est pourquoi, plus tard, j'ai choisi la congrégation des sœurs baziliennes chouchettes de Beyrouth, qui pratiquaient le chant byzantin ».

Depuis 1940, ces religieuses, sortant de leurs cloîtres, se sont lancées dans des missions humanitaires en direction des écoles et des hôpitaux. C'est avec elles que pendant dix ans Marie Keyrouz travaillera le chant byzantin ; puis elle continuera ses études musicales à l'université Saint-Esprit de Kaslik. Dans la vie

quotidienne, avec sa famille et ses amis, elle interprète volontiers des chants profanes, mais elle s'y refuse en public. « J'ai dédié toute ma vie à Dieu. L'art religieux en musique, comme en peinture, c'est ce qu'il y a de plus beau et de plus élevé. Pourquoi aller chercher ailleurs ? » Marie est très populaire au Liban. On lui a proposé de chanter l'opéra

Un répertoire remontant au IV^e siècle

Résultats de brassages culturels intenses, les deux styles de chant au répertoire de Marie Keyrouz sont liés aux deux principaux courants de l'Eglise chrétienne, qui coexistent au Moyen-Orient : l'Eglise maronite et l'Eglise grecque melkite. Le dogme, catholique, est le même, seuls les rites diffèrent.

Le premier, dit chant syro-maronite, transmis oralement depuis le IV^e siècle, est d'essence populaire, musicalement plus simple. Il utilise l'arabe littéraire ou le syriaque.

La seconde, dit byzantin, remonte au VII^e siècle. Il était, à l'origine, interprété par les souverains de l'empire byzantin, quand ceux-ci possédaient à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Plus sophistiqué, il exige une très belle voix et une technique savante, en particulier pour les improvisations. Il utilise le grec ancien et l'arabe littéraire.

Marie Keyrouz vient d'ajouter un troisième style à son répertoire : le chant grégorien, mélodieux, très proche du byzantin. En effet, à la suite des invasions arabes du Moyen Age, de nombreux patriarches byzantins avaient trouvé refuge à Milan.

mais elle a refusé, persuadée « de n'avoir rien raté ».

On comprend alors pourquoi elle tient, pour ses concerts, à endosser sa tenue noire et blanche de religieuse : pour bien en marquer le caractère sacré. « J'ai besoin d'être en contact avec Dieu, avec les hommes. Quand je chante, je prie doublement. » Les musiciens qui l'accompagnaient à l'oud (luth), au nay (flûte orientale) et au kanoun (cythare), elle les a choisis parce qu'ils pratiquent la liturgie et ont avec elle le « feeling » indispensable.

Marie Keyrouz a été invitée à participer aux sessions de recherche programmées par la fondation Royaumont, consacrées cette année aux chants liturgiques de l'Eglise milanaise, qui représentent de grandes similitudes avec les chants byzantins. Sous la direction de Marcel Perès, chef de l'ensemble Organum, chercheurs, musiciens et musiciens analysaient les manuscrits vieux de plusieurs siècles et échangeaient leurs savoirs, tentant de retrouver l'interprétation de l'époque.

Avec Organum, Marie Keyrouz donne quelques rares concerts en France, cet été. En même temps, elle continue de préparer son doctorat sur la musique du Moyen-Orient. Elle retrouve ses compatriotes de Paris à Notre-Dame-du-Liban : « On chante, on prie. Je ne me sens pas dépayssée en France, qui a toujours été la mère du Liban. Je veux m'imprégner de toute la culture d'ici, pour m'enrichir et enrichir mon pays quand j'y retournerai. Nous vous aimons, nous avons besoin de vous ».

DOMINIQUE HARET.

★ Marie Keyrouz avec l'ensemble Organum (sept chanteurs et chanteuses), chant liturgique milanaise : — le 5 août à l'abbaye de Sénanque (Vaucluse) à 19 h 30. (60 F et 40 F). — le 23 août à l'église de Châtelain-Malvalaise (Creuse).

FESTIVAL D'AVIGNON

Maria de Medeiros sans frontière



Bouclant le Festival, Maria de Medeiros et Luis Miguel Cintra ont donné, en français, trois représentations de la Mort du prince de leur compatriote Fernando Pessoa, dans la traduction de Teresa Rita Lopes. C'est avec Luis Miguel Cintra que Maria de Medeiros a joué pour la première fois. C'était au Portugal, elle avait quinze ans. Elles ont valu pour tous les personnages que j'ai joués ensuite. Y compris la Juliette du Public. J'ai beaucoup aimé le travail avec Jorge Lavelli. Il me rappelle mon grand-père : le type même du monsieur latin, avec une sorte d'autorité naturelle, normale. Parfois, les acteurs ne le comprennent pas, parce qu'il n'explique pas. Il veut une image, il le veut comme un artiste, parce qu'il est nécessaire esthétiquement. Maria de Medeiros dit que sa vie professionnelle ressemble à celle des autres élèves du Conservatoire, c'est la chance en plus, ce qui n'est pas rien. Mais j'ai d'autres centres d'intérêt. Quand je suis venue en France, il y a cinq ans, c'était pour suivre des études de lettres. Au Portugal, le

théâtre manque trop cruellement d'argent. J'avais un peu joué et surtout au cinéma. Alors finalement j'ai passé le concours de la rue Blanche et j'ai été recrutée. Après quoi, les choses se sont enchaînées. Je suis venue en France pour vivre ma vie. Au Portugal, on n'est pas soi-même, on est la fille, la petite-fille de quelqu'un. La liberté d'action est réduite ; je l'ai trouvée en France. Pour moi, le théâtre n'est pas mon seul but. J'ai réalisé un film. Fragment II, d'après Backström, que j'ai d'ailleurs tourné dans les locaux du Monde. Nous n'avions pas de moyens, nous avons travaillé une semaine pratiquement sans dormir ni manger. La fatigue physique était pourtant moins éprouvante que quand je joue, quand après avoir, je dois entrer sur scène et affronter le public. Pour le moment, je tiens je ne sais pas combien de temps ça durera. Je suis à un moment où je rencontre des gens, où j'emménage. Je n'ai pas encore l'âge d'être sage. »

COLETTE GODARD.

Les spectacles d'Avignon repris la saison prochaine

Pour ceux qui n'y étaient pas

Tout au long de la semaine prochaine, la plupart des spectacles du quarante-deuxième Festival d'Avignon, souvent coproduits par les plus prestigieuses institutions en France et en Europe, seront donnés dans de nombreuses villes. Voici la liste des principales reprises et, pour chacune, un extrait des critiques parues dans le Monde durant le Festival (leur date figure entre parenthèses) :

Hamlet, de Shakespeare, mise en scène de Patrice Chéreau, avec Gérard Desbarthe. Au TNP de Villeurbanne (10-28 octobre), à Clermont-Ferrand (4-6 novembre), à la Maison de la culture de Grenoble (12-16 novembre) et au Théâtre des Amateurs de Nanterre (25 novembre au 1^{er} février 1989).

Hamlet est un monstre de contradictions. Le jour ouvre toutes les perspectives. Gérard Desbarthe et un acteur qui dispose d'une charge nerveuse, spirituelle et poétique si intense qu'il sait faire résonner la jeunesse d'Hamlet, sa fatigue, son courage, sa présence d'esprit, sa mélancolie effrayante, ses visions... Et tout cela sans effets de voix ni de manières, par la dimension de l'esprit et la classe de l'imagination. (12 juillet).

Freaks, d'après le film de Tod Browning, mise en scène de Geneviève de Kermaud. Au CAC de Douai (7-8 octobre), à la Maison de la culture de Bourges (1-3 décembre), au théâtre des Bouffes du Nord à Paris (17 janvier-19 février 1989), au Théâtre du 8^e de Lyon (24 février-10 mars), à la Maison de la culture du Havre (15-19 mars) avant plusieurs villes en Italie et Belgique.

La raison d'être, l'importance et l'excuse de ce spectacle hors-normes, d'ailleurs accompli avec grand soin et grand savoir-faire, tournent, comme celles du film, autour de la peur, de la souffrance. Peur et souffrance que ressentent les « autres », peur et souffrance qu'ils suscitent chez autrui, déterminant des racines (...). Il ne faut pas seulement admettre qu'il est pénible de voir Freaks, il faut aussi le souhaiter. (13 juillet).

Tir Lir, de Marie Rodonnet, mise en scène d'Alain Franpon, avec Isabelle Sadovay et Jean Bouise. Au TNP de Villeurbanne (novembre)

et au Théâtre national de la Colline, à Paris (décembre).

Jean Boute et Isabelle Sadovay sont Mub et Mab, les deux voix de Tir et Lir, dans un jeu et une cabriolet drolatiques les mystères de la vie. Généralité, virtuosité d'un duo d'exception. (17 juillet et 4 août).

Je me souviens, de Georges Perec, joué et mis en scène par Sami Frey. A l'Opéra-Comique, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne (13-16 octobre), puis au TNP de Villeurbanne et à la Comédie de Genève (dates à préciser).

Durant les trop courtes soixante-dix minutes de ce spectacle, Sami Frey a des moments de sincérité absolue, de maturité, d'innocence et de fragilité aussi, qui sont avant tout ceux de l'enfance. (...) Nous sommes là sur les planches d'un théâtre enchanté. (28 juillet).

La Journée des chaussettes, de et avec Daniel Emilfork, Frédéric Leidgens et Denise Péron. Au Théâtre de Lyon (29 novembre-17 décembre), au Théâtre des Amateurs de Nanterre (10 janvier-12 février 1989) et à la Maison de la culture du Havre (16-25 février 1989).

Ils irradient si fort, ces trois acteurs, ils sont si « radio-actifs », que nous aurions pu simplement les contempler, une bonne heure de plus, dans le silence... Nous eussions été comblés. Mais, voilà, ils causent (...). Ce n'est pas bête du tout, ce n'est pas lourd, pas grossier, pas prétentieux. Mais, quoique plein à ras bord, c'est presque vide et, quoique assez compliqué, c'est simple. (16 juillet).

Les Trois Seigneurs, d'Anton Tchekhov, mise en scène de Maurice Bénichou, avec Niels Arestrup, Christine Citti, Anne Alvaro et Christine Murillo. En tournée dans treize villes de France, du CADO d'Orléans jusqu'à Limoges (4 octobre au 13 décembre).

A noter, l'interprétation curieuse, étonnante, de Christine Murillo et de Niels Arestrup. Bénichou a bien indiqué le profil des jeunes officiers de cette petite ville de garnison que Tchekhov décrit sans trop bien la connaître, semble-t-il. La mise en scène plait beaucoup aux festivaliers, tant mieux. Elle est classique et sentie. De quoi se plaindre ? (19 juillet).

L'Augmentation, de Georges Perec, mise en scène de Didier Bezace, avec Michel Berio. Au Théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie de Vincennes (27 septembre-15 novembre), puis tournée au début de 1989 dans les Maisons de la culture du Havre, de Caen et d'Amiens (dates à préciser).

L'extrême précision, la finesse du texte de Perec, sont comme étouffées par des images trop évidentes ; l'humour carnassier tourne très tôt à la franchise rigolade avant qu'un tragique un peu too ne rende que très mal compte d'une peur autrement plus noire contenue dans les mots. (15 juillet).

Simplement compliqué, de Thomas Bernhard, mise en scène de Christian Colla, avec Jean-Paul Roussillon. Au Théâtre de l'Athénée (27 septembre-30 octobre), au CADO d'Orléans (30 novembre-3 décembre) et au CAC de Douai (8-10 décembre).

La mise en scène de Christian Colla paralyse la pièce dans une boîte sans franchise ouverture sur le dehors. Jean-Paul Roussillon est en porte à faux lui aussi. Il fait passer les innombrables idées et nuances et beautés du texte par le ronron d'un moultéguisme vocal, incolore. (23 juillet).

Five Stone Wind, ballet de Merce Cunningham. À Toulon (18-19 novembre), à Grenoble (22-24 novembre), à Caen (29 novembre), au Havre (1-3 décembre) et au Théâtre de la Ville à Paris (20-29 décembre).

Restem le plaisir toujours vif à voir l'original après tant de copies et la reconnaissance qu'on doit à celui qui a tant fait évoluer la danse. Restem, plus évidents que jamais, un dépouillement, une rigueur, une simplicité et une clarté qui sont la marque d'un grand art... classique. (2 août).

La Fiancée aux yeux de bois, ballet de Karine Saporta. Dans quinze villes de France (du 7 octobre au 30 mai), dont Paris, au Théâtre de la Ville (16-20 mai).

Pris isolément, les ingrédients sont plutôt bons mais la sauce ne prend pas. Le vocabulaire chorégraphique est extrêmement limité ; les cinq personnages, un peu somnambules, répètent indéfiniment les mêmes petites actions. (15 juillet).

Radio-télévision

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément du samedi daté dimanche-lundi. Signification des symboles : **P** Signalé dans « Le Monde radio-télévision » • **F** Film à éviter • **O** Ou peut voir • **N** Ne pas manquer • **M** Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 4 août

TF 1

20.35 Feuilleton : Le vent des volcans. De Jean Sagols (3^e épisode). 21.55 Cinéma : Fay \square Film français de Philippe de Broca (1980). Avec Patrick Dewaere, Anny Duperey, Michel Creton. 23.25 Journal et la Bourse. 23.45 Magazine : Météo sport. 0.50 Feuilleton : Les Moutons et les Pinsons. 1.10 Documentaire : L'odyssée sous-marine du commandant Cousteau. 2.35 Feuilleton : Les Moutons et les Pinsons. 3.00 Alain Decaux face à l'histoire. 3.55 Documentaire : Histoire de la vie. 4.45 Musique. 5.05 Documentaire : Histoire naturelle. 5.30 Feuilleton : Les Moutons et les Pinsons. 5.55 Documentaire : Histoire naturelle.

A 2

20.35 Cinéma : Alexandre le Grand \square Film américain de Robert Rossen (1956). Avec Richard Burton, Frederic March, Claire Bloom, Danielle Darrieux, Peter Cushing. 22.25 Magazine : Musique au cœur. D'Éve Ruggieri. Deuxième symphonie en ré majeur, opus 73, de Brahms, par l'Orchestre de Paris, sous la direction de Carlo Maria Giulini (rediff.). 23.15 Informations : 24 heures sur la 2. 23.35 Jazz. Didier Lockwood et Jacques Higelin (Festival d'Antibes-Juan-les-Pins 1986).

FR 3

20.30 Téléfilm : Mari par correspondance. De Marvin J. Chomsky. Avec Valérie Bertinelli, Ted Wass, Kenneth Kimmins. 22.00 Journal et météo. 22.25 Magazine : Océaniques. 23.15 Informations : 24 heures sur la 3. 23.35 Jazz. Didier Lockwood et Jacques Higelin (Festival d'Antibes-Juan-les-Pins 1986).

CANAL PLUS

20.31 Cinéma : AIDS, trop jeune pour mourir \square Film franco-allemand de Hans Nover (1985). 21.55 Flash d'informations. 22.00 Cinéma : Les Faux Ducs \square Film américain de Michael Ritchie (1977). 23.45 Cinéma : Le Baiser \square Film franco-italien de Salvatore Samperi (1986). Avec Florence Guérin, Katrine Michelsen. 1.05 Cinéma : Moi et Catherine \square Film italien d'Alberto Sordi (1980). Avec Alberto Sordi, Catherine Spaak, Rossano Brazzi.

Vendredi 5 août

TF 1

13.40 Feuilleton : Côte ouest. 14.30 Série : Des agents très drôles. 15.30 Téléfilm : Une pêcheuse nommée Réalind. De Paul Seban, avec Aurèle Clément, Alexandra Stewart, Georges Trillat (rediff.). 16.50 Club Dorothée vacances. 18.10 Série : Chaps. 18.55 Météo. 19.00 Feuilleton : Santa-Barbara. 19.30 Jeu : La route de la fortune. 20.00 Journal. 20.25 Météo et Tapis vert. 20.35 Jeux : Intermix. Hystérie. 22.20 Magazine : Ulysse (rediff.). Le magazine de l'extrême, de Nicolas Hulot. Soumettre : Les derniers marins ; Garimpos (« Orpailleurs ») ; Les salimbanches du ciel ; Birdman rallye ; Deux voiles pour un tour. 23.15 Téléfilm : L'Affaire Marie Beaumont (rediff.). Avec Alice Sapritch, Jacques Alric (1^{er} partie). 0.45 Journal et la Bourse. 1.00 Magazine : Météo sport. 2.00 Feuilleton : Les Moutons et les Pinsons. 2.25 Documentaire : La pyrogn. 3.15 Feuilleton : Les Moutons et les Pinsons. 3.40 L'équipe Cousteau en Amazonie. 4.25 Musique. 4.45 Documentaire : Histoire naturelle. 5.05 Feuilleton : Les Moutons et les Pinsons. 5.30 Documentaire : Histoire naturelle.

A 2

13.40 Feuilleton : La science pathétique. 14.05 Feuilleton : Jeunes docteurs. 14.45 Jeu : Baccarat. Émission présentée par Thierry Becarro, à Cap d'Agde. 15.40 Feuilleton : Dorek. 16.30 Feuilleton : La poule sanglante (4^e épisode). 17.30 Série : Sam'sville. 17.55 Actualités régionales. 18.45 Jeu : Des chiffres et des lettres. 19.35 L'Arche d'Noé. 20.00 Journal. 20.30 Météo. 20.35 Série : Les Héritiers. Le régisseur, de Bruno Gantillon avec Bernard-Pierre Donaudieu, Christine Laurent, Samson Fainsilber. 22.05 Agostino d'été. Magazine littéraire de Bernard Pivot. Sur le thème « De très vieilles histoires », sont invités : Jean-Louis Beaumanoir (Les Noms de famille et leurs secrets), Annette Colin-Simard (Les Hommes, passé, présent, conditionnel), Jean-Pierre Marchand, directeur du département jeunesse chez Gallimard, et notre collaboratrice Yvonne Rebeyrol (Lucy et les siens, chroniques préhistoriques). 23.25 Journal. 23.40 Cinéma : Un prince au village. Le prince et le Filin. Franco-canadien de Daniel Perle (1984). Avec Liv Ullmann, Kiefer Sutherland, Mathieu Carrière.

FR 3

13.30 Série : Cap danger. Pollution mortelle. 14.00 Magazine : 40^e à l'ombre de la 3 (suite). 17.00 Série : Les Invulnérables. Le roi complet. 17.05 Série : Boumbois. 17.18 Dessin animé : Inspector. 17.35 Magazine : Flash magazine de De Patrice Drevet. 18.00 Série : Sur la piste de l'ennemi. Des renseignements en or. 19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.10 à 19.30, le journal de la région. 19.53 Dessin animé : Jomez la case. 20.05 Jeu : La classe. Présenté par Fabrice, avec Michel Noiri, Brin Benben, Joe Penny, Richard Castellano (5^e épisode). 21.20 Magazine : Thaïssa. De Georges Pernoud. Le triangle de Mimizan. 22.05 Journal. 22.30 Feuilleton : L'Amour au métier. D'Yves Lammot, avec Jacques Denis, Mita Simon, Stéphane Giraud, Bernard Sardon, Taïla Chelton (3^e épisode). 23.25 Musique, présentée par Hugo Wolf : Nimmernachte Liebe, kennst du das Land, par Françoise Pollet. Textes lus par Suzanne Flatz. 23.35 Sports : Volley-ball. France-Belux-Unis.

CANAL PLUS

13.30 Série : Soap. 14.00 Cinéma : Equus \square Film américain de Sydney Lumet (1977). Avec Richard Burton, Peter Firth, Colin Blakely. 16.10 Cinéma : Amigo, mon café à deux mots à te dire \square Film franco-italo-espagnol de Maurizio Lucidi (1972). Avec Bard Spencer, Jack Palance, Danny Seval. 17.40 Série : Supermax. 18.05 Cabos cadés. Décédés : Virgil. 18.30 Cabos cadés. Rando. 18.50 Série : Tré. 19.00 Top 50. 19.25 Flash d'informations. 19.30 Série : Stargate. 19.58 Feuilleton : Objectif nuit. 20.05 Stargate. Présenté par Alexandra Kazan. Invités : Jean-Claude Brilly, Patrice Martin, Lino Renaud. 20.30 Flash d'informations.

LA 5

20.30 Téléfilm : Un maître est-il facile ? De Claude Whitcomb. 22.30 Série : La loi de Los Angeles. 23.30 Série : Hitchcock présente. Abus de confiance. 0.00 Journal de minuit. 0.05 Le grand Niagara (rediff.). 1.20 Kung-fu. 2.10 Journal de la nuit. 2.15 Joseph Balsano (rediff.). 3.10 Bob Morane (rediff.). 3.35 Vive la vie ! (rediff.). 4.05 Shérif, fais-moi peur (rediff.).

M 6

20.30 Téléfilm : Saigon, l'année du Chat. De Stephen Frears. 22.10 Série : Cagney et Lacey. 23.00 Série : Desindes danger. 23.50 Six minutes d'informations. 0.00 Variétés : Élection de Miss OK. 1.30 Musique : Boulevard des clips. 2.00 Magazine : Charming (rediff.). 2.30 Feuilleton : La juive du château Troussette (5^e épisode). 3.25 Feuilleton : Naus le berger (2^e épisode). 3.50 La juive du château Troussette (rediff.). 4.45 Naus le berger (rediff.). 5.10 Magazine : Madin chaud.

FRANCE-CULTURE

21.00 Les rencontres de Pétrarque 1988. Cinq débats pour comprendre 1789. 1^{er} débat : Sa Majesté l'opinion publique. 22.15 Fred Deux et son double. Le bec de gaz. 22.40 Musique : Nocturne. Festival international de Radio-France et de Montpellier-Languedoc-Roussillon. 4. Abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert : œuvres de William Vincent, Stanley Locke, par le Ganassi Consort. Kohn. 0.05 De jour au lendemain. 4. Jacqueline Merville et Barbara Carlier. 0.50 Musique : Code. Tom Waits. 4. Le jazz.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 18 juillet en l'église Saint-Germain-des-Près) : œuvres de Proyer, de Grigny, Nivers, d'Andrieux, par André Isot, orgue. 22.37 Le voyage en Italie. 1. D'après les dernières lettres de Jacopo Orisi, d'Ugo Foscolo. Œuvres de Liuzzi, Puccini, Sciarino, Pizzani. 0.00 Un violon dans la nuit. Zino Francescatti. Concerto pour violon et orchestre n° 3 en si mineur, de Saint-Saëns : Sonate pour violon et piano n° 16 en mi bémol majeur K 481, de Mozart ; Symphonie espagnole op. 21, de Lalo.

LA 5

13.30 Série : La loi de Los Angeles (rediff.). 14.25 Téléfilm : Retour aux sources. De Charles Dubin, avec Telly Savalas, Keith Gordon, Michel Constantin. 14.00 Série : Hitchcock présente (rediff.). 16.30 Série : Kung fu. 17.20 Série : Shérif, fais-moi peur. 18.05 Dessin animé : Zorro. 18.30 Dessin animé : Le monde enchanté de Lalalab (rediff.). 18.55 Journal Images. 19.02 Série : L'homme qui valait 3 millions. 19.58 Journal. 20.30 Téléfilm : Passion. De John Kory, avec Jane Seymour, Gerald McRaney, Mollie Perkins. 22.15 Téléfilm : La fraternité ou la mort. De Paul Wendkos, avec Glenn Ford, Rosemary Forsyth. 0.00 Journal de minuit. 0.05 Retour aux sources (rediff.). 1.40 Kung fu (rediff.). 2.30 Journal de la nuit. 2.35 Joseph Balsano (rediff.). 3.10 Bob Morane (rediff.). 3.35 Vive la vie (rediff.). 4.50 Top suggests (rediff.).

M 6

13.30 Série : Pologne de fer et séduction. 13.55 Feuilleton : Naus le berger (rediff.). 14.20 Feuilleton : La juive du château Troussette (5^e épisode, rediff.). 15.15 Magazine : Fais-moi peur. 16.15 Jeu : Cinq questions. 16.55 Film, télé. 17.00 Journal. 17.05 Série : Dakar. 18.00 Journal et météo. 18.15 Série : Les routes du paradis. 19.00 Série : L'homme au katana. 19.54 Six minutes d'informations. 20.00 Série : Chacun chez soi. 20.30 Série : Le Saint. 21.20 Série : Espion mystère. 22.15 Magazine : Club 6. L'actualité des films de la semaine. 22.30 Cinéma : For de Naples \square Film italien de Vittorio de Sica (1954), en quatre sketches. Avec Totò, Pasquale Germanno, Vittorio de Sica, Sophia Loren. 0.15 Six minutes d'informations. 0.25 Magazine : Charming (rediff.). 0.55 Téléfilm : Le légendaire vénéral. De Jean L'Hôte, avec Jacques Dubois, André Dumas. 2.30 Sexy clip. 2.50 Musique : Boulevard des clips. 4.05 Magazine : Caribbes FM. 4.35 Le légendaire vénéral (rediff.).

FRANCE-CULTURE

21.00 Les rencontres de Pétrarque 1988. Cinq débats pour comprendre 1789. 5^e débat : Le 14 juillet 1789, à Paris, en France. 22.15 Fred Deux et son double. Le bec de gaz. 22.40 Musique : Nocturne. Festival international de Radio-France et de Montpellier-Languedoc-Roussillon. 5. Prière Saint-Michel de Grandmont : Le jeu de Robin et Marion (1282) ; Mozart, par le Quatuor Vassy. 0.05 De jour au lendemain. 5. Annette Lévy-Nard. Histoires Jolivet. 0.50 Musique : Code. Tom Waits. 5. L'errance.

FRANCE-MUSIQUE

20.05 Concert (donné le 28 mai lors du Festival de Schwetzingen) : Symphonie n° 35 en ré mineur K 385, Die Schindler's List des frères Gebots K 35, de Mozart, par l'Orchestre symphonique de la radio de Stuttgart, dir. Neville Martinson ; sol : Margaret Marshall (soprano), Inga Nielsen (soprano), Ann Murray (mezzo-soprano), Hans Peter Blochwitz (ténor) et Aldo Baldin (ténor). 22.35 Correspondance. 0.00 Ferenc Fricsay : un chef d'orchestre engagé. Concerto pour piano et orchestre n° 3 de Bartók ; Messe solennelle en ut mineur K 427 de Mozart.

Informations « services »

MÉTÉOROLOGIE

Évolution probable du temps en France entre le jeudi 4 août à 0 heure et le samedi 6 août à 24 heures.

Cette fin de semaine, la France reste protégée par les hautes pressions. Cependant, près des côtes de la Manche et sur le Nord, des passages nuageux voieront le ciel. Dans le Midi, quelques nuages persisteront. Ils pourront donner quelques averses.

Vendredi : soleil en perspective. — La matinée sera généralement ensoleillée après dissipation des bancs de brume ou de brouillard. Il y aura tout de même

des nuages sur le Nord-Picardie, les Alpes, la Provence-Côte d'Azur et la Corse. Ils pourront occasionner quelques orages isolés dans le Sud-Est.

L'après-midi s'annonce très agréable sur l'ensemble du pays. Nuages et éclaircies se partageront le ciel de la Bretagne au Nord et des Alpes à la Corse. Partout ailleurs, ciel bleu et grand soleil en perspective. Le vent de nord sera faible à modéré. Quant aux températures, elles varieront au lever du jour entre 7°C et 15°C du nord au sud, entre 19°C et 22°C près de la Méditerranée. Au meilleur moment de l'après-midi, elles atteindront un maximum de 18°C à 24°C sur la moitié nord du pays, 24°C à 28°C sur la moitié sud.

Samedi 6 août. — Après dissipation des bancs de brume matinaux, le soleil brillera. Il sera cependant voilé par des passages nuageux sur les régions voi-

sines des côtes de la Manche. De plus, des Pyrénées aux Alpes du Sud et sur la Corse, quelques nuages persisteront. Ils pourront donner localement des averses.

Les températures minimales seront comprises entre 7°C et 13°C sur la moitié nord, entre 8°C et 15°C dans le Sud-Ouest et entre 11°C et 19°C dans le Sud-Est. Les températures maximales s'élèveront entre 18°C et 23°C sur le nord de la France et entre 20°C et 28°C sur le sud.

Dimanche 7 août. — Quelques bancs de brume le matin, mais ils se dissipent rapidement et la journée sera belle. Toutefois, le ciel sera encore voilé près de la Manche. Des nuages persisteront également des Alpes du Sud à la Corse. Des averses seront possibles localement. Les températures seront en hausse de 1°C à 2°C.

BIBLIOGRAPHIE

Livres de vacances

Suivez la sortie de l'autoroute

Dans la série des guides des routes de vacances, Arthaud sort un livre pas bête, pratique et bien illustré, pour tous les vacanciers motorisés : le Guide Arthaud de la France à partir des sorties d'autoroute servira d'abord aux automobilistes qui apprécient les voies royales et tarifées où l'on roule à 130 kilomètres à l'heure avec une sécurité renforcée par rapport aux nationales ombreuses mais meurtrières. A tous ceux qui veulent se dégourdir le temps d'une halte, découvrir une bonne table ou admirer un cloître gothique, il propose un lot d'excursions dans un rayon de 30 kilomètres de part et d'autre de chaque sortie d'autoroute. Des listes d'hôtels et de restaurants, de bonnes adresses, des fêtes et manifestations complètent le panorama. La présentation est logique : les lieux décrits sont répertoriés selon le nom de la sortie d'autoroute dans le sous-Pyrénées. Le livre contient par autoroute de Normandie et s'achève par l'autoroute du Nord. Une critique : pour des raisons de commodité de mise en pages, le haut des cartes ne correspond pas avec le nord et cela perturbe les habitudes des cartes routières classiques.

* Guide Arthaud de la France à partir des sorties d'autoroute, sous la direction de Roselyne de Ayala. 576 pages, 145 F.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 4802

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

HORIZONTALEMENT

I. Permet à des jeunes filles d'affirmer qu'elles ont vu le loup. — II. Tond des pieges. Alla sur le pré mais pas pour se battre en duel. — III. Formule. Victime d'un drame familial. — IV. Dans le haut d'une botte. Le ton monte quand on y descend. — V. Coule sous d'autres ciels. — VI. Visible sur un certain canal. — VII. Ce n'est pas devant la glace qu'il se fait peigner. A mettre dans le « buffet ». — VIII. Préposition. Son état est mauvais. — IX. Fit tomber la fièvre. — X. Possédée et peut-être dépossédée. — XI. Avec elle, on peut attendre au pire.

VERTICALEMENT

1. Des gens qui connaissent bien le coin. — 2. Il en prend de la graine, celui-là ! Préfixe. Fut souvent prononcé avant de succomber. — 3. Parfois à l'origine d'une hémicome. On passe régulièrement des « veaux ». — 4. Adverbe. Est capable de casser la braise. Envoya quelque chose à la bonne destination grâce à une adresse précise. — 5. En retard. On y trouve de nombreuses nappes. Fait de grandes choses. — 6. Est condamné à la corde. Empêcher de faire des avances. — 7. Peut porter ses fruits. — 8. Est sollicité de toute part. Pique-boef. — 9. Se déplaçait sans être vu. Rapproché des réalités sans qu'il n'avaient plus les pieds sur terre.

Solution du problème n° 4801

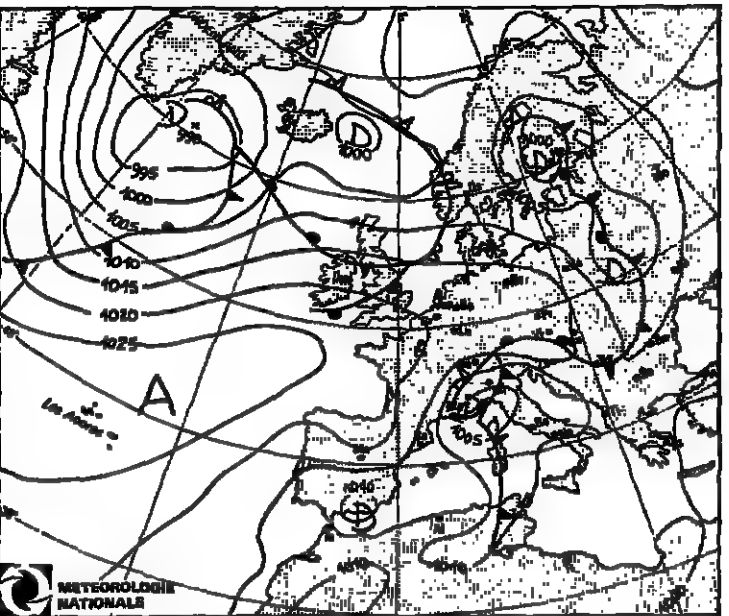
Horizontalement
I. Mâchoires. — II. Essailage. — III. Genêt. Van. — IV. Arc-Fle. — V. Lettrine. — VI. Ostie. — VII. Essail. — VIII. Anses. Ira. — IX. Né. Tontes. — X. Epitres. — XI. S.E. Eté. Ce.

Verticalement

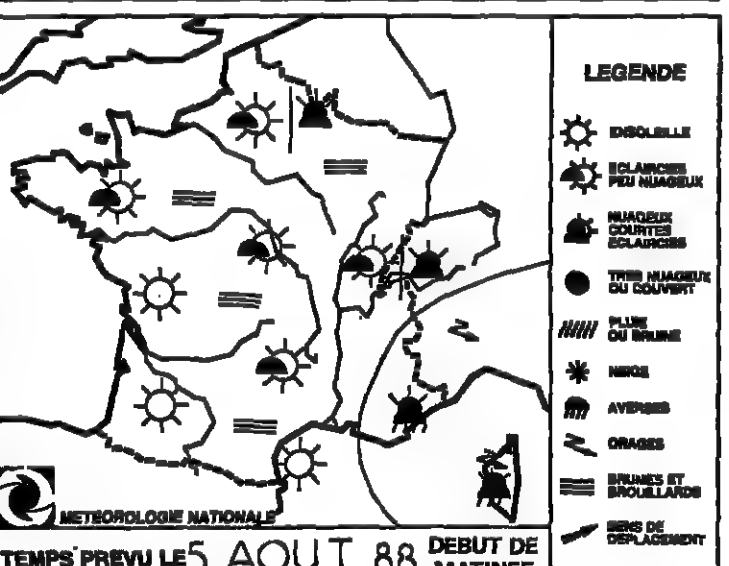
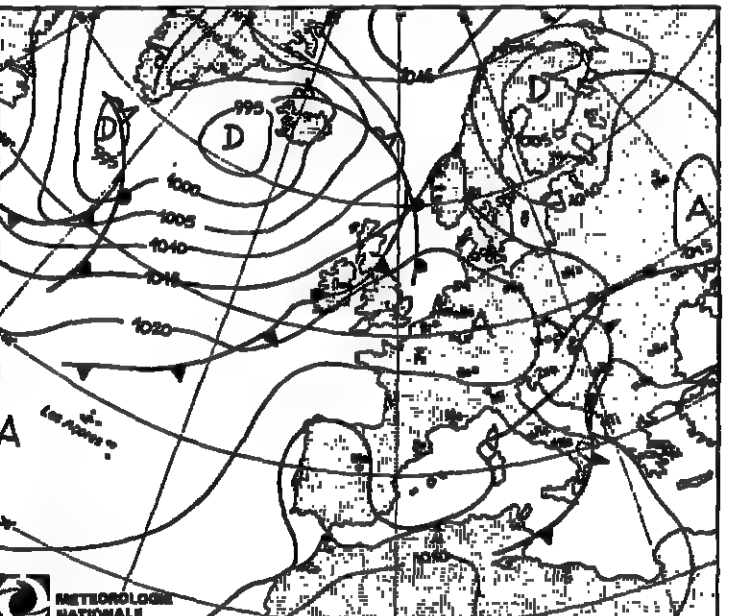
1. Mégolomane. — 2. Acérés. Nèpe. — 3. Canettes. — 4. Hie. Tinette. — 5. Oit. Ressort. — 6. Il. Pl. Née. — 7. Ravin. Lits. — 8. Egalé. Ere. — 9. Séné. Bresse.

GUY BROUTY.

SITUATION LE 4 AOÛT 1988 A 0 HEURE TU



PRÉVISIONS POUR LE 6 AOÛT A 0 HEURE TU



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé

du 3-08-1988 à 6 heures TU et le 4-08-1988 à 6 heures TU

FRANCE	TOURS	PARIS	LYON	MONTPELLIER	NANTES	STRASBOURG	LA ROCHELLE	TOULOUSE	BOULOGNE	LIÈGE	BRUXELLES	AMSTERDAM	OSLO	STOCKHOLM	BERLIN	MOSCOU	NEW-YORK	LOS ANGELES	HONOLULU
40	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22	22
22	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16	16
23	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11
22	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9
19	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10
17	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11
19	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9
19	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10
20	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8	8
20	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11
24	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14	14
13	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17	17
20	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9
23	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11
22	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12	12
19	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11
27	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19	19
21	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9
23	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10
19	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10	10

* TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

Audience TV du 3 août 1988 (BAROMÈTRE LE MONDE/SOFRES-NIELSEN)

Audience nationale, région parisienne 1 point = 22 000 foyers</

Economie

SOMMAIRE

■ En Grande-Bretagne, la nouvelle législation du travail limite la puissance des syndicats (lire ci-dessous).

■ Le projet de budget du logement pour 1989 favorisera les accédants à la propriété victimes de la désinflation et per-

mettra de rénover les quartiers dégradés (lire page 19).

■ La voiture propre : un enjeu pour la politique industrielle de l'Europe (lire ci-dessous).

■ Le comité des prix de l'OPEP ne croit pas le moment

venu de relancer la concertation sur le prix du pétrole (lire ci-dessous).

■ Après d'âpres négociations avec les héritiers, le Konzern automobile Daimler-Benz renforce son contrôle sur le constructeur aéronautique Dornier (lire ci-dessous).

Nouvelle législation en Grande-Bretagne

Le gouvernement limite fortement la puissance des syndicats

LONDRES
de notre correspondant

La toute-puissance des syndicats britanniques sur leurs membres a été unis fortement limitée avec l'introduction, le 26 juillet, d'une nouvelle législation syndicale (Employment Act 1988) qui garantit essentiellement la liberté de travail des non-généralistes.

La nouvelle loi, qualifiée par le secrétaire d'Etat à l'emploi, M. Norman Fowler, de « nouvelle ère pour la démocratie syndicale et les droits des travailleurs », prévoit notamment que les travailleurs ne pourront être appelés à la grève par leur syndicat qu'après un vote secret.

Les membres d'un syndicat ne pourront en aucun cas faire l'objet de mesures disciplinaires s'ils décident d'honorer leur contrat et de se rendre à leur travail pendant une grève.

Aux termes de l'Employment Act, ils ne pourront faire l'objet de mesures discriminatoires s'ils refusent d'adhérer à un syndicat. Les syndicats auront le droit de recourir à la justice en cas de non-respect de ces règles. Le syndicat pourra alors être condamné à des amendes pouvant aller jusqu'à la saisie de ses biens.

En outre, les employeurs ne pourront plus continuer à déduire du salaire d'un travailleur les cotisations syndicales d'un travailleur ayant quitté son syndicat.

Les membres d'un syndicat auront désormais accès aux comptes financiers de leur syndicat et pourront l'empêcher éventuellement d'utiliser ses fonds pour des opérations non prévues par la législation syndicale.

L'utilisation des fonds du syndicat à des fins politiques devra être approuvée par les membres au cours d'un vote à bulletin secret.

Les recours en justice des membres d'un syndicat sont facilités par le nouveau Act qui n'exige plus nécessairement que le requérant ait épuisé tous les recours

à l'intérieur de son syndicat pour se présenter devant la justice du travail.

Le nouvel Employment Act intervient au moment où les syndicats britanniques tentent de relever la tête après une série de revers dus, en grande partie, à la politique intransigente du premier ministre, M. Margaret Thatcher, qui a laminé certaines organisations comme celle des mineurs de M. Arthur Scargill.

La Syndicat des gens de mer (NUS), dont les biens sont toujours saisis après la grève prolongée des marins de la société de Ferries P and O, est exsangue.

En outre, la Confédération des syndicats britanniques (TUC) doit faire face actuellement à la rébellion de cer-

tains de ses membres comme le syndicat des électriciens, électroniques et plombiers (EETPU), fort de trois cent cinquante mille membres, qui ne veut pas renoncer à la politique de « paix sociale » avec les patrons et au statut unique d'entreprise (le Monde du 24 juin).

L'EETPU qui sera exclu lors du congrès du TUC en septembre, même en outre une offensive de recrutement de nouveaux membres aux dépens d'autres organisations. C'est ainsi que les électriciens des chemins de fer des Docklands à Londres ont choisi d'adhérer à l'EETPU plutôt qu'au Syndicat des transports.

La division des syndicats sur la politique à adopter face au « thachéisme » ne peut que réjouir le 10 Dow-

ning Street, qui peut se vanter d'avoir fait, au cours des dernières années, des ravages dans les syndicats.

Le TUC qui comptait douze millions deux cent mille adhérents en 1979 lorsque la « Dame de fer » est arrivée au pouvoir, en avait l'an dernier trois millions de moins.

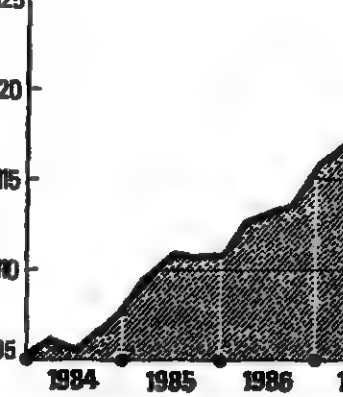
Le Syndicat des mineurs de M. Arthur Scargill est sans doute celui qui s'est usé le plus dans ses affrontements avec le gouvernement. Fort de deux cent mille adhérents avant les grèves de 1984, il n'a plus que quatre-vingt-cinq mille membres environ et n'est plus représenté au General Council (direction) du TUC, qui n'est composé que de dirigeants de syndicats de plus de cent mille membres.

(Interim.)

Forces et faiblesses de l'économie britannique

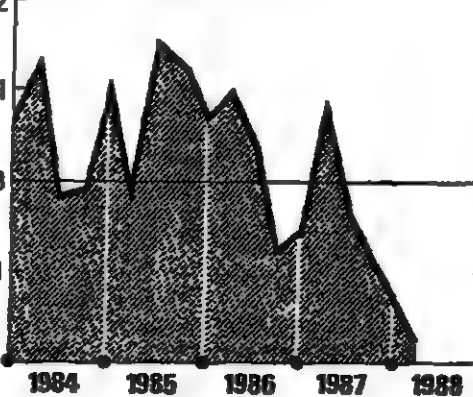
ÉVOLUTION DU PNB

Base 100 = 1980



BALANCE DES PAIEMENTS COURANTS

en milliards de livres courantes



La croissance forte et régulière de l'économie britannique depuis maintenant plus de six ans s'accompagne depuis 1986 d'une forte dégradation des comptes extérieurs anglais, avec en particulier un lourd déficit de la balance de paiements courants.

ENERGIE

Malgré la surproduction pétrolière

La perspective d'un cessez-le-feu dans le Golfe améliore le climat au sein de l'OPEP

LAUSANNE
de notre envoyée spéciale

Que les consommateurs se rassurent ! L'annonce d'un processus de paix dans le Golfe semble avoir nettement amélioré le climat entre les pays exportateurs de pétrole et cassé la spirale à la baisse des cours qui s'amorçait, mais ce n'est pas demain que l'OPEP retrouvera une cohésion suffisante pour imposer un renchérissement massif et durable des prix du brut. Les cinq principaux ministres de l'Organisation (1), réunis mercredi 3 août dans un charmant vieux palais au bord du lac Léman, n'ont pu que s'inquiéter de la « sérieuse détérioration des prix » constatée depuis la dernière conférence ordinaire du mois de juin. Mais ils ont jugé que les conditions n'étaient pas encore réunies pour convoquer une conférence extraordinaire à dix-huit susceptible de déboucher sur des résultats positifs. « Pour le moment, ce n'est pas encore nécessaire. (...) Il faut élargir le consensus », a déclaré le secrétaire général de l'Organisation, le docteur Subroto, chargé par les cinq ministres de poursuivre ses consultations afin de tenter de rétablir la solidarité et de résoudre les problèmes pendents.

Le comité des cinq, officiellement chargé de surveiller l'évolution du marché, devrait se réunir à nouveau au cours des prochains semaines pour juger des progrès accomplis et éventuellement prendre des décisions.

Cela signifie concrètement que les mêmes causes produisant les mêmes effets et la production des onze pays membres continuant d'excéder largement la demande, les cours du brut ont peu de chances de se redresser nettement d'ici à l'automne au moins.

Après avoir atteint leur plus bas niveau depuis deux ans, le 13 juillet dernier (à moins de 14 dollars pour les meilleures qualités), les prix ont repris près de 2 dollars après l'annonce, il y a deux semaines, que l'Irak acceptait un cessez-le-feu dans le Golfe. Ils oscillent depuis le début de la semaine autour

de 15,5 dollars par baril, soit environ 3,5 dollars (20%) de moins que la grille officielle de l'OPEP et 5 dollars (27%) en dessous du niveau de l'an passé à même époque.

Les Emirats arabes unis

visés

Comme le souligne le communiqué publié à l'issue du mini-sommet pétrolier de Lausanne, la dégradation du marché résulte pour l'essentiel d'une « surproduction significative répondant à une énorme reconstitution des stocks » (par les compagnies), une « surproduction imputable tant à certains pays membres » de l'OPEP qu'aux producteurs extérieurs à l'Organisation, et dont les cinq ministres réunis à Lausanne attribuent clairement la responsabilité principale aux Emirats arabes unis, lesquels, pour des raisons diverses, y compris de politique interne, extraient depuis juillet plus de 1,4 million de barils par jour, soit moitié plus que prévu par leur quota officiel. Une surproduction contre laquelle les cinq ministres à Lausanne semblaient s'avouer largement impuissants.

Tout en se félicitant des preuves de bonne volonté manifestées récemment par le gouvernement des Emirats, qui a assuré qu'il ne « ferait rien de contraire aux décisions de l'OPEP », le communiqué se contente en effet d'attendre les résultats concrets des discussions (engagées), sous la forme d'un niveau de production conforme aux accords de l'OPEP. « Je ne peux que rapporter les propos du Sheikh [des Emirats], libre à vous de les interpréter », assure le secrétaire général de l'Organisation, en reconnaissant qu'il n'avait obtenu aucune assurance formelle des Emirats de réduire prochainement leur rythme d'extraction.

Bien qu'elle n'ait débouché sur aucune décision concrète, la réunion de Lausanne devrait néanmoins contribuer à ramener quelque peu le

marqué et à éviter un nouveau dérapage. « Les prix ne retomberont sûrement pas à 13 dollars », assure, en notant, le ministre algérien du pétrole, M. Belkacem Nabli. La plupart des témoins soulignent, en effet, la très nette amélioration du climat depuis la dernière rencontre, il y a un mois. « L'atmosphère est incontestablement bien meilleure », a déclaré le secrétaire général de l'OPEP.

« Wait and see »

Preuve de cet assouplissement : la petite phrase du communiqué final se réjouissant « des perspectives de paix » ouvertes par les négociations entre l'Irak et l'Iran sous les auspices des Nations unies, qui devraient donner à l'OPEP « un plus grand degré de cohésion lui permettant d'aider plus efficacement à stabiliser le marché pétrolier ».

S'il est encore trop tôt pour annoncer l'arrivée d'une ère nouvelle et le retour à une harmonie politique au sein d'une OPEP à nouveau solidaire, il était toutefois clair à Lausanne que les débats depuis huit ans de guerre, s'étaient largement dissipés, laissant place à un espoir teinté de réalisme. « Les Saoudiens n'ont pas encore digéré la proposition de cessez-le-feu (français) et préfèrent attendre des faits concrets avant d'élaborer de nouvelles politiques », notait le service d'information Opec Listener. Il faudra à l'évidence quelque temps avant que les pays du Golfe alliés de l'Irak ne décident de rompre la stratégie d'épuisement économique menée avec succès contre l'Irak depuis un an et contribuent effectivement au redressement des prix du brut. Mais le wait and see manifesté à Lausanne paraissait en tout cas de meilleur augure que les précédents stans quo.

VÉRONIQUE MAURIS.

(1) Arabie saoudite, Nigeria, Venezuela, Algérie, Indonésie.

La polémique sur la « voiture propre »

Comment être français et européen ?

La France va-t-elle traîner une réputation de pollueur et d'anti-communautaire, qui serait du plus mauvais effet alors qu'elle doit assurer la présidence de la CEE au deuxième semestre 1989 ? C'est bien le risque des polémiques actuelles sur la « voiture propre » que le creux des discussions de la 22^e session du séminaire d'Etat à l'environnement, Brno, Lande, rendant Jacques Calvet responsable de la réaction autrichienne. Quant à la commission, elle réaffirme, le 3 août, sa détermination à faire aboutir son projet de voiture propre et à faire pression sur la France pour qu'elle s'associe à l'orientation des 28 et 29 juin.

Tout est parti de la réunion des ministres de l'environnement des Douze les 28 et 29 juin, approuvant une « orientation » préalable sur les normes antipollution qui devront s'appliquer dans la Communauté sur les petites cylindrées (moins de 1 400 centimètres cubes). Cette orientation définit pour les petites voitures les mêmes normes que pour les moyennes (1 400 centimètres cubes à 2 litres), incluant la mise en place d'un pot catalytique et, par là même, un surcoût prévisible.

Hostile à ce principe, le groupe automobile français Peugeot SA, par la voix du président de son conseil d'administration, Jacques Calvet, monte, aussitôt et une fois de plus, au créneau, considérant que le pot catalytique pour les petites voitures est inefficace et entraîne un surcoût de prix — de 6 à 7 % — incompatible avec les moyens financiers des acheteurs de ce type de véhicule. Avec, pour conséquence prévisible, une diminution des ventes et des répercussions sur l'emploi.

Influencé ou non par les déclarations virulentes de Jacques Calvet, le gouvernement français fait savoir le 20 juillet qu'il rejette l'orientation de la réunion des 28 et 29 juin. Sur le fond, la France considère que l'orientation préconisée est injustifiable, mais fonde son refus présent (mais non définitif) sur l'attitude discriminatoire de certains Etats membres de la Communauté. En clair, elle vise les Pays-Bas qui ont annoncé leur intention de favoriser fiscalement l'achat de voitures « super-propres », c'est-à-dire respectant les normes américaines, plus sévères que les européennes. La France s'élève ainsi contre toute initiative qui « fragmenterait » le marché européen et demandée, pour permettre aux industriels de s'adapter, une stabilité dans le temps (de l'ordre de cinq ans) des réglementations.

A peine PSA a-t-il le temps d'exprimer sa satisfaction devant l'attitude française que de nouvelles déclarations viennent mettre de l'huile sur le feu. L'Autriche, qui ne fait pas partie de la Communauté et impose aux voitures des normes antipollution plus sévères que celles préconisées au niveau européen,

menace de boycotter les véhicules français. Pourtant, Renault et Peugeot SA, qui occupent en 1987 respectivement 5 % et 7 % du marché autrichien (deux cent quarante-deux mille voitures), respectent parfaitement les contraintes imposées par le pays.

Cette menace de boycottage ravive la polémique en France avec les accusations le 2 août du secrétaire d'Etat à l'environnement, Brno Lande, rendant Jacques Calvet responsable de la réaction autrichienne. Quant à la commission, elle réaffirme, le 3 août, sa détermination à faire aboutir son projet de voiture propre et à faire pression sur la France pour qu'elle s'associe à l'orientation des 28 et 29 juin.

Il serait paradoxal qu'à la veille du marché européen de 1993, les Douze ne puissent se mettre d'accord sur une question aussi importante que celle de la pollution automobile. La France est convaincue du bien-fondé de la réglementation sévère en ce domaine, et considère que ses constructeurs peuvent s'adapter. Renault, qui en raison de son expérience américaine maîtrise la technologie des pots catalytiques pour petites voitures, se dit capable de les équiper pour 2 500 francs, soit un surcoût de l'ordre de 4 %. S'il ne veut pas se donner une image de marque « rétrograde » PSA sans doute contraindre d'assouplir son attitude. Peut-être sa position de premier producteur européen de voitures diesel (611 000 véhicules sur 1,9 million ne lui facilite-t-elle pas les choses. En effet, si le diesel est moins polluant pour les émissions gazeuses que le moteur à essence, il est plus en termes de particules dont on a pour l'instant le mal à juger la nocivité et pour lesquelles on ne maîtrise pas de technologie antipollution. Si les normes sur les particules devaient devenir plus strictes, PSA serait vraisemblablement pénalisé.

Le débat actuel sur la voiture propre est en outre biaisé par les arrière-pensées politiques et économiques. En RFA, notamment le poids des Verts dans la vie politique explique la fermeté des autorités ouest-allemandes sur des normes antipollution. Tout comme la spécialisation des constructeurs de ce pays sur des véhicules haut de gamme facilite l'équipement antipollution de leurs voitures. La mesure ou cela les pénalise moins sur le plan des prix que des constructeurs plus « populaires », comme Renault ou PSA.

CLAIRE BLANDIN.

AFFAIRES

Après sept mois de négociations avec les héritiers

Daimler-Benz paie au prix fort le renforcement de son pouvoir sur le constructeur aéronautique Dornier

BONN
de notre correspondant

Après sept mois d'âpres négociations, les dirigeants du groupe Daimler-Benz (Mercedes) et la famille Dornier ont trouvé un accord garantissant l'avenir du constructeur aéronautique. Le Konzern automobile s'est engagé à injecter 300 millions de deutschemarks (1 milliard de francs environ) d'argent frais dans la société Dornier, ce qui lui permettra de mener à son terme le développement d'un nouvel appareil, le DO-328, un bimoteur de trente places. Daimler-Benz va également verser une somme importante aux héritiers Dornier, dont le montant n'a pas été révélé. Ceux-ci se seraient engagés, en échange, à ne pas exiger de droit de regard sur la stratégie aéronautique de Daimler-Benz.

La partie de poker a été longue, car, comme l'écrit l'hebdomadaire Der Spiegel, les dirigeants de Mercedes avaient « sous-estimé l'humour récalcitrant des derniers actionnaires de la famille ». En 1985, en effet, quand le groupe de Stuttgart a acquis la majorité de Dornier pour prendre pied dans l'aéronautique, il s'est contenté de 65,5 % du capital, laissant 30,5 % aux héritiers Dornier et 4 % au Land de Bade-Wurtemberg.

A l'origine, il pensait avoir réalisé une bonne affaire : Dornier passait pour une excellente entreprise de haute technologie très rentable. Il allait vite déchanter. Quelques mois plus tard, les défauts de la cuisine : production éclatée sur plusieurs sites, et donc peu rationnelle, vétusté des bâtiments, manque de capitaux propres. Diagnostic sans appel : 300 millions de deutschemarks étaient nécessaires pour redonner vigueur à l'entreprise. Daimler-Benz souhaitait apporter une moitié de la somme en capital propre, l'autre sous forme de réserves. C'était compter sans la famille Dornier. Celle-ci a fait barrage à l'augmentation de capital — qu'elle n'aurait de toute façon pas pu suivre — craignant de perdre sa minorité de blocage. Les Dornier exigent alors que Mercedes attribue la totalité de la somme aux réserves.

Représenté par son « fer de lance », Martin Dornier-Tiefenthaler, qui fait preuve, lors des discussions, d'une ténacité remarquable, la famille a finalement obtenu gain de cause : les 300 millions de deutschemarks de Daimler-Benz iront renforcer les réserves. Mais, afin d'éviter d'être à nouveau l'objet de pressions des héritiers, Daimler-Benz s'est assuré les droits de franchise pour les décisions de gestion à venir. Pour une somme non précisée, les Dornier ont abandonné leur droit de regard sur les décisions stratégiques. Un tel renoncement a dû se payer, lui aussi, assez cher.

Au personnel de Dornier (neuf mille cinq cent employés), cet accord apporte un soulagement. Le programme DO-328 permet en effet de garantir quatre mille emplois, notamment sur le site de Oberpfaffenhofen, dans la banlieue munichoise. Les responsables de Dornier espèrent vendre cette année des deutschemarks contre 2,1 milliards en 1986. Toutefois, le premier semestre de cette année serait encourageant.

Et maintenant MBB

Le contentieux Dornier réglé, les responsables de Daimler-Benz peuvent désormais passer à la prochaine étape de leur boulimie industrielle : le rachat du groupe Messerschmitt-Bölkow-Blohm (MBB). Cette énorme fusion, ce « mariage d'éléphants », comme on dit en Allemagne, donnerait à Daimler-Benz le monopole de la construction aéronautique et spatiale, puisque le Konzern réunirait sous son toit les deux seules sociétés allemandes de la branche. Cette éventualité semble séduire le gouvernement de Bonn qui, dit-on, a joué les « marieurs ». Mais elle suscite les inquiétudes de l'Office fédéral des cartels de Berlin, qui pourrait bientôt s'opposer aux appétits du constructeur automobile de Stuttgart.

(Interim.)

● **ERRATUM.** — La part des importations de la France dans le commerce mondial n'était pas en 1987 de 2 %, comme indiqué par erreur dans le Monde du 4 août, mais de 6,2 %.

PARIS, 3 août —

Les boursiers ont, semble-t-il, pris leurs quartiers d'été entraînant un ralentissement très net de l'activité. L'indicateur instantané, qui avait perdu - 0,03 % durant une grande partie de la séance, s'élevait à - 0,18 %, à la fin d'un certain tassement, ce notait donc un ralentissement des cours ; effectivement qui demeurerait cependant très modéré. Le volume d'affaires demeurerait très faible, vraisemblablement au-dessous du milliard de francs sur le marché à règlement mensuel, comme la veille. Les rares investisseurs présents, à l'image de ceux de Wall Street, préféreraient ne pas prendre d'initiatives sans attendre les statistiques américaines en fin de séance.

Sous l'attention déjà revenue par les valeurs privatisées. Depuis quelques séances, des mouvements importants sont venus perturber l'ordre du jour de la Société générale. Sans doute assiste-t-on à un renforcement de l'actionnariat stable, estimeaient plusieurs analystes, affirmant que le mouvement pourrait toucher d'autres firmes privatisées. Sur le front des OPA, peu de nouvelles. Les titres de la Société Générale, Sabatut, et la consolidation de l'autocontrôle par la firme elle-même, s'ajoutent à l'achat figurant parmi les plus fortes baisses, au même titre qu'une autre étonnante : la SFIM. En revanche, les plus fortes progressions étaient celles de la plus connue des valeurs de la place de Paris. Formé de valeurs financières comme Bel Équipement, le CIP Crédit lyonnais et la Parisienne de Récompense.

La Compagnie Financière de Suaz
Mécair à la Société des Bourses
Française posséder 9,09 % du capi-
tal d'Exor. De son côté, Bolloré Tech-
nologies indiquait avoir 10,17 % de
partenariat, une société de location de
véhicules automobiles.

La Compagnie du Cambodge
annonçait le renforcement de sa par-
ticipation dans la société Socim. Elle
passa de 3,34 % à 14,55 %.

Enfin sur le MATIF, le volume des
échanges s'est modifié. Le contrat de
septembre gagnait 0,25 % à 104,20.

TOKYO, 4 août ↓
Tassement

Pour la deuxième journée consécutive, les cours se sont un peu tassés à Tokyo. La matinée, pourtant, avait bien commencé, si bien, même.

records d'altitude à 28 475,68. Mais les ventes bénéficiaires se produisirent ensuite qui érodèrent quelque peu la cote. En clôture, le Nikkeï se retrouvait à 28 202,44, en recul de 65,70 points.

Rien de bien dramatique en demeurant. En fait d'après M. Georges Al, analyste de Merrill Lynch Japan, « *ce marché n'a pas d'orientation marquée. Les gens s'y engagent puis en sortent pour réaliser des gains rapides* ». « *Après lui, la faute en incombe à l'actualité complètement creuse.* »

L'intérêt s'est concentré sur les petites sociétés mais détourné des valeurs à haute technologie. L'activité est restée très faible avec, sans changement d'un jour à l'autre, 800 millions de titres échangés.

VALEURS	Cours du 3 août	Cours du 4 août
Alcatel	625	620
Bridgestone	1 360	1 360
Canon	1 450	1 400
Cit Bank	3 260	3 200
Cinde Mosca	2 320	2 280
Daewoo Electric	2 970	2 910
Daewoo Heavy	988	970
Daewoo Corp.	7 030	6 820
Daewoo Motors	2 930	2 890

Second marché (sélection)

Marché des options négociables le 3 août 1988

MATIF
Notionnel 10 %. — Cotation en pourcentage du 3 août 1988
Nombre de contrats : 43 931

INDICES

LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

	7 1/2	7 3/4	7 7/8	8	8 1/8	8 1/4	8 1/2	8 3/4	8 7/8	9
E.-L.	4 1/4	5	4 7/8	5	5 1/8	5 1/4	5 1/2	5 3/4	5 7/8	6
W.	4 3/8	5 3/8	5 1/16	5 3/16	5 1/2	5 1/4	5 1/2	5 3/4	5 7/8	6
U.	5 5/8	6 1/8	6 5/8	6 13/16	7	7 1/8	7 1/4	7 3/8	7 7/8	8 1/2
S. (1000)	5 3/4	2	3 1/8	3 1/4	3 3/8	3 1/2	3 1/2	3 1/2	3 1/2	4 1/4
S.	9 1/2	10	9 7/8	10 1/4	10 3/8	10 3/4	11 1/8	11 3/8	11 3/8	12
S. (1000)	9 3/8	9 5/8	10 3/16	10 5/16	10 1/2	10 5/8	11 1/8	11 3/8	11 3/8	12
Frapp.	6 7/8	7 1/8	6 15/16	7 3/16	7 1/8	7 3/8	7 9/16	7 13/16	7 13/16	8

[illegible]

BOURSE DU 3 AOUT

Comptant (selection)

SICAV (selection)

3/8

VALEURS	% du nom.	% du coupon	VALEURS	Cours princ.	Dernier cours	VALEURS	Cours princ.	Dernier cours	VALEURS	Cours princ.	Dernier cours	VALEURS	Emission	Rechat	VALEURS	Emission	Rechat	VALEURS	Emission	Rechat			
Obligations						Etrangeres						Actions						Actions					
Emp. 8.80 % 77	127	1 760	Canal	115	118	Loire Valon	582	584	Tunis-Anglais	150	A.A.A.	840 84	830 45	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
8.80 % 78/80	103 42	0 818	Chambery (SA)	978	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
10.00 % 78/84	106 76	0 885	Chambery (SA)	978	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
10.20 % 80/80	106 70	2 251	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
13.80 % 81/88	102 76	7 616	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.20 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Paycofin Rente	1721 63	1887 87			
16.50 % 82/80	111 18	9 030	C.I.C. (France de)	145	145	Loire (SA)	1708	1705	Tour Eiffel	370	374	Action	231 11	207 41	Front-Associates	27 48	27 48	Pay					

c : coupon détaché - o : offert - * : droit détaché - d : demandé - ♦ : prix précédent - ★ : marché continu

PUBLICITÉ FINANCIÈRE

Renseignements :
55-91-82, poste 4330

ÉTRANGER	POLITIQUE	SOCIÉTÉ	CULTURE	ÉCONOMIE	SERVICES	TÉLÉMATIQUE
3 La libération de Mathias Rust après quatorze mois de détention. — Chili : troisième semaine de grève à l'université de Santiago. 5 La guerre du Golfe : les négociations en vue d'un cessez-le-feu plénier.	6 Le clivage droite-gauche et l'ouverture : comment faire du neuf avec du vieux ? — L'avenir de la Nouvelle-Calédonie.	7 M. Joxe annonce la construction de plusieurs écoles de police. — Une expérience de télévision en prison. — POINT DE VUE : « L'heure des médias », par Jean-François Sèze. 8 Le compromis anglican.	15 Fin d'une Tétralogie à Bayreuth. — Fin du Festival d'Avignon. 14 COMMUNICATION.	18 La perspective d'un cessez-le-feu dans la guerre du Golfe améliore le climat au sein de l'OPEP. — Daimler-Benz paie au prix fort le contrôle de Dornier. 19 Le projet du budget 1989 pour le logement. 20-21 Marchés financiers.	Abonnements 7 Annonces classées 19 Camet 14 Loto, Loterie 14 Météorologie 17 Mots croisés 17 Radio-télévision 17 Spectacles 16	● Jouez avec le Monde ... JEU ● La messagerie internationale DIA 36-15 tapez LM ● Le mini-journal de la rédaction JOUR ● Admission aux grandes écoles ECOLES 36-15 tapez LEMONDE

BIRMANIE : les manifestations d'étudiants

Le président Sein Lwin a décrété la loi martiale à Rangoun

Il aura fallu à peine une semaine pour que le nouvel homme fort de Rangoun en revienne aux bonnes vieilles méthodes du régime militaire, en vigueur en Birmanie depuis 1962. Le général Sein Lwin a en effet proclamé la loi martiale dans la capitale, le mercredi 3 août. Cette mesure, qui était déjà imposée depuis plusieurs jours à Prome, la ville natale de l'ancien président Ne Win, intervient à la suite de la recrudescence des manifestations étudiantes, de l'arrestation d'opposants et de rumeurs d'une tentative d'attentat contre le chef de l'Etat.

Interrompant ses programmes, Radio-Rangoun avait annoncé l'imposition de la loi martiale et de l'état d'urgence en invoquant les manifestations qui se poursuivaient dans les rues de la capitale, où quelques milliers d'étudiants, le visage masqué, demandaient le départ du nouveau président, le retour à la démocratie, et proposaient une grève générale pour le 8 août. « Aujourd'hui, déclarait la proclamation officielle, environ deux cents étudiants, se joignant à d'autres personnes ayant l'intention de susciter des émeutes, ont manifesté en masse et causé des troubles et une situation que les autorités régionales ne peuvent plus contrôler (...). Le Conseil d'Etat autorise le commandement militaire à exercer les fonctions administratives et judiciaires. »

Constat d'échec

Après le constat de faillite qu'avait constitué la démission, le 23 juillet, du général-président Ne Win, les mesures prises par son successeur apparaissent comme un nouvel échec du régime militaire. Les appels à la lutte contre la corruption et l'autoritarisme de la bureaucratie, l'annonce d'une libération d'un système économique totalement contrôlé par l'Etat, ne semblent guère avoir été entendus dans l'atmosphère de crise que traverse actuellement la Birmanie, depuis les émeutes étudiantes de mai et juin qui, officiellement, ont fait quarante et un morts, en réalité au moins deux cents. Le général Sein Lwin, qui, à l'époque, était secrétaire général du parti unique et responsable du maintien de l'ordre, a été surnommé à cette occasion par les étudiants le « boucher de Rangoun ».

Et pourtant, M. Sein Lwin avait, mardi, dénoncé les mauvais traitements infligés à la population par certains policiers : « Il nous est parvenu que la population était terrifiée dans ses rapports avec l'administration. Si des erreurs dans le comportement de la police sont découvertes (...), j'y remédierai immédiatement », avait-il déclaré. Trois jours avant, il avait promulgué une loi abrogeant les dispositions qui, depuis 1977, limitaient l'initiative privée dans l'économie, afin de placer « le secteur privé sur un pied d'égalité avec les secteurs nationalisés et coopératifs ». Désormais, les entrepreneurs privés auront accès à de nombreux domaines, y compris le commerce extérieur, mais les secteurs-clés de l'économie demeureront nationalisés.

Mais, dans un pays en état de choc devant l'échec économique et politique de vingt-six ans de dictature du général Ne Win, de telles mesures apparaissent insuffisantes pour rétablir le calme, encore moins la confiance. En plaçant à la tête de l'Etat et à sa présidence le général

Sein Lwin, considéré comme un des « durs » du régime, le Parti du programme socialiste (parti unique), a voulu faire l'impasse sur les réformes politiques, se contentant d'un replâtrage économique. Ce qui permettait au vieux chef, âgé de soixante-dix-sept ans, de continuer de tirer les ficelles, de la coulisse, M. Sein Lwin étant un de ses plus fidèles collaborateurs.

Les étudiants n'ont pas trouvé satisfaisantes ces demi-mesures. Les opposants, qui veulent une refonte du système et sa démocratisation, comme l'ex-général Aung Gyi, ont été mis sous les verrous dès la prise de pouvoir du nouveau président. Ce dernier n'a pas toléré la lettre ouverte envoyée par M. Aung Gyi à M. Ne Win, dans laquelle il dénonçait la répression.

La presse officielle a critiqué la manière dont les médias étrangers rendaient compte de la situation en Birmanie. Le Quotidien des travailleurs a affirmé, mercredi, que ceux-ci s'efforçaient de miner le régime et son économie par des « informations biaisées et fabriquées de toutes pièces ». Il s'en est tout particulièrement pris aux radios étrangères, que les Birmans peuvent capter, alors qu'ils n'ont pas accès aux journaux étrangers.

P. de B.

ESPAGNE : Soupçonnés de complicité avec le GAL

Deux policiers sont maintenus en prison

MADRID de notre correspondant

Le sous-commissaire Jose Amedo et l'inspecteur Michel Dominguez, les deux membres de la police espagnole soupçonnés de complicité avec le GAL (1), resteront en prison. La cour pénale de l'Audiencia nacional, chargée des délits de terrorisme, a rejeté, mercredi 3 août, le recours présenté par leur avocat et confirmé la décision d'incarcération prise par le juge d'instruction, M. Baltasar Garçon. Elle ne s'est toutefois pas encore prononcée sur l'inculpation des deux policiers et ne le fera sans doute pas avant septembre.

C'est le 13 juillet dernier que le juge d'instruction avait décrété la détention préventive des deux hommes et transmis le dossier à l'Audiencia (le Monde du 15 juillet) en demandant leur inculpation.

Le rapport rédigé par M. Garçon était accablant pour MM. Amedo et Dominguez. Il les accusait d'avoir directement participé à la formation du GAL (depuis sa fondation dans le cas du premier, et à partir de 1984 pour le second), et relate en détail les différentes démarches réalisées par les deux policiers, en Espagne et à l'étranger, pour recruter des membres de l'organisation. D'après le juge, les deux policiers auraient eu-mêmes directement coordonné certains attentats, dont les deux dirigés, en février 1986, contre les

bars Batzoki et Consolacion, au Pays basque français.

L'Audiencia nacional a donc considéré elle aussi que des indices suffisamment étayés mettaient en cause les deux policiers, et que ces derniers risquaient en outre de tenter de se soustraire à l'action de la justice. C'est une mauvaise nouvelle pour le gouvernement, qui, depuis deux semaines, a été pris sur la sellette à ce propos, tant par l'opposition que par la presse.

Lois de prendre leurs distances avec les deux policiers incriminés, les autorités ont toutefois apparemment décidé de les « couvrir » totalement. Défendant l'existence de fonds réservés du gouvernement, le président Felipe Gonzalez avait affirmé au cours d'une conférence de presse, vendredi 29 juillet, que « l'Etat de droit se défend dans les tribunes et les salons, mais aussi dans les égouts ». Il avait alors assuré : « Personne ne réussira à démontrer une quelconque implication de l'appareil de la sûreté de l'Etat dans les activités du GAL. » Reste à savoir si telle est également l'opinion de l'Audiencia nacional.

THIERRY MALINIAC.

(1) Le Groupe antiterroriste de libération (GAL), destiné à lutter clandestinement contre l'ETA, est apparu en 1983 et a assassiné vingt-trois personnes au Pays basque français.

La Chine s'implante sur le marché pétrolier américain

La compagnie pétrolière américaine Coastal Corp. a annoncé la création prochaine d'une société commune avec le groupe chinois Sinochem, qui reprendra la cote ouest des Etats-Unis. Selon l'accord, une division de la China Chemicals Import-Export Corp., plus connue sous le nom de Sinochem, devrait acquérir 50 % du capital de la nouvelle firme. Celle-ci reprendra une raffinerie de Coastal à Hercules, près de San Francisco, dont la capacité de production s'élève à 55 000 barils/jour, deux terminaux pétroliers implantés à Los Angeles et Coos Bay, dans l'Oregon, et enfin quelques implantations commerciales (stations-service notamment) sur la côte ouest. L'accord prévoit aussi que la nouvelle société négociera avec Sinochem l'importation de pétrole brut.

Coastal n'a pas voulu donner d'indications sur le montant de la transaction. Toutefois, plusieurs analystes estiment que la compagnie américaine devrait recevoir au moins 75 millions de dollars (470 millions de francs), d'après une estimation des actifs cédés. L'accord est avant tout symbolique. Il permet à la Chine de prendre pied directement sur le marché américain avec un partenaire qu'elle connaît bien. Déjà, en 1979, la China National Chemicals Import-Export avait signé un accord avec Coastal. Cette compagnie pétrolière devenait la première firme américaine à importer du pétrole chinois.

Le premier ministre confirme que le TGV Nord ne passera pas à Amiens

Un communiqué de l'Hôtel Matignon a mis fin, le 3 août, aux espoirs des Amiénois, qui faisaient le siège du gouvernement depuis sa constitution pour obtenir que le tracé du TGV Nord passe par la capitale de la Picardie. Après réexamen des choix du gouvernement Chirac, les deux ministres des transports successifs, MM. Louis Mermaz et Michel Delebarre, ont convaincu le premier ministre que le tracé initial « B » Paris-Roissy-Chaumont-Lille devait être maintenu, bien qu'il soit situé à 40 kilomètres à l'est d'Amiens.

L'Hôtel Matignon a justifié cette décision en estimant que « le renvoi en cause du tracé arrêté en octobre 1987 ferait courir un risque très important de ne pouvoir faire concorder la date de mise en service du TGV Nord et celle de l'ouverture du tunnel sous la Manche (NDLR : au printemps 1993). (...) Un tel décalage mettrait en cause des engagements internationaux et serait la cause d'importants préjudices. » La SNCF, qui soutenait cette argumentation, l'a donc emporté sur le désir de M. Michel Rocard de corriger la « mauvaise décision » de son prédécesseur.

Les Picards se voient proposer un lot de consolation : « un prochain comité interministériel d'aménagement du territoire arrêtera un programme d'ensemble après concertation avec la région et les collectivités locales » sur les dessertes routières, autoroutières et ferroviaires à mettre en œuvre dans la région, notamment « les modalités de mise en œuvre de la liaison future, Roye-Amiens-Frithun (entrée du tunnel sous la Manche) par TGV ». Cette antenne, acceptée par le gouvernement Chirac et se débranchant de la ligne de Lille et Bruxelles à la hauteur de Senlis, pourrait rejoindre directement le tunnel vers Paris 2000. Il en coûterait 4 milliards de francs, que les Picards se sont engagés à financer partiellement.

Le principal animateur de la campagne en faveur d'un changement de

tracé, M. Joseph Gouranton, président de l'association TGV Amiens-Picardie-Normandie, a déclaré à l'AFP que M. Rocard n'avait pas tenu ses promesses et qu'il n'était pas fidèle à ses déclarations antérieures. Il a annoncé que son association, qui rassemble les élus de tous bords et les milieux économiques picards, allait « poursuivre le combat par tous les moyens administratifs et judiciaires ». Par exemple, celle-ci veut acheter une quinzaine d'hectares sur le tracé du futur TGV Nord pour gêner par des procès à répétition la construction d'une ligne qui, selon M. Gouranton, transformerait une partie de la Picardie en réserve naturelle.

En revanche, l'association Picardie-transports-communications, qui rassemble des élus de l'est de la Picardie, a jugé « logique » la décision du gouvernement. Son président, M. Robert Declercq, estime que « le tracé B est un compromis acceptable puisqu'il passe à mi-chemin entre Amiens et Saint-Quentin ».

EN BREF

● OUGANDA : mort d'un vice-ministre retenu en otage. — Le vice-ministre ougandais des transports et des communications, M. Robert Ekinu, retenu en otage par des guérilleros depuis décembre dernier dans le nord de l'Ouganda, a été tué le mardi 2 août, lors d'une opération lancée par l'armée pour le délivrer, vient d'annoncer Radio-Kampala. Selon la radio, le ministre du travail, M. Stanislaus Okurut, qui doit aussi détenir par la guérilla, a été libéré au cours de cette opération. MM. Ekinu et Okurut avaient été enlevés, ainsi que le vice-ministre des industries animales et des pêches, M. Apara Okoi, à Serere (nord-est du pays), alors qu'ils se rendaient à une négociation secrète avec les chefs militaires de l'une des plus importantes organisations de rebelles, l'Armée du peuple ougandaise (UPA). M. Okoi avait réussi à s'échapper en mars. — (AFP.)



Affichage des prix

Il faut que les choses soient claires

Pour que le consommateur puisse faire jouer la concurrence et être réellement un partenaire économique efficace en favorisant les détaillants et les prestataires de services pratiquant les meilleurs prix, il faut qu'il ait une connaissance précise de ces prix. Cela va de soi. L'ordonnance du 1^{er} décembre 1986 relative à la liberté des prix et de la concurrence faisait état de cette obligation d'informer le consommateur sur le prix du produit ou du service, avant tout engagement. Un arrêté, en date du 3 décembre 1987, précisait les modalités de cette obligation. C'est aujourd'hui une circulaire, datée du 19 juillet et publiée au Journal officiel du 4 août, qui explicite les conditions dans lesquelles ces règles de bon sens doivent être appliquées. Cela permettra certes aux fonctionnaires de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes de mieux faire leur métier, mais cela empêchera aussi les professionnels de tenter de justifier un comportement répréhensible en se cachant derrière l'ambiguïté des textes.

Désormais les choses sont claires. Oui, les prix de tous les produits, en vitrine et dans les magasins, doivent être indiqués clairement et être lisibles de l'endroit où l'acheteur éventuel se tient. Oui, il faut dire au client, sans ambiguïté, « et le prix annoncé pour un produit s'entend livraison comprise ou non ». Oui, il faut que « le consommateur puisse connaître sans difficulté ni ambiguïté les tarifs pratiqués pour la livraison, avant la conclusion du contrat ». Oui, il faut que le client sache, par exemple, que le prix du jouet ne comprend pas les piles électriques nécessaires à son fonctionnement. Oui, quand il veut acheter un ensemble de cuisine, le

client doit connaître non seulement le prix de chaque élément, mais aussi le coût de la pose, et les conditions de devis. Bien sûr, on ne demande pas l'impossible : pour les œuvres d'art originales ou les antiquités, on se contentera d'une étiquette discrète ou d'une liste de prix. Bien sûr, pour les livres, neufs ou d'occasion on acceptera que le prix figure à l'intérieur du volume... Mais, en vitrine, le prix devra être clairement indiqué. Pour les prestations de services, artisans, réparateurs, les choses sont un peu plus compliquées, mais pas impossibles, à condition de vouloir être clair. Oui, il faut que les tarifs soient affichés, que « l'affiche soit lisible de l'endroit où se tient normalement le client », et donc « qu'elle ne soit ni masquée ni placée trop loin ».

Pour les professionnels libéraux, c'est évidemment plus délicat, mais il va bien falloir que les médecins, dentistes et autres avocats s'y mettent. On ne leur demandera pas, non, de faire tout à fait comme le garagiste, mais bien d'afficher dans leur salle d'attente un document précisant qu'on « est en droit d'obtenir préalablement communication (...) des conditions d'intervention et notamment une estimation du prix à payer... ».

Tout cela, en fait, suppose des changements de comportement de la part des professionnels, mais aussi des consommateurs.

La nouvelle circulaire de M^{me} Véronique Nèziert, secrétaire d'Etat chargée de la consommation, est faite de bon sens et n'apportera rien aux professionnels qui jouent le jeu, loyalement. Pour les autres, il est indispensable de préciser les évidences. Tout cela va de soi, mais cela va mieux en le disant...

JOSÉE DOYÈRE.

BOURSE DE PARIS

Matinée du 4 août
Sans tendance

Séance ultra-calme jeudi matin à la Bourse de Paris. L'indice de l'indice instantané qui avait ouvert en recul de -0,15 % revenait à +0,09 % dans un marché sans véritable tendance. Parmi les hausses figuraient Casino (+ 5,9 %), Crouzet (+ 4,3 %), Saurat (+ 3,8 %) et les Nouvelles Galeries (+ 3,5 %). En baisse, on notait Labinal (- 5 %), Orlida (- 2,6 %), Europe 1 (- 2,5 %) et Darty (- 2,3 %).

A B C D E F G

24 entreprises
prennent la parole
aux
1^{res} Journées Prospectives
du journal
Le Monde
11. 12. 13 Octobre 1988 à l'UNESCO
TEL. (1) 47.53.70.70

TAPIS PERSANS
FAITS MAIN
exceptionnellement
soldés à
30% 50%
et à
MAISON DE L'IRAN
65, Champs-Élysées (8^e)

SOLDES
Costumes, vestes et pantalons légers
chemises, chemisettes, polos
(grandes griffes)
LA VOGUE
38, bd des Italiens (près Opéra)
Centre commercial Vélizy 2 - détaxe à l'exportation